



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

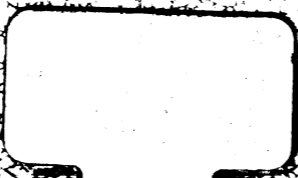
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

133

No. 39

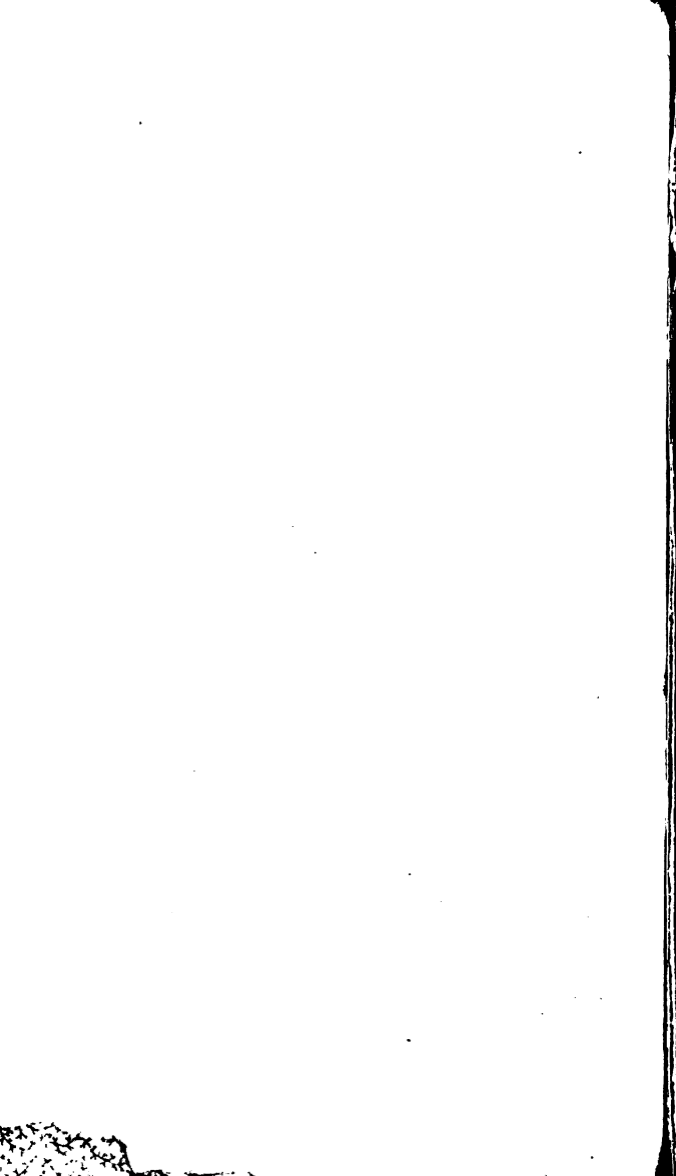
Gen. John Armstrong

936A



IVAN

(Marsais)







DES TROPES

O U

DES DIFFÉRENS SENS

Dans lesquels on peut prendre
un même mot dans une même
langue.

*Ouvrage utile pour l'intelligence des Auteurs,
& qui peut servir d'introduction à la Rhétorique
& à la Logique.*

César Chesneau

Par Monsieur DU MARSAIS.

QUATRIÈME ÉDITION.



A PARIS,

Chez NYON le jeune, Libraire, Place des Quatre
Nations. N^o. 1882.

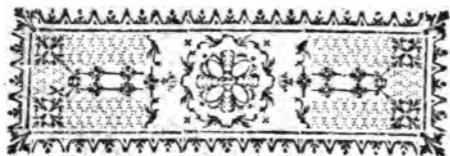
M D C C C I.

W 111

111
111
111

111 111 111 111

111 111 111 111
111 111 111 111
111 111 111 111



AVERTISSEMENT

De la première Édition.

JE suis persuadé par des expériences réitérées, que la méthode la plus facile & la plus sûre pour comencer à apprendre le latin, est de se servir d'abord d'une interprétation interlinéaire, où la construction soit toute faite, & où les mots sous-entendus soient suppléés. J'espère donner bientôt au public quelques-unes de ces traductions.

Mais, quand les jeunes gens sont devenus capables de réflexion, on doit leur montrer les règles de la Grammaire, & faire avec eux les observations gram-

maticales qui sont nécessaires pour l'intelligence du texte qu'on explique. C'est dans cette vue que j'ai composé une Grammaire ou j'ai rassemblé ces observations.

Je divise la Grammaire en sept parties, c'est-à-dire, que je pense que les observations que l'on peut faire sur les mots, en tant que signes de nos pensées, peuvent être réduites sous sept articles, qui sont :

I. La connoissance de la proposition & de la période, en tant qu'elles sont composées de mots, dont les terminaisons & l'arrangement leur font signifier ce qu'on a dessein qu'ils signifient :

II. L'Ortographe.

III. La Prosodie, c'est-à-dire, la partie de la Grammaire, qui traite de la prononciation des

AVERTISSEMENT. v

mots, & de la quantité des syllabes :

IV. L'Étymologie.

V. Les préliminaires de la Syntaxe : j'appelle ainsi la partie qui traite de la nature des mots & de leurs propriétés grammaticales, c'est-à-dire, des nombres, des genres, des personnes, des terminaisons; elle contient ce qu'on appelle les Rudimens.

VI. La Syntaxe.

VII. Enfin la connoissance des différens sens dans lesquels un même mot est employé dans une même langue. La connoissance de ces différens sens est nécessaire, pour avoir une véritable intelligence des mots, en tant que signes de nos pensées : ainsi j'ai cru qu'un traité sur ce point appartenoit à la Grammaire ; & qu'il ne falloit pas attendre que

vj *AVERTISSEMENT.*

les enfans eussent passé sept ou huit ans dans l'étude du latin , pour leur apprendre ce que c'est que le sens propre & le sens figuré , & ce qu'on entend par Métaphore ou par Métonymie.

On ne peut faire aucune question sur les mots , qui ne puisse être réduite sous quelqu'un de ces sept articles. Tel est le plan que je me suis fait , il y a long-tems , de la Grammaire.

Mais , quoique ces différentes parties soient liées entre elles , de telle sorte qu'en les réunissant toutes ensemble , elles forment un tout qu'on apèle *Grammaire* ; cependant chacune en particulier ne suppose nécessairement que les connoissances qu'on a acquises par l'usage de la vie. Il n'y a guère que les préliminaires de la syntaxe qui doivent précéder nécessairement la syn-

AVERTISSEMENT. vij

taxe ; les autres parties peuvent aller assez indifférament l'une avant l'autre : ainsi cette partie de Grammaire que je donne aujourd'hui, ne suposant point les autres parties, & pouvant facilement y être ajoutée, doit être regardée come un traité particulier sur les tropes & sur les différens sens dans lesquels on peut prendre un même mot.

Nous avons des traités particuliers sur l'ortographe, sur la prosodie, ou quantité, sur la syntaxe, &c. : en voici un sur les tropes.

Je rapèle quelquefois dans ce traité certains points, en disant que j'en ai parlé plus au long ou dans la syntaxe, ou dans quelqu'autre partie de la Grammaire ; on doit me pardonner de renvoyer ainsi à des ouvrages qui ne sont point encore imprimés.

viii *AVERTISSEMENT.*

més , parce qu'en ces ocasions je ne dis rien qu'on ne puisse bien entendre sans avoir recours aux endroits que je rapèle , j'ai cru que puisque les autres parties suivront celle-ci , il y auroit plus d'ordre & de liaison entre elles , à suposer pour quelque tems ce que j'espère qui arivera.





AVERTISSEMENT.

PEU de tems après que ce Livre parut pour la première fois , je rencontraï par hazard un home riche qui sortoit d'une maison pour entrer dans son carrosse. Je viens, me dit-il, en passant d'entendre dire beaucoup de bien de votre *Histoire des Tropes*. Il crut que les Tropes étoient un peuple. Cette aventure me fit faire réflexion à ce que bien d'autres personnes m'avoient déjà dit , que le titre de ce Livre n'étoit pas entendu de tout le monde ; mais après y avoir bien pensé , j'ai vu qu'on en pouvoit dire autant d'un grand nombre d'autres ouvrages auxquels les Auteurs ont conservé le nom propre de la Science ou de l'Art dont ils ont traité.

* *AVERTISSEMENT.*

D'ailleurs, le mot de Tropes n'est pas un terme que j'aie inventé, c'est un mot connu de toutes les personnes qui ont fait le cours ordinaire des études, & les autres qui étudient les belles - Lettres françoises trouvent ce mot dans toutes nos Rhétoriques.

Il n'y a point de Science ni d'Art qui ne soit désigné par un nom particulier, & qui n'ait des termes consacrés, inconnus aux personnes à qui ces Sciences & ces Arts sont étrangers. Les termes servent à abrégé, à mettre de l'ordre & de la précision, quand une fois ils sont expliqués & entendus. Seulement la bienséance, & ce qu'on apèle *l'apropos*, exigent qu'on ne fasse usage de ces termes qu'avec des personnes qui sont en état de les entendre,

AVERTISSEMENT. xj

ou qui veulent s'en instruire ,
ou enfin quand il s'agit de la
doctrine à laquelle ils apartièn-
nent.

J'ai ajouté dans cette nou-
velle édition , l'explication des
noms que les Grammairiens do-
nent aux autres figures , tant à
celles qu'ils apèlent *figures de*
dictions , *dictionum figuræ* , qu'à
celles qu'ils noment figures de
pensées , *figuræ sententiarum*.

Cette addition ne sera pas
inutile , du moins à une sorte
de personnes , & pour le prou-
ver , je vais raconter en peu de
mots ce qui y a doné lieu.

J'alai voir il y a quelque tems
un jeune home qui a bon es-
prit , & qui a aquis avec l'âge
assez de lumières & d'expérien-
ce pour sentir qu'il lui seroit
utile de revenir sur ses pas ,
& de relire les Auteurs classi-

xij *AVERTISSEMENT.*

ques. Les jeunes gens qui commencent leurs études, & qui en fournissent la carrière, n'ont pas encore assez de consistance, du moins communément, pour être touchés des beautés des Auteurs qu'on leur fait lire, ni même pour en saisir le sens. Il seroit à souhaiter que le goût des plaisirs & les occupations de leur état leur laissassent le loisir d'imiter le jeune home dont je parle.

Je le trouvai sur Horace. Il avoit sur son bureau l'Horace de M. Dacier, celui du P. Sanadon, & celui des *Variorum* avec les notes de Jean Bon. Il en étoit à l'Ode XIII. du V. Livre *Horrida tempestas*. Horace au troisième vers *nunc mare, nunc sylvæ*, fait ce dernier mot de trois syllabes sylu-æ. M. Dacier ne fait aucune

remarque sur ce vers ; le P. Sanadon se contente de dire qu'*Horace a fait ce mot de trois syllabes, & que ce n'est pas la première fois que ce Poëte l'a employé ainsi.* Jean Bon ajoute qu'*Horace a fait ce mot de trois syllabes par Diérèse, per Diæresin.* Mais qu'est-ce que faire un mot de trois syllabes par Diérèse ? c'est ce que Jean Bon n'explique pas, me dit ce jeune home. Y a-t-il là quelque mystère ? Ne vous en dit-il pas assez, lui répliquai-je, quand il vous dit que le mot est ici de trois syllabes. Oui, me répondit-il, si le Comentateur en demeuroid-là ; mais il ajoute que c'est par *Diérèse*, & voilà ce que je n'entends point. Dans un autre endroit il dit que c'est par *Aphérèse*, ailleurs par *Epenhèse*, &c.

xiv *AVERTISSEMENT.*

Je voudrois bien , ajouta le jeune home , que puisque ces termes sont en usage chez les Grammairiens , ils fussent expliqués dans quelque recueil où je puisse avoir recours au besoin. Ce fut ce qui me fit venir la pensée d'ajouter l'explication de ces termes à celles des Tropes.

Come les Géomètres ont doné des noms particuliers aux différentes sortes d'angles , de triangles & de figures géométriques , angle obtus , angle adjacent , angles verticaux , triangle *isoscèle* , triangle *oxigone* , triangle *scalène* , triangle *amblygone* , &c. de même les Grammairiens ont doné des noms particuliers aux divers changemens qui arivent aux lettres & aux syllabes des mots. Le mot ne paroît pas alors sous

AVERTISSEMENT. 27

sa forme ordinaire, il prend, pour ainsi-dire, une nouvelle figure à laquelle les Grammairiens donent un nom particulier. J'ai cru qu'il ne seroit pas inutile d'expliquer ici ces différentes figures, en faveur des jeunes gens, qui en trouvent souvent les noms dans leurs lectures, sans y trouver l'explication de ces noms.

On me dira peut-être que je m'arrête ici quelquefois à des choses trop aisées & trop communes. Mais les jeunes gens, pour qui principalement ce livre a été fait, ne viennent pas dans le monde avec la conoissance des choses communes, ils ont besoin de les apprendre, & l'on doit les leur montrer avec soin, si l'on veut les faire passer à la conoissance de celles qui sont plus difficiles &

xvj *AVERTISSEMENT.*

plus élevées , parce que celles-ci suposent nécessairement celles-là. C'est dans le discernement de la liaison , de la dépendance , de l'enchaînement & de la subordination des connoissances , que consiste le talent du maître.

D'autres au contraire trouveront que ce *Traité* contient des réflexions qui sont au-dessus de la portée des jeunes gens , mais je les supplie d'observer que je suppose toujours que les jeunes gens ont des maîtres. Mon objet est que les maîtres trouvent dans cet ouvrage les réflexions & les exemples dont ils peuvent avoir besoin , si ce n'est pour eux-mêmes , au moins pour leurs élèves. C'est ensuite aux maîtres à régler l'usage de ces réflexions & de ces exemples , selon les lumières , les

AVERTISSEMENT. xvij

talens & la portée de l'esprit de leurs disciples. C'est cette conduite qui écarte les épines, qui donne le goût des lettres ; de-là l'amour de la lecture , d'où naît nécessairement l'instruction , & l'instruction fait le bon citoyen , quand un intérêt sordide & mal entendu n'y forme pas d'opposition.



E R R A T A.

JE ne crois pas qu'il y ait de fautes typographiques dans cet ouvrage par l'attention des Imprimeurs, ou s'il y en a elles ne sont pas bien considérables. Cependant, come il n'y a point encore en France de manière uniforme d'ortographe, je ne doute pas que chacun, selon ses préjugés, ne trouve ici un grand nombre de fautes.

Mais, 1. mon cher Lecteur, avez-vous jamais médité sur l'Ortographie? Si vous n'avez point fait de réflexions sérieuses sur cette partie de la Grammaire, si vous n'avez qu'une ortographe de hazard & d'habitude, permettez-moi de vous prier de ne point vous arrêter à la manière dont ce livre est ortographié, vous vous y accoutumerez insensiblement.

2. Etes-vous partisan de ce qu'on apèle ancienne ortographe? Prenez donc la peine de mettre des lettres doubles qui ne se prononcent point, dans tous les mots que vous trouverez écrits sans ces doubles lettres. Ainsi, quoique selon vos principes il faille avoir égard à l'etymologie en écrivant, & que tous nos anciens auteurs, tels que Villehardouin, plus proches des sources que nous, écrivissent *home*, de *homo*, personne de *persona*, honneur, de *honor*, doner de *donare*, naturele de *naturalis*, &c. cependant ajoutez une *m* à *home*, & doublez les autres consones, mal-

gré l'étymologie & la prononciation, & donnez le nom de novateurs à ceux qui suivent l'ancienne pratique.

Ils vous diront peut-être que les lettres sont des signes, que tout signe doit signifier quelque chose, qu'ainsi une lettre double qui ne marque ni l'étymologie, ni la prononciation d'un mot, est un signe qui ne signifie rien, n'importe : ajoutez-les toujours, satisfaites vos yeux, je ne veux rien qui vous blesse; & pourvu que vous vous doniez la peine d'entrer dans le sens de mes paroles, vous pouvez faire tout ce qu'il vous plaira des signes qui servent à l'exprimer.

Vous me direz peut-être que je me suis écarté de l'usage présent : mais je vous supplie d'observer. 1. Que je n'ai aucune manière d'écrire qui me soit particulière, & qui ne soit autorisée par l'exemple de plusieurs auteurs de réputation.

Le P. Bufier prétend même que le grand nombre des Auteurs suit aujourd'hui la nouvelle orthographe, c'est-à-dire qu'on ne suit plus exactement l'ancienne. *J'ai trouvé la nouvelle Orthographe, dit-il, (Gramm. Franç. pag. 388.) dans plus des deux tiers des Livres qui s'impriment depuis dix ans.* Le P. Bufier nome les Auteurs de ces livres. Le P. Sanadon ajoute que depuis la supputation du P. Bufier le nombre des partisans de la nouvelle orthographe *s'est beaucoup augmenté & s'augmente encore tous les jours.* (Poésies d'Horace. Préface, page

xvii.) Ainsi, mon cher Lecteur, je conviens que je m'éloigne de votre usage ; mais selon le P. Bufier & le P. Sanadon, je me conforme à l'usage le plus suivi.

3. Etes-vous partisan de la nouvelle orthographe ? Vous trouverez ici à réformer.

Le parti de l'ancienne orthographe & celui de la nouvelle se subdivisent en bien des branches : de quelque côté que vous soyez, retranchez ou ajoutez toutes les lettres qu'il vous plaira, & ne me condamnez qu'après que vous aurez vu mes raisons dans mon *Traité de l'Orthographe*.

T A B L E.

PREMIERE PARTIE.

Des Tropes en général.

- ART. I. **I**DÉE générale des figures. pag. 1.
- ART. II. Division des figures. 14.
- ART. III. Division des figures de mots. 25.
- ART. IV. Définition des Tropes. 17.
- ART. V. Le Traité des Tropes est du ressort de la Grammaire ; on doit conoître les Tropes pour bien entendre les auteurs & pour avoir des conoissances exactes dans l'art de parler & d'écrire. 22.
- ↳ Réponse à une objection. 24.
- ART. VI. Sens propre, Sens figuré. 26.
- ART. VII. Réflexions générales sur le sens figuré. 30.
- I. Origine du sens figuré. ibid.
- II. Usages ou effets des Tropes. 31.
- III. Ce qu'on doit observer, & ce qu'on doit éviter dans l'usage des tropes, & pourquoi ils plaisent. 39.

T A B L E.

IV. <i>Suite des réflexions générales sur le sens figuré.</i>	42.
V. <i>Observations sur les Dictionnaires latins-françois.</i>	45.

S E C O N D E P A R T I E.

Des Tropes en particulier.

I. L A <i>Catachrèse, abus, extension ou imitation.</i>	52.
II. <i>La Métonymie.</i>	76.
III. <i>La Métalepse.</i>	104.
IV. <i>La Synecdoque.</i>	113.
V. <i>L'Antonomase.</i>	132.
VI. <i>La Communication dans les paroles.</i>	143.
VII. <i>La Litote.</i>	145.
VIII. <i>L'Hyperbole.</i>	147.
IX. <i>L'Hypotypose.</i>	151.
X. <i>La Métaphore.</i>	155.
<i>Remarques sur le mauvais usage des métaphores.</i>	170.
XI. <i>La Syllepse Oratoire.</i>	176.
XII. <i>L'Allégorie.</i>	178.
XIII. <i>L'Allusion.</i>	188.
XIV. <i>L'Ironie.</i>	199.
XV. <i>L'Euphémisme.</i>	201.

T A B L E.

XVI. <i>L'Antiphrase.</i>	216.
XVII. <i>La Périphrase.</i>	220.
XVIII. <i>L'Hypallage.</i>	229.
XIX. <i>L'Onomatopée.</i>	242.
XX. <i>Qu'un même mot peut être doublement figuré.</i>	245.
XXI. <i>De la subordination des tropes, ou du rang qu'ils doivent tenir les uns à l'égard des autres, & de leurs caractères particuliers.</i>	248.
XXII. <i>I. Des tropes dont on n'a point parlé.</i>	
<i>II. Variété dans la denomination des tropes.</i>	253.
XXIII. <i>Que l'usage & l'abus des tropes sont de tous les tems & de toutes les langues.</i>	258.

TROISIÈME PARTIE,

DES autres sens dans lesquels un même mot peut être employé dans le discours. 263.

I. <i>Substantifs pris adjectivement, adjectifs pris substantivement, substantifs & adjectifs pris adverbialement.</i>	264.
II. <i>Sens déterminé, sens indéterminé.</i>	270.

T A B L E.

III. <i>Sens actif, sens passif, sens neutre.</i>	272.
IV. <i>Sens absolu, sens relatif.</i>	279.
V. <i>Sens collectif, sens distributif.</i>	280.
VI. <i>Sens équivoque, sens louche.</i>	281.
VII. <i>Des jeux de mots & de la Paronomase.</i>	286.
VIII. <i>Sens composé, sens divisé.</i>	289.
IX. <i>Sens littéral, sens spirituel.</i>	292.
<i>Division du sens littéral.</i>	293.
<i>Division du sens spirituel.</i>	301.
<i>Sens moral.</i>	ibid.
<i>Sens allégorique.</i>	303.
<i>Sens anagogique.</i>	307.
X. <i>Du sens adapté, ou que l'on donne par allusion.</i>	308.
<i>Remarques sur quelques passages adaptés à contre-sens.</i>	309.
<i>Suite du sens adapté. De la Parodie & des Centons.</i>	317.
XI. <i>Du sens abstrait, sens concret.</i>	327.
<i>Des Termes abstraits.</i>	331.
<i>Réflexions sur les abstractions par rapport à la manière d'enseigner.</i>	345.
XII. <i>Dernière observation. S'il y a des mots synonymes.</i>	350.

Fin de la Table.

DES



DES TROPES

OU

DES DIFFÉRENS SENS

Dans lesquels on peut prendre un même mot dans une même langue.

PREMIÈRE PARTIE.

Des Tropes en général.

ARTICLE PREMIER.

Idées générales des Figures.

AVANT que de parler des Tropes en particulier, je dois dire un mot des figures en général, puisque les Tropes ne sont qu'une espece de figures.

A

On dit communément que les figures sont des manières de parler éloignées de celles qui sont naturelles & ordinaires : que ce sont de certains tours & de certaines façons de s'exprimer, qui s'éloignent en quelque chose de la manière comune & simple de parler : ce qui ne veut dire autre chose, sinon que les Figures sont des manières de parler éloignées de celles qui ne sont pas figurées, & qu'en un mot les Figures sont des Figures, & ne sont pas ce qui n'est pas Figures.

D'ailleurs, bien loin que les Figures soient des manières de parler éloignées de celles qui sont naturelles & ordinaires, il n'y a rien de si naturel, de si ordinaire, & de si comun que les Figures dans le langage des hommes. M. de Bretteville, après avoir dit que les Figures ne sont autre chose que de certains tours d'expression & de pensée dont on ne se sert point communément, ajoute « qu'il n'y a rien de si aisé » & de si naturel. J'ai pris souvent » plaisir, dit-il, à entendre des paysans » s'entretenir avec des Figures de discours si variées, si vives, si éloignées

*Elog. de la
Chaire & du
Barreau, L.
III. ch. I.*

» du vulgaire, que j'avois honte d'a-
 » voir si long-tems étudié l'éloquence,
 » voyant en eux une certaine Rhétori-
 » que de nature beaucoup plus persua-
 » sive, & plus éloquente que toutes
 » nos Rhétoriques artificielles. »

En éfet, je suis persuadé qu'il se
 fait plus de Figures un jour de mar-
 ché à la Halle, qu'il ne s'en fait en
 plusieurs jours d'assemblées académi-
 ques. Ainsi, bien loin que les Figu-
 res s'éloignent du langage ordinaire
 des homes, ce seroient au contrai-
 re les façons de parler sans Figures
 qui s'en éloigneroient, s'il'étoit pos-
 sible de faire un discours où il n'y
 eût que des expressions non figurées.
 Ce sont encore les façons de parler
 recherchées, les Figures déplacées,
 & tirées de loin, qui s'écartent de la
manière comune & simple de parler;
 come les parures affectées s'éloignent
 de la manière de s'habiller, qui est
 en usage parmi les honêtes gens.

Les Apôtres étoient persécutés, &
 ils soufroient patiemment les persé-
 cutions. Qu'y a-t-il de plus natu-
 rel & de moins éloigné du langage

4 DES TROPES

ordinaire , que la peinture que fait S. Paul de cette situation & de cette conduite des Apôtres ? * « On nous » maudit , & nous bénissons : on » nous persécute , & nous souffrons » la persécution : on prononce des » blasphêmes contre nous , & nous » répondons par des prières. » Quoiqu'il y ait dans ces paroles de la simplicité , de la naïveté , & qu'elles ne s'éloignent en rien du langage ordinaire ; cependant elles contiennent une fort belle Figure qu'on apèle *antithèse* , c'est-à-dire , opposition : *maudire* est opposé à *bénir* , *persécuter* à *souffrir* , *blasphêmes* à *prières*.

Il n'y a rien de plus comun que d'adresser la parole à ceux à qui l'on parle , & de leur faire des reproches quand on n'est pas content de leur conduite. ** *O Nation incrédule & méchante !* s'écrie Jesus-Christ , jus-

* *Maledicimur , & benedicimus : persecutionem patimur , & sustinemus : blasphemamur , & obsecramus* I. Cor. c. 4. v. 12.

** *O generatio incredula & perversa , quo usque ero vobiscum ! Quo usque patiar vos* Matt. c. 17. v. 16.

ques à quand serai-je avec vous ! jus-
ques à quand aurai-je à vous souffrir !
C'est une Figure très-simple qu'on apè-
le *apostrophe*.

M. Fléchier au comencement de son Oraison funèbre de M. de Tu-
rène ; voulant donner une idée gé-
nérale des exploits de son Héros ,
dit « conduites d'armées , sièges de
» places , prises de villes , passages de
» rivières , attaques hardies , retraites
» honorables , campemens bien or-
» donnés , combats soutenus , batail-
» les gagnées , ennemis vaincus par la
» force , dissipés par l'adresse , lassés
» par une sage & noble patience :
» Où peut-on trouver tant & de si
» puissants exemples , que dans les
» actions d'un home , &c. »

Il me semble qu'il n'y a rien dans
ces paroles qui s'éloigne du langage
militaire le plus simple ; c'est là ce-
pendant une Figure qu'on apèle *con-
geries* , *amas* , *assemblage*. M. Flè-
chier la termine en cet exemple , par
une autre Figure qu'on apèle *interro-
gation* , qui est encore une façon de
parler fort triviale dans le langage
ordinaire.

Orais. funè-
bre de M. de
Turène.
Exord.

6 DES TROPES

Dans l'Andriène de Térence, Simon se croyant trompé par son fils, *Andr. Act. V. Sc. 3. v. 3.* lui dit, *Quid ais omnium...* Que dis-tu le plus... vous voyez que la proposition n'est point entière, mais le sens fait voir que ce père vouloit dire à son fils, *Que dis-tu le plus méchant de tous les homes?* Ces façons de parler dans lesquelles il est évident qu'il faut suplérer des mots, pour achever d'exprimer une pensée que la vivacité de la passion se contente de faire entendre, sont fort ordinaires dans le langage des homes. On apèle cette Figure *Ellipse*, c'est-à-dire, *omission*.

Il y a, à la vérité, quelques Figures qui ne sont usitées que dans le style sublime: telle est la *prosopopée*, qui consiste à faire parler un mort, une personne absente, ou même les choses inanimées. « Ce tombeau s'ou-
Orat. funè- » vriroit, ces ossemens se rejoin-
bre de M. de » droient pour me dire: Pourquoi
Montausier. » viens-tu mentir pour moi, qui ne
» mentis jamais pour personne? Laisse-
» moi reposer dans le sein de la vérité,
» & ne viens pas troubler ma paix,

» par la flaterie que j'ai haïe. » C'est ainsi que M. Fléchier prévient ses auditeurs, & les assure par cette *proso-popée*, que la flaterie n'aura point de part dans l'éloge qu'il va faire de M. le Duc de Montausier.

Hors un petit nombre de figures semblables, réservées pour le style élevé, les autres se trouvent tous les jours dans le style le plus simple, & dans le langage le plus commun.

Qu'est-ce donc que les Figures ? Ce mot se prend ici lui-même dans un sens figuré. C'est une métaphore. *Figure*, dans le sens propre, est la forme extérieure d'un corps. Tous les corps sont étendus ; mais outre cette propriété générale d'être étendus, ils ont encore chacun leur figure & leur forme particulière, qui fait que chaque corps paroît à nos yeux différent d'un autre corps ; il en est de même des expressions figurées ; elles font d'abord connoître ce qu'on pense ; elles ont d'abord cette propriété générale qui convient à toutes les phrases & à tous les assemblages de mot, & qui consisté

8 DES TROPES

à signifier quelque chose, en vertu de la construction grammaticale ; mais de plus les expressions figurées ont encore une modification particulière qui leur est propre, & c'est en vertu de cette modification particulière, que l'on fait une espèce à part de chaque sorte de figure.

L'antithèse, par exemple, est distinguée des autres manières de parler, en ce que dans cet assemblage de mots qui forment l'antithèse, les mots sont opposés les uns aux autres ; ainsi quand on rencontre des exemples de ces sortes d'oppositions de mots, on les rapporte à l'antithèse.

L'apostrophe est différente des autres énonciations, parce que ce n'est que dans l'apostrophe qu'on adresse tout d'un coup la parole à quelque personne présente, ou absente, &c.

Ce n'est que dans la prosopopée que l'on fait parler les morts, les absens, ou les êtres inanimés : il en est de même des autres figures, elles ont chacune leur caractère particulier, qui les distingue des autres assemblages de mots, qui font un sens

dans le langage ordinaire des homes.

Les Grammairiens & les Rhéteurs ayant fait des observations sur les différentes manières de parler, ils ont fait des classes particulières de ces différentes manières, afin de mettre plus d'ordre & d'arrangement dans leurs réflexions. Les manières de parler dans lesquelles ils n'ont remarqué d'autre propriété que celle de faire conoitre ce qu'on pense, sont apelées simplement *phrases*, *expressions*, *périodes*; mais celles qui expriment non seulement des pensées, mais encore des pensées énoncées d'une manière particulière qui leur donne un caractère propre, celles-là, dis-je, sont apelées *figures*, parce qu'elles paroissent, pour ainsi dire, sous une forme particulière, & avec ce caractère propre qui les distingue les unes des autres, & de tout ce qui n'est que phrase ou expression.

M. de la Bruyère dit « qu'il y a
 » de certaines choses dont la médiocrité est insupportable : la poésie,
 » la musique, la peinture, & le dis-

Caract. des
 ouvrages de
 l'esprit.

» cours public. » Il n'y a point de figure ; c'est-à-dire , que toute cette phrase ne fait autre chose qu'exprimer la pensée de M. de la Bruyère , sans avoir de plus un de ces tours qui ont un caractère particulier. Mais quand il ajoute , « Quel » supplice que d'entendre déclamer » pompeusement un froid discours , » ou prononcer de médiocres vers » avec emphase ! » c'est la même pensée ; mais de plus elle est exprimée sous la forme particulière de la surprise , de l'admiration , c'est une figure.

Imaginez-vous pour un moment une multitude de soldats , dont les uns n'ont que l'habit ordinaire qu'ils avoient avant leur engagement , & les autres ont l'habit uniforme de leur régiment : ceux-ci ont tous un habit qui les distingue , & qui fait connoître de quel régiment ils sont ; les uns sont habillés de rouge , les autres de bleu , de blanc , de jaune , &c. Il en est de même des assemblages de mots qui composent le discours ; un lecteur instruit rapporte un

tel mot, une telle phrase à une telle espèce de figure, selon qu'il y reconoit la forme, le signe, le caractère de cette figure; les phrases & les mots qui n'ont la marque d'aucune figure particulière, sont come les soldats qui n'ont l'habit d'aucun régiment; elles n'ont d'autres modifications que celles qui sont nécessaires pour faire conoitre ce qu'on pense.

Il ne faut point s'étonner si les figures, quand elles sont employées à propos, donent de la vivacité, de la force, ou de la grâce au discours; car outre la propriété d'exprimer les pensées, come tous les autres assemblages de mots, elles ont encore, si j'ose parler ainsi, l'avantage de leur habit, je veux dire, de leur modification particulière, qui sert à réveiller l'attention, à plaire, ou à toucher.

Mais, quoique les figures bien placées embellissent le discours, & qu'elles soient, pour ainsi dire, le langage de l'imagination, & des passions, il ne faut pas croire que le discours

de pensée, sans avoir d'autre modification particulière.

ARTICLE II.

Division des Figures.

Ἐξῆμα, αἰος,
forme, ha-
bit, attitude.

ON divise les figures en figures de pensées, *figura sententiarum*, *Schemata*; & en figures de mots, *figura verborum*. Il y a cette différence, dit Cicéron, * entre les figures de pensées & les figures de mots, que les figures de pensées dépendent uniquement du tour de l'imagination; elles ne consistent que dans la manière particulière de penser ou de sentir, ensorte que la figure demeure toujours la même, quoiqu'on vienne à changer les mots qui l'expriment. De quelque manière que M. Fléchier eût fait parler M. de

* Inter conformationem verborum & Sententiarum hoc interest, quod verborum tollitur, si verba mutaris, sententiarum permanet, quibuscumque verbis uti velis. *Cic. de Orat. L. III. n. 201, aliter Ell.*

Montausier dans la prosopopée que j'ai rapportée ci-dessus, il auroit fait une prosopopée. Au contraire, les figures de mots sont telles que si vous changez les paroles, la figure s'évanouit; par exemple, lorsque parlant d'une armée navale; je dis qu'elle étoit composée de cent *voiles*; c'est une figure de mots dont nous parlerons dans la suite; *voiles* est là pour *vaisseaux*: que si je substitue le mot de *vaisseaux* à celui de *voiles*, j'exprime également ma pensée; mais il n'y a plus de figure.

ARTICLE III.

Division des figures de mots.

IL y a quatre différentes sortes de figures qui regardent les mots.

1°. Celles que les Grammairiens apèlent *figures de diction*: elles regardent les changemens qui arivent dans les lettres, ou dans les syllabes des mots; telle est, par exemple, la syncope, c'est le retranchement

d'une lettre ou d'une syllabe au milieu d'un mot, *scuta virum* pour *virorum*.

2°. Celles qui regardent uniquement la construction ; par exemple, lorsqu'Horace parlant de Cléopâtre, *L. 1. Od. 37. v. 21.* dit *monstrum*, *qua...* nous disons en françois *la plupart des hommes disent*, & non pas *dit*. On fait alors la construction selon le sens. Cette figure s'appelle *syllapse*. J'ai traité ailleurs de ces sortes de figures, ainsi je n'en parlerai point ici.

3°. Il y a quelques figures de mots, dans lesquelles les mots conservent leur signification propre, telle est la répétition, &c. C'est aux Rhéteurs à parler de ces sortes de figures, aussi bien que des figures de pensées. Dans les unes & dans les autres, la figure ne consiste point dans le changement de signification des mots, ainsi elles ne sont point de mon sujet.

4°. Enfin il y a des figures de mots qu'on appelle *Tropes* ; les mots prennent par ces figures des significations différentes de leur signification propre.

Ce sont là les figures dont j'entreprends de parler dans cette partie de la Grammaire.

ARTICLE IV.

Définition des Tropes.

Les Tropes sont des figures par lesquelles on fait prendre à un mot une signification, qui n'est pas précisément la signification propre de ce mot : ainsi pour entendre ce que c'est qu'un trope, il faut comencer par bien comprendre ce que c'est que la signification propre d'un mot ; nous l'expliquerons bien-tôt.

Ces figures sont apelées *tropes* du grec *tropos conversio*, dont la racine est *trepo*, *verto*, *je tourne*. Elles sont ainsi apelées, parce que quand on prend un mot dans le sens figuré, on le tourne, pour ainsi dire, afin de lui faire signifier ce qu'il ne signifie point dans le sens propre : *voiles* dans le sens propre ne signifie point *vaisseaux*, les voiles ne sont qu'une

τρόπος
τρέπω.

partie du vaisseau : cependant *voiles* se dit quelquefois pour *vaisseaux*, comme nous l'avons déjà remarqué.

Les tropes sont des figures, puisque ce sont des manières de parler, qui, outre la propriété de faire connaître ce qu'on pense, sont encore distinguées par quelque différence particulière, qui fait qu'on les rapporte chacune à une espèce à part.

Il y a dans les tropes une modification ou différence générale qui les rend tropes, & qui les distingue des autres figures : elle consiste en ce qu'un mot est pris dans une signification qui n'est pas précisément sa signification propre, mais de plus chaque trope difere d'un autre trope, & cette différence particulière consiste dans la manière dont un mot s'écarte de sa signification propre : par exemple, *Il n'y a plus de Pyrénées*, dit Louis XIV. d'immortèle mémoire, lorsque son petit-fils le Duc d'Anjou, aujourd'hui Philippe V. fut apelé à la Couronne d'Espagne. Louis XIV. vouloit-il dire que les Pyrénées avoient été abimées ou

anéanties ? nullement : personne n'entendit cette expression à la lettre, & dans le sens propre ; elle avoit un sens figuré. Boileau faisant allusion, à ce qu'en 1664. le Roi envoya au secours de l'Empereur des troupes qui défirent les Turcs, & encore à ce que Sa Majesté établit la compagnie des Indes, dit :

Quand je vois ta sagesse.

Rendre à l'*Aigle* éperdu sa première vigueur, Discours
 La France sous tes loix maitriser la Fortune, au Roi.
 Et nos vaisseaux domtant l'un & l'autre *Neptune*.

Ni l'*Aigle* ni *Neptune* ne se prennent point là dans le sens propre. Telle est la modification ou différence générale, qui fait que ces façons de parler sont des tropes.

Mais quelle espèce particulière de trope ? cela dépend de la manière dont un mot s'écarte de sa signification propre pour en prendre un autre. Les Pyrénées dans le sens propre, sont de hautes montagnes qui séparent la France & l'Espagne. *Il n'y a plus de Pyrénées*, c'est-à-dire,

plus de séparation, plus de division, plus de guerre : il n'y aura plus à l'avenir qu'une bonne intelligence entre la France & l'Espagne : c'est une métonymie du signe, ou une métalepse : les Pyrénées ne seront plus un signe de séparation.

L'Aigle est le symbole de l'Empire : l'Empereur porte un aigle à deux têtes dans ses armoiries : ainsi, dans l'exemple que je viens de rapporter, l'aigle signifie l'Allemagne. C'est le signe pour la chose signifiée : c'est une métonymie.

Neptune étoit le Dieu de la mer ; il est pris dans le même exemple pour l'Océan, pour la mer des Indes orientales & occidentales : c'est encore une métonymie. Nous remarquerons dans la suite ces différences particulières qui font les différentes espèces de tropes.

Il y a autant de tropes qu'il y a de manières différentes, par lesquelles on donne à un mot une signification qui n'est pas précisément la signification propre de ce mot. *Aveugle* dans le sens propre, signifie une per-

sone qui est privée de l'usage de la
 vue : si je me sers de ce mot pour
 marquer ceux qui ont été guéris de
 leur aveuglement, come quand Jesus-*Matt. 9. XLi*
 Christ a dit, *les aveugles voient*, alors
aveugles n'est plus dans le sens pro-
 pre, il est dans un sens que les Phi-
 losophes apèlent *sens divisé* : ce sens
 divisé est un trope, puisqu'alors *aveu-
 gles* signifie ceux qui ont été aveu-
 gles, & non pas ceux qui le sont.
 Ainsi outre les tropes dont on parle
 ordinairement, j'ai cru qu'il ne seroit
 pas inutile ni étranger à mon sujet,
 d'expliquer encore ici les autres sens
 dans lesquels un même mot peut être
 pris dans le discours.



ARTICLE V.

Le traité des Tropes est du ressort de la Grammaire. On doit connoître les Tropes pour bien entendre les Auteurs, & pour avoir des connoissances exactes dans l'art de parler & d'écrire.

Au reste ce traité me paroît être une partie essentielle de la Grammaire ; puisqu'il est du ressort de la Grammaire de faire entendre la véritable signification des mots, & en quel sens ils sont employés dans le discours.

Il n'est pas possible de bien expliquer l'Auteur même le plus facile, sans avoir recours aux connoissances dont je parle ici. Les livres que l'on met d'abord entre les mains des commençans, aussi-bien que les autres livres, sont pleins de mots pris dans des sens détournés & éloignés de la première signification de ces mots ; par exemple :

Tityre, tu pátulæ, récubans sub tégmine fagi, Virg. Eccl.
I. V, 1.

Sylvéstrem, tenui, mûsam meditâris, avénâ.

Vous méditez une Muse, c'est-à-dire, une chanson, vous vous exercez à chanter. Les Muses étoient regardées dans le Paganisme come les Déesses qui inspiroient les Poètes & les Musiciens : ainsi *Muse* se prend ici pour la chanson même, c'est la cause pour l'effet ; c'est une métonymie particulière, qui étoit en usage en latin ; nous l'expliquerons dans la suite.

Avéna dans le sens propre, veut dire de l'*Aveine* : mais parce que les Bergers se servirent de petits tuyaux de blé ou d'aveine pour en faire une sorte de flûte, come font encore les enfans à la campagne ; de là par extension on a apelé *avéna* un chalumeau, une flûte de Berger.

On trouve un grand nombre de ces sortes de figures dans le Nouveau Testament, dans l'Imitation de J. C. dans les fables de Phèdre, en un mot, dans les livres mêmes qui sont

écrits le plus simplement, & par lesquels on comence : ainsi je demeure toujours convaincu que cette partie n'est point étrangère à la Grammaire, & qu'un Grammairien doit avoir une connoissance détaillée des tropes.

Réponse à
une objec-
tion.

Je conviens, si l'on veut, qu'on peut bien parler sans jamais avoir appris les noms particuliers de ces figures. Combien de personnes se servent d'expressions métaphoriques, sans savoir précisément ce que c'est que métaphore ? C'est ainsi qu'il y avoit plus de 40 ans que le Bourgeois-Gentilhomme *disoit de la Prose, sans qu'il en sût rien*. Ces connoissances ne sont d'aucun usage pour faire un compte, ni pour *bien conduire une maison*, come dit M. Jourdain, mais elles sont utiles & nécessaires à ceux qui ont besoin de l'art de parler & d'écrire ; elles mettent de l'ordre dans les idées qu'on se forme des mots ; elles servent à démêler le vrai sens des paroles, à rendre raison du discours, & donnent de la précision & de la justesse.

Molière
Bourg.
Gentil. act.
II. sc. 4.

Ibid. act.
III. sc. 3.

Les Sciences & les Arts ne sont
que

que des observations sur la pratique : l'usage & la pratique ont précédé toutes les sciences & tous les arts ; mais les sciences & les arts ont ensuite perfectionné la pratique. Si Molière n'avoit pas étudié lui-même les observations détaillées de l'art de parler & d'écrire , ses pièces n'auroient été que des pièces informes, où le génie , à la vérité , auroit paru quelquefois , mais qu'on auroit renvoyées à l'enfance de la Comédie : ses talens ont été perfectionnés par les observations , & c'est l'art même qui lui a appris à saisir le ridicule d'un art déplacé.

On voit tous les jours des personnes qui chantent agréablement , sans connoître les notes , les clés , ni les règles de la Musique , elles ont chanté pendant bien des années des *sol* & des *fa* , sans le savoir ; faut-il pour cela qu'elles rejettent les secours qu'elles peuvent tirer de la Musique , pour perfectionner leur talent ?

Nos pères ont vécu sans connoître la circulation du sang ; faut-il négliger la connoissance de l'Anatomie ? & ne faut-il plus étudier la Physique ,

parce qu'on a respiré pendant plusieurs siècles sans savoir que l'air eût de la pesanteur & de l'élasticité ? Tout a son tems & ses usages, & Molière nous déclare dans ses préfaces, qu'il ne se moque que des abus & du ridicule.

ARTICLE VI.

Sens Propre, Sens Figuré.

AVANT que d'entrer dans le détail de chaque Trope, il est nécessaire de bien comprendre la différence qu'il y a entre le sens propre & le sens figuré.

Un mot est employé dans le discours, ou dans le sens propre, ou en général dans un sens figuré, quel que puisse être le nom que les Rhéteurs donent ensuite au sens figuré.

Le sens propre d'un mot, c'est la première signification du mot. Un mot est pris dans le sens propre, lorsqu'il signifie ce pourquoi il a été premièrement établi; par exemple : *Le feu brûle, la lumière nous éclaire,*

tous ces mots-là sont dans le sens propre.

Mais quand un mot est pris dans un autre sens, il paroît alors, pour ainsi dire, sous une forme empruntée, sous une figure qui n'est pas sa figure naturelle, c'est-à-dire, celle qu'il a eue d'abord; alors on dit que ce mot est au figuré; par exemple: *Le feu de vos yeux, le feu de l'imagination, la lumière de l'esprit, la clarté d'un discours.*

Masque dans le sens propre, signifie une sorte de couverture de toile cirée ou de quelque autre matière, qu'on se met sur le visage pour se déguiser ou pour se garantir des injures de l'air. Ce n'est point dans ce sens propre que Malherbe prenoit le mot de *masque*, lorsqu'il disoit qu'à la Cour il y avoit plus de masques que de visages: *masques* est là dans un sens figuré, & se prend pour *personnes dissimulées*, pour ceux qui cachent leurs véritables sentimens, qui se démontent, pour ainsi dire, le visage, & prennent des mines propres à marquer une situation d'esprit & de

cœur toute autre que celle où ils sont éfectivement.

Ce mot *voix* (*vox*) a été d'abord établi pour signifier le son qui sort de la bouche des animaux, & sur-tout de la bouche des homes. On dit d'un home, qu'il a la *voix mâle* ou *fémî-nine*, *douce* ou *rude*, *claire* ou *enrouée*, *foible* ou *forte*, *enfin aigue*, *flexible*, *grêle*, *cassée*, &c. En toutes ces occasions, *voix* est pris dans le sens propre, c'est-à-dire, dans le sens pour lequel ce mot a été d'abord établi : mais quand on dit que *le mensonge ne sauroit étoufer la voix de la vérité dans le fond de nos cœurs*, alors *voix* est au figuré, il se prend pour *inspiration intérieure*, *remords*, &c. On dit aussi que *tant que le Peuple Juif écouta la voix de Dieu*, c'est-à-dire, tant qu'il obéit à ses commandemens, *il en fut assisté*. *Les brebis entendent la voix du Pasteur*, on ne veut pas dire seulement qu'elles reconnoissent sa voix, & la distinguent de la voix d'un autre home, ce qui seroit le sens propre ; on veut marquer principalement qu'elles lui obéis-

sent , ce qui est le sens figuré. *La voix du sang , la voix de la nature , c'est-à-dire , les mouvemens intérieurs que nous ressentons à l'occasion de quelque accident arrivé à un parent , &c. La voix du peuple est la voix de Dieu , c'est-à-dire , que le sentiment du peuple , dans les matières qui sont de son ressort , est le véritable sentiment.*

C'est par la voix qu'on dit son avis dans les délibérations , dans les élections , dans les assemblées où il s'agit de juger ; ensuite , par extension , on a apelé *voix* , le sentiment d'un particulier , d'un Juge ; ainsi en ce sens , *voix* ; signifie *avis , opinion , suffrage , il a eu toutes les voix* , c'est-à-dire , tous les suffrages ; *briguer les voix , la pluralité des voix ; il vaudroit mieux , s'il étoit possible , peser les voix que de les compter* , c'est-à-dire , qu'il vaudroit mieux suivre l'avis de ceux qui sont les plus savans & les plus sensés , que de se laisser entraîner au sentiment aveugle du plus grand nombre.

Voix signifie aussi dans un sens éten-

du , *gémissement , prière. Dieu a écouté la voix de son peuple , &c.*

Tous ces différens sens du mot *voix* qui ne sont pas précisément le premier sens , qui seul est le sens propre , sont autant de sens figurés.

ARTICLE VII.

Réflexions générales sur le Sens Figuré.

I.

Origine du Sens Figuré.

LA liaison qu'il y a entre les idées accessoires , je veux dire , entre les idées qui ont rapport les unes aux autres , est la source & le principe des divers sens figurés que l'on donne aux mots. Les objets qui font sur nous des impressions , sont toujours accompagnés de différentes circonstances qui nous frappent , & par lesquelles nous désignons souvent , tous les objets mêmes qu'elles n'ont fait qu'accompagner , ou ceux dont elles nous réveillent le souvenir. Le nom pro-

pre de l'idée accessoire est souvent plus présent à l'imagination que le nom de l'idée principale, & souvent aussi ces idées accessoires, désignant les objets avec plus de circonstances que ne feroient les noms propres de ces objets, les peignent ou avec plus d'énergie, ou avec plus d'agrément. De là le signe pour la chose signifiée, la cause pour l'effet, la partie pour le tout, l'antécédent pour le conséquent, & les autres tropes dont je parlerai dans la suite. Comme l'une de ces idées ne sauroit être réveillée sans exciter l'autre, il arrive que l'expression figurée est aussi facilement entendue que si l'on se servoit du mot propre; elle est même ordinairement plus vive & plus agréable quand elle est employée à propos, parce qu'elle réveille plus d'une image; elle attache ou amuse l'imagination & donne aisément à deviner à l'esprit.

I I.

Usages ou effets des Tropes.

1. Un des plus fréquens usages des

tropes , c'est de réveiller une idée principale , par le moyen de quelque idée accessoire : c'est ainsi qu'on dit cent voiles pour cent vaisseaux : cent feux pour cent maisons ; il aime la bouteille , c'est-à-dire , il aime le vin : le fer pour l'épée ; la plume ou le style pour la manière d'écrire , &c.

2. Les tropes donent plus d'énergie à nos expressions. Quand nous sommes vivement frappés de quelque pensée , nous nous exprimons rarement avec simplicité ; l'objet qui nous occupe se présente à nous , avec les idées accessoires qui l'accompagnent , nous prononçons les noms de ces images qui nous frappent , ainsi nous avons naturellement recours aux tropes , d'où il arrive que nous faisons mieux sentir aux autres ce que nous sentons nous-même : de là viennent ces façons de parler , *il est enflammé de colère , il est tombé dans une erreur grossière , flétrir la réputation , s'enivrer de plaisir , &c.*

3. Les tropes ornent le discours. M. Fléchier voulant parler de l'instruction qui disposa M. le Duc de

Montausier à faire abjuration de l'hérésie, au lieu de dire simplement qu'il se fit instruire, que les ministres de J. C. lui apprirent les dogmes de la Religion Catholique, & lui découvrirent les erreurs de l'hérésie, s'exprime en ces termes : « tombez, » tombez, voiles importuns qui lui » couvrez la vérité de nos mystères : » & vous, Prêtres de Jesus-Christ, » prenez le glaive de la parole, & » coupez sagement jusqu'aux racines » de l'erreur, que la naissance & l'é- » ducation avoient fait croître dans » son ame. Mais par combien de liens » étoit-il retenu? ».

Outre l'Apostrophe, figure de pensée, qui se trouve dans ces paroles, les Tropes en font le principal ornement : *Tombez voiles, couvrez, prenez le glaive, coupez jusqu'aux racines, croître, liens, retenu* ; toutes ces expressions sont autant de tropes qui forment des images, dont l'imagination est agréablement occupée.

4. Les Tropes rendent le discours plus noble : les idées communes auxquelles nous sommes acoutumés, n'ex-

34 DES TROPES

citent point en nous ce sentiment d'admiration & de surprise, qui élève l'ame : en ces occasions on a recours aux idées accessoires, qui prêtent, pour ainsi dire, des habits plus nobles à ces idées communes. *Tous les homes meurent également* ; voilà une pensée commune : Horace a dit :

Lib. I. Ode
4. *Pallida mors, æquo pulsaꝛ pede pãuperum
tabernas*

Regumque turres.

On sait la paraphrase simple & naturelle que Malherbe a faite de ces vers.

Malherb.
VI. La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles,
On a beau la prier ;
La cruèle qu'elle est se bouche les oreilles
Et nous laisse crier.



Le pauvre en sa cabane, où le chaume le
couvre,
Est sujet à ses loix,
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre,
N'en défend pas nos Rois.

Au lieu de dire que c'est un Phé-

nicien , qui a inventé les caractères de l'écriture , ce qui seroit une expression trop simple pour la Poésie : Brébeuf a dit :

C'est de lui que nous vient cet art ingénieux , *Pharsale,*
 De peindre la parole & de parler aux yeux , *Lib. III.*
 Et par les traits divers de figures tracées ,
 Donner de la couleur & du corps aux pensées.*

5. Les tropes sont d'un grand usage pour déguiser des idées dures , désagréables , tristes , ou contraires à la modestie ; on en trouvera des exemples dans l'article de l'euphémisme , & dans celui de la périphrase.

6. Enfin les tropes enrichissent une langue en multipliant l'usage d'un même mot , ils donnent à un mot une signification nouvelle , soit parce qu'on l'unit avec d'autres mots , auxquels souvent il ne se peut joindre dans le sens propre , soit parce qu'on s'en sert par extension & par ressem-

* *Phœnices primi , famæ sî creditur , ausi
 Mansûram , rûdibus , vocem signâre , figûtis.*
Lib. III. v. 220.

Lucan.

blance, pour supléer aux termes qui manquent dans la langue.

Manière
d'enseigner
& d'étudier
les belles let-
tres, par M.
Rollin, tom.
II. p. 246. &
Cic. de Ora-
toire, n. 155.
aliter
XXXVIII.
Voss. inst.
orat. L. IV.
G. VI. n. 14.

Mais il ne faut pas croire avec quel-
que Savans, que les tropes n'aient
d'abord été inventés que par nécessité,
à cause du défaut & de la disette des
mots propres, & qu'ils aient contribué
depuis à la beauté & à l'ornement du
discours, de même à peu près que les
vêtemens ont été employés dans le com-
mencement pour couvrir le corps & le
défendre contre le froid, & ensuite ont
servi à l'embélir & à l'orner. Je ne
crois pas qu'il y ait un assez grand
nombre de mots qui supléent à ceux
qui manquent, pour pouvoir dire que
cel ait été le premier & le principal
usage des tropes. D'ailleurs ce n'est
point là, ce me semble, la marche,
pour ainsi dire, de la nature, l'ima-
gination a trop de part dans le lan-
gage & dans la conduite des homes,
pour avoir été précédée en ce point
par la nécessité. Si nous disons d'un
home qui marche avec trop de len-
teur, *qu'il va plus lencement qu'une*
tortue, d'un autre, *qu'il va plus vite*
que le vent, d'un passionné, *qu'il se*

laisse emporter au torrent de ses passions, &c. c'est que la vivacité avec laquelle nous ressentons ce que nous voulons exprimer, excite en nous ces images, nous en sommes occupés les premiers, & nous nous en servons ensuite pour mettre en quelque sorte devant les yeux des autres ce que nous voulons leur faire entendre. Les hommes n'ont point consulté, s'ils avoient ou s'ils n'avoient pas des termes propres pour exprimer ces idées, ni si l'expression figurée seroit plus agréable que l'expression propre, ils ont suivi les mouvemens de leur imagination, & ce que leur inspiroit le desir de faire sentir vivement aux autres ce qu'ils sentoient eux mêmes vivement. Les Rhéteurs ont ensuite remarqué que telle expression étoit plus noble, telle autre plus énergique, celle-là plus agréable, celle-ci moins dure; en un mot, ils ont fait leurs observations sur le langage des hommes.

Je prendrai la liberté à ce sujet, de m'arrêter un moment sur une remarque de peu d'importance : c'est que pour faire voir que l'on *substitue*

M. Rollin,
Tom. II. p.
246.

quelquefois des termes figurés à la place des mots propres qui manquent, ce qui est très-véritable, Cicéron, Quintilien & M. Rollin, qui pense & qui parle come ces grands homies, disent que c'est par emprunt & par métaphore qu'on a apelé *gemma* le bourgeon de la vigne : parce, disent-ils, qu'il n'y avoit point de mot propre pour l'exprimer. Mais si nous en croyons les Etymologistes, *gemma* est le mot propre pour signifier le bourgeon de la vigne, & ça été ensuite par figure que les Latins ont doné ce nom aux perles & aux pierres précieuses. En éfet, c'est toujours le plus commun & le plus comu qui est le propre, & qui se prête ensuite au sens figuré. Les laboureurs du pays Latin conoissoient les bourgeons des vignes & des arbres, & leur avoient doné un nom avant que d'avoir vu des perles & des pierres précieuses : mais come on dona ensuite par figure & par imitation ce même nom aux perles & aux pierres précieuses, & qu'aparemment Cicé-

Verbi translatio infirmita est inopia causâ.

ron, Quintilien & M. Rollin ont vu plus de perles que de bourgeons de vignes, ils ont cru que le nom de ce qui leur étoit plus connu, étoit le nom propre, & que le figuré étoit celui de ce qu'ils conoissoient moins.

III.

Ce qu'on doit observer, & ce qu'on doit éviter dans l'usage des Tropes, & pourquoi ils plaisent.

Les Tropes qui ne produisent pas les effets que je viens de remarquer,

frequentata delectationis. Nam gemmæ vitæ, luxuriem esse in herbis; laticæ sègetes, etiam rustici dicunt. Cic. de Orator. L. III. n. 155. aliter XXXVIII.

Necessitate rustici dicunt gemmam in vitibus. Quid enim dicerent aliud? *Quintil. instit. orat. lib. VIII. cap. 6. Metaph.*

Gemma est id quod in arboribus tumescit cum parere incipiunt, à geno, id est, gigno: hinc Margarita & deinceps omnis lapis pretiosus dicitur gemma. . . . quod habet quoque Peróitus, cujus hæc sunt verba, « lapillos » gemmas vocâvere à similitudine gemmarum quas in vitibus sive arboribus cernimus; gemmæ enim propriè sunt pupulæ

sont défectueux. Ils doivent sur-tout être clairs, faciles, se présenter naturellement, & n'être mis en œuvre qu'en tems & lieu. Il n'y a rien de plus ridicule en tout genre, que l'affectation & le défaut de convenance.

Molière dans ses *Précieuses* nous fournit un grand nombre d'exemples de ces expressions recherchées & déplacées. La convenance demande qu'on dise simplement à un Laquais, *donnez des sièges*, sans aller chercher le détour de lui dire; *voiturez-nous ici les comodités de la conversation*. De plus, les idées accessoires ne jouent point, si j'ose parler ainsi, dans le langage des *Précieuses* de Molière, ou ne jouent point come elles jouent dans l'imagination d'un home sensé: *Le conseiller des graces*, pour dire le miroir: *contentez l'envie qu'a ce fau-*
teuil de vous embrasser, pour dire asséyez-vous.

Les Préc.
 Rid. Sc. IX.

Ibid. Sc. VI.

Ibid. Sc. IX.

» quos primo vites emittunt; & gemmæ
 » vites dicuntur, dum gemmas emittunt. »
Martinii Lexicon, voce gemma.

Gemma óculus vitis propriè. 2. *gemma* deinde générale nomen est lapidum pretiosorum. *Bas. Fabri Thesaur. v. gemma.*

Toutes ces expressions tirées de loin & hors de leur place, marquent une trop grande contention d'esprit, & font sentir toute la peine qu'on a eue à les rechercher : elles ne sont pas, s'il est permis de le dire ainsi, à l'unisson du bon sens, je veux dire qu'elles sont trop éloignées de la manière de penser, de ceux qui ont l'esprit droit & juste, & qui sentent les convenances. Ceux qui cherchent trop l'ornement dans le discours, tombent souvent dans ce défaut, sans s'en apercevoir ; ils se savent bon gré d'une expression qui leur paroît brillante & qui leur a coûté, & se persuadent que les autres en doivent être aussi satisfaits qu'ils le sont eux-mêmes.

On ne doit donc se servir de Tropes que lorsqu'ils se présentent naturellement à l'esprit ; qu'ils sont tirés du sujet ; que les idées accessoires les font naître ; ou que les bienséances les inspirent : ils plaisent alors, mais il ne faut point les aller chercher dans la vue de plaire.

Je ne crois donc pas que ces sor-

Manière d'enseigner. T. II. p. 247. res de figures plaisent extrêmement ; par l'ingénieuse hardiesse qu'il y a d'aller au loin chercher des expressions étrangères à la place des naturelles , qui sont sous la main , si l'on peut parler ainsi. Quoique ce soit là une pensée de Cicéron adoptée par M. Rollin , je crois plutôt que les expressions figurées donent de la grace au discours , parce que , come ces deux grands homes le remarquent , elles donent du corps , pour ainsi dire , aux choses les plus spirituèles , & les font presque toucher au doigt & à l'œil par les images qu'elles en tracent à l'imagination ; en un mot , par les idées sensibles & accessoires.

Ib. . 248.

I V.

Suite des Réflexions générales sur le Sens figuré.

1. Il n'y a peut-être point de mot qui ne se prène en quelque sens figuré , c'est-à-dire , éloigné de sa signification propre & primitive.

Les mots les plus comuns & qui reviennent souvent dans le discours , sont ceux qui sont pris le plus fré-

quemment dans un sens figuré ; & qui ont un plus grand nombre de ces sortes de sens : tels sont *corps*, *ame*, *tête*, *couleur*, *avoir*, *faire*, &c.

II. Un mot ne conserve pas dans la traduction tout les sens figurés qu'il a dans la langue originale : chaque langue a des expressions figurées qui lui sont particulières ; soit parce que ces expressions sont tirées de certains usages établis dans un pays, & inconnus dans un autre ; soit par quelque autre raison purement arbitraire. Les différens sens figurés du mot *voix*, que nous avons remarqués, ne sont pas tous en usage en latin, on ne dit point *vox* pour suffrage. Nous disons *porter envie*, ce qui ne seroit pas entendu en latin par *ferre invidiam* : au contraire, *morem gerere alicui*, est une façon de parler latine, qui ne seroit pas entendue en françois, si on se contentoit de la rendre mot à mot, & que l'on traduisit, *porter la coutume à quelqu'un*, au lieu de dire, faire voir à quelqu'un qu'on se conforme à son goût, à sa manière de vivre, être complaisant, lui obéir. Il en est de

même de *vicem gerere, verba dare*, & d'un grand nombre d'autres façons de parler que j'ai remarquées ailleurs, & que la pratique de la version interlinéaire apprendra.

Ainsi, quand il s'agit de traduire en une autre langue quelque expression figurée, le traducteur trouve souvent que sa langue n'adopte point la figure de la langue originale, alors il doit avoir recours à quelque autre expression figurée de sa propre langue, qui réponde, s'il est possible, à celle de son auteur.

Le but de ces sortes de traductions, n'est que de faire entendre la pensée d'un auteur; ainsi on doit alors s'attacher à la pensée & non à la lettre, & parler come l'auteur lui-même auroit parlé, si la langue dans laquelle on le traduit avoit été sa langue naturelle. Mais quand il s'agit de faire entendre une langue étrangère, on doit alors traduire littéralement, afin de faire comprendre le tour original de cette langue.



*Observations sur les Dictionnaires
Latins - François.*

Nos Dictionnaires n'ont point assés remarqué ces différences ; je veux dire , les divers sens que l'on donne par figure à un même mot dans une même langue ; & les différentes significations que celui qui traduit est obligé de donner à un même mot ou à une même expression , pour faire entendre la pensée de son auteur. Ce sont deux idées fort différentes que nos Dictionnaires confondent ; ce qui les rend moins utiles & souvent nuisibles aux començans. Je vais faire entendre ma pensée par cet exemple.

Porter, se rend en latin dans le sens propre par *ferre* ; mais quand nous disons *porter envie*, *porter la parole*, *se porter bien ou mal*, &c. on ne se sert plus de *ferre* pour rendre ces façons de parler en latin : la langue latine a ses expressions particulières pour les exprimer ; *porter* ou *ferre* ne sont plus alors dans l'imagination de

celui qui parle latin : ainsi , quand on considère *porter* , tout seul & séparé des autres mots qui lui donnent un sens figuré , on manqueroit d'exactitude dans les Dictionnaires françois-latins , si l'on disoit d'abord simplement que *porter* se rend en latin par *ferre* , *invidere* , *alloqui* , *valere* , &c.

Pourquoi donc tombe-t-on dans la même faute dans les Dictionnaires latins-françois , quand il s'agit de traduire un mot latin ? Pourquoi joint-on à la signification propre d'un mot , quelque autre signification figurée qu'il n'a jamais tout seul en latin ? La figure n'est que dans notre françois , parce que nous nous servons d'une autre image , & par conséquent de mots tous différens ; par exemple :

* Voyez le Dictionnaire latin-françois , imprimé sous le nom du R. P. Tachart , en 1727 , & quelques autres Dictionnaires nouveaux.

* *Mittere* signifie , dit-on , envoyer , retenir , arrêter , écrire , n'est-ce pas comme si l'on disoit dans le Dictionnaire françois-latin , que *porter* se rend en latin par *ferre* , *invidere* , *alloqui* , *valere* ? Jamais *mittere* n'a eu la signification de *retenir* , *d'arrêter* , *d'écrire* dans l'imagination d'un homme qui

parloit latin. Quand Téreñce a dit :
** lacrymas mitte , & ** missam iram ** Adelp. Act. 3. sc. 2.
fáciet ; mittere avoit toujours dans son esprit la signification *d'envoyer* : v. 37.
envoyez loin de vous vos larmes , ** Hec. Act. 5. sc. 2.
votre colère , come on renvoye tout v. 14.
ce dont on veut se défaire. Que si en ces ocasions nous disons plutôt ,
retenez vos larmes , retenez votre colè-
re , c'est que pour exprimer ce sens , nous avons recours à une métaphore prise de l'action que l'on fait quand on retient un cheval avec le frein , ou quand on empêche qu'une chose ne tombe ou ne s'échape. Ainsi il faut toujours distinguer les deux sortes de traductions dont j'ai parlé ailleurs. Quand on ne traduit que pour faire entendre la pensée d'un auteur , on doit rendre s'il est possible , figure par figure , sans s'atacher à traduire littéralement ; mais quand il s'agit de doner l'intelligence d'une langue , ce qui est le but des dictionnaires , on doit traduire littéralement , afin de faire entendre le sens figuré qui est en usage en cette langue à l'égard d'un certain mot ; autrement

c'est tout confondre : les Dictionnaires nous diront que *aqua* signifie le feu, de la même manière qu'ils nous disent que *mittere* veut dire arrêter, retenir ; car enfin les Latins criaient

* *Territa vi*
cinas, Téia
clamataquas.
Prop. L. 4.
El. 9. v. 32.
ad extinguén-
dum incen-
dium, inquit
Beroaldus.
ibid.

*aquas, aquas, * c'est-à-dire, afférte*
aquas, quand le feu avoit pris à la
maison, & nous crions alors *au feu,*
c'est-à-dire, acourez au feu pour aider
à l'éteindre. Ainsi quand il s'agit d'a-
prendre la langue d'un auteur, il faut
d'abord donner à un mot sa significa-
tion propre, c'est-à-dire, celle qu'il
avoit dans l'imagination de l'auteur
qui s'en est servi, & ensuite on le
traduit, si l'on veut, selon la tra-
duction des pensées, c'est-à-dire, à
la manière dont on rend le même
fonds de pensée, selon l'usage d'une
autre langue.

Mittere ne signifie donc point en
latin *retenir*, non plus que *pellere*,
qui veut dire *chasser*. Si Térence a
dit *lacrymas mitte*, Virgile a dit dans
le même sens, *lacrymas dilictæ pelle*
Creûsa. Chassez les larmes de Créüse,
c'est-à-dire, les larmes que vous ré-
pandez pour l'amour de Créüse, ces-

En. 2. v.
785.

sez

sez de pleurer votre chère Créüse ,
retenez les larmes que vous répandez
pour l'amour d'elle , consolez-vous.

Mittere ne veut pas dire non plus
en latin *écrire* ; & quand on trouve
mittere epistolam alicui , cela veut dire
dans le latin , *envoyer une lettre à*
quelqu'un , & nous disons plus ordi-
nairement *écrire une lettre à quel-*
qu'un. Je ne finirois point si je vou-
lois rapporter ici un plus grand nom-
bre d'exemples du peu d'exactitude
de nos meilleurs Dictionnaires ; *merces*
punition , *nox* la mort , *pulvis* le ba-
reau , &c.

Je voudrois donc que nos Diction-
naires donassent d'abord à un mot
latin la signification propre que ce
mot avoit dans l'imagination des au-
teurs latins : qu'ensuite ils ajoutas-
sent les divers sens figurés que les
Latins donoient à ce mot. Mais quand
il arrive qu'un mot joint à un autre ,
forme une expression figurée , un
sens , une pensée que nous rendons
en notre langue par une image di-
férente de celle qui étoit en usage en
latin ; alors je voudrois distinguer :

1. Si l'explication littéraire qu'on a déjà donnée du mot latin, suffit pour faire entendre à la lettre l'expression figurée, ou la pensée littéraire du latin; en ce cas, je me contenterois de rendre la pensée à notre manière; par exemple : *mittere* envoyer, *mitte iram*, retenez votre colère, *mittere epistolam alicui*, écrire une lettre à quelqu'un.

Provincia, Province, de *pro* ou *procul*, & de *vincire* lier, obliger, ou selon d'autres, de *vincere*, vaincre : c'étoit le nom générique que les Romains donnoient aux pays dont ils s'étoient rendus maîtres hors de l'Italie. On dit dans le sens propre, *provinciam capere*, *suscipere*, prendre le gouvernement d'une province, en être fait gouverneur; & on dit par métaphore, *provinciam suscipere*, être dans un emploi, dans une fonction, faire quelque entreprise. *Provinciam cepisti duram*, tu t'es chargé d'une mauvaise commission, d'un emploi difficile,

Ter. Phor.
Act. 1. sc. 2.

2. Mais lorsque la façon de parler latine est trop éloignée de la fran-

çoise, & que la lettre n'en peut pas être aisément entendue, les Dictionnaires devroient l'expliquer d'abord littéralement, & ensuite ajouter la phrase françoise qui répond à la latine; par exemple: *laterem crudum lavare*, laver une brique crue; e'est-à-dire, perdre son temps & sa peine, perdre son latin. Qui laverait une brique avant qu'elle fut cuite, ne feroit que de la boue, & perdrait la brique. On ne doit pas conclure de cet exemple, que jamais *lavare* ait signifié en latin perdre, ni *later* tems ou peine.

Au reste, il est évident que ces diverses significations qu'une langue donne à un même mot d'une autre langue, sont étrangères à ce mot dans la langue originale; ainsi elles ne sont point de mon sujet: je traite seulement ici des différens sens que l'on donne à un même mot dans une même langue, & non pas des différentes images dont on peut se servir en traduisant, pour exprimer le même fonds de pensée.

DES TROPES.

SECONDE PARTIE.

Des Tropes en particulier.

I.

LA CATACHRESE,

Abus, Extension, ou Imitation.

Κατάχρησις
Abúsio.

LES langues les plus riches n'ont point un assez grand nombre de mots pour exprimer chaque idée particulière, par un terme qui ne soit que le signe propre de cette idée ; ainsi l'on est souvent obligé d'emprunter le mot propre de quelqu'autre idée, qui a le plus de rapport à celle qu'on veut exprimer ; par exemple : l'usage ordinaire est de clouer des fers sous les piés des chevaux, ce qui s'appelle *ferrer un cheval* ; que s'il arrive qu'au lieu de fer on se serve d'argent, on dit alors que les chevaux *sont ferrés d'argent*, plutôt que d'inventer un

nouveau mot qui ne seroit pas entendu : on ferre, aussi d'argent une cassette, &c. alors *ferrer* signifie par extension, garnir d'argent au lieu de fer. On dit de même *aler à cheval sur un bâton*, c'est-à-dire, se mettre sur un bâton de la même manière qu'on se place à cheval.

Ludere par impar; equitare in arundine longâ. Hor. 2. sat. 3. v. 24.

Dans les ports de mer on dit *bâtir un vaisseau*, quoique le mot de *bâtir* ne se dise proprement que des maisons ou autres édifices : Virgile s'est servi d'*ædificare*, bâtir, en parlant du cheval de Troye ; & Cicéron a dit, *ædificare classem*, bâtir une flotte. En. 2. v. 16. Cic. pro lege Manilia. n. 4.

Dieu dit à Moïse, *je ferai pleuvoir pour vous des pains du Ciel*, & ces pains c'étoit la mâne : Moïse en la montrant dit aux Juifs, *voilà le pain que Dieu vous a donné pour vivre*. Exod. ch. xvi. v. 4. &c. Ainsi la mâne fut apelée *pain* par extension.

Parricida parricide, se dit en latin & en françois, non seulement de celui qui tue son père, ce qui est le premier usage de ce mot ; mais il se

dit encore par extension de celui qui fait mourir sa mère , ou quelqu'un de ses parens , ou enfin quelque personne sacrée.

Ainsi la Catachrèse est un écart que certains mots font de leur première signification , pour en prendre une autre qui y a quelque rapport , & c'est aussi ce qu'on apèle *extension* : par exemple : *feuille* se dit par extension ou imitation des choses qui sont plates & minces , come les feuilles des plantes ; on dit *une feuille de papier* , *une feuille de fer blanc* , *une feuille d'or* , *une feuille d'étain* qu'on met derrière les miroirs : *une feuille de carton* , *le talc se lève par feuilles* ; *les feuilles d'un paravent* , &c.

La langue , qui est le principal organe de la parole , a donné son nom par métonymie & par extension au mot générique dont on se sert pour marquer les idiomes , le langage des différentes nations : *langue latine* , *langue françoise*.

Glace , dans le sens propre , c'est de l'eau gelée ; ce mot signifie ensuite par imitation , par extension ,

un verre poli, une glace de miroir, une glace de carosse.

Glace, signifie encore une sorte de composition de sucre & de blanc d'œuf, que l'on coule sur les biscuits, ou que l'on met sur les fruits confits.

Enfin, *glace* se dit encore au pluriel, d'une sorte de liqueur congelée.

Il y a même des mots qui ont perdu leur première signification, & n'ont retenu que celle qu'ils ont eue par extension : *florir*, *florissant*, se disoient autrefois des arbres & des plantes qui sont en fleurs ; aujourd'hui on dit plus ordinairement *fleurir* au propre, & *florir* au figuré ; si ce n'est à l'infinitif, c'est au moins dans les autres modes de ce verbe ; alors il signifie être en crédit, en honneur, en réputation : *Pétrarque florissoit* vers le milieu du XIV. siècle : *une armée florissante*, *un empire florissant*. « La langue grèque, dit Madame Dacier, se maintint encore assez *florissante* jusqu'à la prise de Constantinople, en 1453.

Prince, en latin *princeps*, signifioit seulement autrefois, premier, principal ; mais aujourd'hui en françois il signifie, un souverain, ou une personne de maison souveraine.

Le mot *Imperator*, Empereur, ne fut d'abord qu'un titre d'honneur que les soldats donnoient dans le camp à leur Général, quand il s'étoit distingué par quelque expédition mémorable : on n'avoit attaché à ce mot aucune idée de souveraineté, du tems même de Jules César, qui avoit bien la réalité de souverain, mais qui gouvernoit sous la forme de l'ancienne République. Ce mot perdit son ancienne signification vers la fin du règne d'Auguste, ou peut-être même plus tard.

Le mot latin *succurrere*, que nous traduisons par *secourir*, veut dire proprement *courir sous* ou *sur*. Cicéron s'en est servi plusieurs fois en ce sens,

* Cic. ad Att. *succurram atque subibo. Quidquid succurrat libet scribere*, & Sénèque dit, *obvius, si nomen non succurrat*, Domi-
 L. 14. Epist. *obvius, si nomen non succurrat*, Domi-
 Senec. Ep. *nos salutamus ;* » lorsque nous ren-
 III. *» controns quelqu'un, & que son nom*

ne nous vient pas dans l'esprit, nous l'appelons Monsieur. » Cependant comme il faut souvent se hâter & courir pour venir au secours de quelqu'un, on a donné insensiblement à ce mot par extension, le sens d'aider ou secourir.

Pétère, selon Perizonius, vient du ^{πῆλο, πῆλος} grec *peto* & *petomai*, dont le premier ^{Periz. in Sanct. Min. lib. 4. c. 4. n. 46.} signifie tomber, & l'autre voler; en sorte que ces verbes marquent une action qui se fait avec effort & mouvement vers quelque objet; ainsi:

1. Le premier sens de *pétete*, c'est *aler vers*, se porter avec ardeur vers un objet; ensuite on donne à ce mot par extension plusieurs autres sens, qui sont une suite du premier.

2. Il signifie *souhaiter d'avoir*, *briguer*, *demander*; *pétete consulatum*, *briguer le consulat*; *pétete nuptias aliqujus*, *rechercher une personne en mariage*.

3. *Aler prendre*; unde mihi petam cibum. ^{Ter. Heaut. 5. 2. 25.}

4. *Aler vers quelqu'un*; & en conséquence *le fraper*, *l'ataquer*. Virgile ^{Ecl. 3. v. 64.} a dit: *malo me Galatæa petit*, &

38 LA CATACHRESE.

Eleg. de Ovide , à *pópulo saxis prateruñte*
 ace. v. 2. *petor.*

5. Enfin *pétere* veut dire par extension , *aler en quelque lieu* , ensorte que ce lieu soit l'objet de nos demandes & de nos mouvemens. Les compagnons d'Enée , après leur naufrage , demandent à Didon qu'il leur soit permis de se mettre en état d'aler en Italie , dans le *Laium* , ou du moins d'aler trouver le Roi *Aceste*.

Virg. Æn.
 v. 558.

— *Itáliam læti , Laiumque petámus.*

At freta Sicánia saltem sedésque parátas ,
 Unde huc advésti , regémque petámus
 Acésten.

La réponse de Didon est digne de remarque :

Seu vos Hespériam magnam Saturniaque
 arva ,

Sive Erycis fines , regémque optátis Acésten.

où vous voyez qu'*optátis* explique *petámus*.

Virg. Æn.
 2. v. 555.

Advértere signifie *tourner vers* : *advértere agmen urbi* , tourner son ag-

mée vers la ville ; *navem advértere* , tourner son vaisseau vers quelque endroit , y aborder : ensuite on l'a dit par métaphore de l'esprit ; *advértere ánimum* , *advértere mentem* ; tourner l'esprit vers quelque objet , faire attention , faire réflexion , considérer : on a même fait un mot composé de *ánimum* & d'*advértere* ; *anim-advértere* , considérer , remarquer , examiner.

Mais parce qu'on tourne son esprit , son sentiment , vers ceux qui nous ont ofensés , & qu'on veut punir ; on a doné ensuite par extension le sens de punir à *animadvértere* ; *verberibus animadvertébant in cives* ; * ils tournoient leur ressentiment , leur colère , avec des verges contre les citoyens , c'est-à-dire , qu'ils condamnoient au fouet les citoyens. Remarquez qu'*ánimus* se prend alors dans le sens de colère. * *Ánimus* , dit Faber , se prend souvent pour cette partie de l'ame , *quæ impetus habet & motus*.

* Saluste
Catil. 31.

* Basil. Fabr.
Thes. v.
ánimus.

Ira furor brevis est ; ánimus rege , qui nisi
paret

Flor. lib. 1.
Epist. 2. v.
62.

Imperat ; hunc frenis , hunc tu compesce
catena.

Ces sortes d'extensions doivent être autorisées par l'usage d'une langue, & ne sont pas toujours réciproques dans une autre langue ; c'est-à-dire, que le mot françois ou allemand, qui répond au mot latin, selon le sens propre, ne se prend pas toujours en françois ou en allemand dans le même sens figuré que l'on donne au mot latin : *demandar* répond à *pétere* ; cependant nous ne disons point *demandar* pour *ataquer*, ni pour *aler à*.

Oppido dans son origine est le datif d'*oppidum*, ville ; *oppido* pour la ville, au datif. Les laboureurs en s'entretenant ensemble, dit Festus, se demandoient l'un à l'autre, avez-vous fait bonne récolte ? *Sapè respondebuntur, quantum vel oppido satis esset*, j'en aurois pour nourir toute la ville : & de là est venu qu'on a dit *oppido* adverbialement, pour beaucoup ; *hinc in consuetudinem venit ut diceretur, oppido pro valde, multum. Festus v. Oppido.*

¹³ Dont vient de *undè*, ou plutôt de *de undè*, come nous disons *dela*, *dedans*. *Aliquid dederis undè utatur*, donnez-lui un peu d'argent dont il puisse vivre en le mettant à profit : ce mot ne se prend plus aujourd'hui dans sa signification primitive ; on ne dit pas *la ville dont je viens*, mais *d'où je viens*. Terence Adolph, Act. 1. sc. 9. v. 24

Propinâre, boire à la santé de quelqu'un, est un mot purement grec, qui veut dire à la lettre *boire le premier*. Quand les anciens vouloient exciter quelqu'un à boire, & faire à peu près à son égard ce que nous apelons *boire à la santé* ; ils prenoient une coupe pleine de vin ; ils en buvoient un peu les premiers, & ensuite ils présentoient la coupe à celui qu'ils vouloient exciter à boire. * Cet

* *Hic Regina gravem gemmis auroque proposcit,*

Implevitque meso pateram.

— & in mensa laticum libavit honorem,

Primæque libato summo tenuis attingit ore ;.

Tum Bixia dedit incrépitans ; ille impiger hausit

Sputnantem pateram, & pleno se prouit auro.

Ent. 1. 732.

usage s'est conservé en Flandre, en Hollande, & dans le Nord ; on fait l'essai, c'est-à-dire, qu'avant que de vous présenter le vase, on en boit un peu, pour vous marquer que vous pouvez en boire sans rien craindre. Delà, par extension, par imitation, on s'est servi de *propinare* pour *livrer quelqu'un, le trahir pour faire plaisir à un autre*; le *livrer, le doner*, come on done la coupe à boire après avoir fait l'essai. *Je vous le livre*, dit Térence, en se servant par extension du mot *propino*, *moquez-vous de lui tant qu'il vous plaira*; hunc vobis deridendum propino.

Ter. Eun.
Act. 5. scène
dern.

Nous avons vu dans la cinquième partie de cette Grammaire, que la préposition supléoit au raport qu'on ne sauroit marquer par les terminaisons des mots; qu'elle marquoit un raport général ou une circonstance générale, qui étoit ensuite déterminée par le mot qui suit la préposition.

Or, ces rapports ou circonstances générales sont presque infinies, & le nombre des prépositions est extrê-

niement borné ; mais pour suppléer à celles qui manquent , on donne divers usages à la même préposition.

Chaque préposition a sa première signification , elle a sa destination principale , son premier sens propre ; & ensuite par extension , par imitation , par abus , en un mot par catachrèse , on la fait servir à marquer d'autres rapports qui ont quelque analogie avec la destination principale de la préposition , & qui sont suffisamment indiqués par le sens du mot qui est lié à cette préposition , par exemple :

La préposition *in* est une préposition de lieu , c'est-à-dire , que son premier usage est de marquer la circonstance générale d'être dans un lieu. *César fut tué dans le sénat , entrer dans une maison , serrer dans une cassette.*

Ensuite on considère par métaphore les différentes situations de l'esprit & du corps , les différents états de la fortune , en un mot les différentes manières d'être , come autant de lieux où l'homme peut se trouver ; & alors

64 LA CATACHRESE.

on dit par extension , être dans la joie , dans la crainte , dans le dessein , dans la bonne ou dans la mauvaise fortune , dans une parfaite santé , dans le désordre , dans l'épée , dans la robe , dans le doute , &c.

On se sert aussi de cette préposition pour marquer le tems : c'est encore par extension , par imitation ; on considère le tems come un lieu , *nolo me in tempore hoc videat senex* , c'est le dernier vers du quatrième acte de l'Andrienne de Térence.

Ubi & *ibi* sont des adverbes de lieu ; on les fait servir aussi par imitation pour marquer le tems , *hæc ubi dicta* , après que ces mots furent dits , après ces paroles. *Non tu ibi natum ?* (*objurgasti*) n'alâtes-vous pas sur le champ gronder votre fils ? ne lui dites vous rien alors ?

On peut faire de pareilles observations sur les autres prépositions , & sur un grand nombre d'autres mots.

La préposition *après* , dit M. l'Abbé de Dangeau , * marque premièrement postériorité de lieu entre des personnes ou des choses : mar-

Virg. En. r.
v 85. Téren-
ce , And.
Act. 1. sc. 1.
v. 122.

* Feuille vo-
lante sur la
préposition
après.

» cher après quelqu'un ; le valet court
 » après son maître ; les Conseillers
 » sont assis après les Présidens.

Ensuite considérant les honneurs ,
 les richesses , &c. come des êtres
 réels , on a dit par imitation , *courir*
après les honneurs , *soupirer après sa*
liberté.

» *Après* , marque aussi postériorité
 » de temps , par une espèce d'ex-
 » tension de la quantité de lieu à
 » celle du tems. *Pierre est arrivé après*
 » *Jaques.* Quand un home marche
 » après un autre , il arrive ordinaire-
 » ment plus tard ; *après demain* , *après*
 » *diné* , &c.

» *Ce Tableau est fait d'après le Ti-*
 » *tien.* *Ce paysage est fait d'après na-*
 » *ture* : ces façons de parler ont ra-
 » port à la postériorité de tems. Le
 » Titien avoit fait le tableau avant
 » que le peintre le copiât ; la nature
 » avoit formé le paysage avant que
 » le peintre le représentât.

C'est ainsi que les prépositions la-
 tines *a* & *sub* marquent aussi le tems ,
 come je l'ai fait voir en parlant des
 prépositions.

» Il me semble , dit M. l'Abé de
 » Dangeau , qu'il seroit fort utile de
 » faire voir coment on est venu à do-
 » ner tous ces divers usages à un mê-
 » me mot ; ce qui est comun à la
 » plûpart des langues. »

Le mot d'*heures* ὥρα , n'a signifié d'abord que le tems ; ensuite par extension il a signifié les quatre saisons de l'année. Lorsqu'Homère dit que

depuis le comencement des tems les heures veillent à la garde du haut Olympe , & que le soin des portes du ciel leur est confié ; Madame Dacier remarque qu'Homère apèle *les heures* ce que nous apelons *les saisons*.

Hérodote dit que les Grecs ont pris des Babyloniens l'usage de diviser le jour en douze parties. Les Romains prirent ensuite cet usage des Grecs , il ne fut introduit chez les Romains qu'après la première guerre punique : ce fut vers ce tems là que par une autre extension l'on donna le nom d'*heures* aux douze parties du jour , & aux douze parties de la nuit ; celles-ci étoient divisées en quatre veilles , dont chacune comprenoit trois heures.

Iliad. L. V.
 Trad. pag.
 224.

Rem. P.
 278.

Herod. L. 2.

Pline , L. 7.
 6. 60.

Dans le langage de l'Eglise, les jours de la semaine qui suivent le dimanche, sont apelés *féries* par extension.

Il y avoit parmi les anciens des fêtes & des *féries* : les fêtes étoient des jours solennels où l'on faisoit des jeux & des sacrifices avec pompe ; les *féries* étoient seulement des jours de repos où l'on s'abstenoit du travail. Festus prétend que ce mot vient à *feriendis victimis*.

L'année chrétienne començoit autrefois au jour de Pâques ; ce qui étoit fondé sur ce passage de S. Paul : *Quomodo Christus resurrexit à mortuis, ita & nos in novitate vitæ ambulémus.* Rom. c, 6.
v. 4.

L'Empereur Constantin ordona que l'on s'abstiendroit de toute œuvre servile pendant la quinzaine de Pâques, & que ces quinze jours seroient *féries* ; cela fut exécuté du moins pour la première semaine ; ainsi tous les jours de cette première semaine furent *féries*. Le lendemain du dimanche d'après Pâques fut la seconde *férie*, ainsi des autres. L'on donna ensuite par extension, par imitation,

le nom de *férie seconde*, *troisième*, *quatrième*, &c. aux autres jours des semaines suivantes, pour éviter de leur donner les noms profanes des Dieux des payens.

C'est ainsi que chez les Juifs le nom de *sabat* (*sabatum*) qui signifie *repos*, fut donné au septième jour de la semaine, en mémoire de ce qu'en ce jour Dieu se reposa, pour ainsi dire, en cessant de créer de nouveaux être : ensuite par extension on donna le même nom à tous les jours de la semaine, en ajoutant *premier*, *second*, *troisième*, &c. *prima*, *secunda*, &c. *sabbatorum*. *Sabatum* se dit aussi de la semaine. On donna encore ce nom à chaque septième année, qu'on apela *année sabbatique*, & enfin à l'année qui arivoit après sept fois sept ans, c'étoit le jubilé des Juifs ; tems de rémission, de restitution, où chaque particulier rentroit dans ses anciens héritages aliénés, & où les esclaves devenoient libres.

Notre verbe *aler*, signifie dans le sens propre ; *se transporter d'un lieu*

à un autre ; mais ensuite dans combien de sens figuré n'est-il pas employé par extension ! Tout mouvement qui aboutit à quelque fin ; toute manière de procéder , de se conduire , d'atteindre à quelque but ; enfin tout ce qui peut être comparé à des voyageurs qui vont ensemble , s'exprime par le verbe *aler* , *je vais* , ou *je vas* ; *aler à ses fins* , *aler droit au but* : *il ira loin* , c'est-à-dire , il fera de grands progrès , *aler étudier* , *aler lire* , &c.

Devoir , veut dire dans le sens propre , être obligé par les loix à payer ou à faire quelque chose : on le dit ensuite par extension de tout ce qu'on doit faire par bienséance , par politesse , nous devons apprendre ce que nous devons aux autres , & ce que les autres nous doivent.

Devoir se dit encore par extension de ce qui arivera , come si c'étoit une dette qui dût être payée ; *je dois sortir* : *instruisez-vous de ce que vous êtes* , *de ce que vous n'êtes pas* , & *de ce que vous devez être* , c'est-à-dire , de ce que vous serez , de ce à quoi vous êtes destiné.

Notre verbe auxiliaire *avoir*, que nous avons pris des Italiens, vient dans son origine du verbe *habere*, avoir, posséder. César a dit qu'il envoya au-devant toute la cavalerie qu'il avoit assemblée de toute la province, *quem coactum habebat*. Il dit encore dans le même sens, *avoir les fermes tenues à bon marché*, c'est-à-dire, *avoir pris les fermes à bon marché*, les tenir à bas prix. Dans la suite on s'est écarté de cette signification propre d'*avoir*, & on a joint ce verbe par métaphore & par abus, à un supin, à un participe ou adjectif; ce sont des termes abstraits dont on parle come de choses réelles: *amavi*, j'ai aimé, *habeo amatum*; aimé est alors un supin, un nom qui marque le sentiment que le verbe signifie; je possède le sentiment d'aimer, come un autre possède sa montre. On est si fort acoutumé à ces façons de parler, qu'on ne fait plus attention à l'ancienne signification propre d'*avoir*; on lui en donne une autre qui ne signifie *avoir* que par figure, & qui

Cesar præmisit equitatum omnem, quem ex omni provincia coactum habebat.

Cesar de bello Gallico. L. 1.

Vestigia parvo pretio redempta habere.

Idem ibid. Nostram adulescentiam habent despiciam. Ter. Eun. Act. 2. sc. 3. v. 92.

marque en deux mots le même sens que les Latins exprimoient en un seul mot. Nos Grammairiens qui ont toujours rapporté notre Grammaire à la Grammaire latine, disent qu'alors *avoir* est un verbe auxiliaire, parce qu'il aide le supin ou le participe du verbe à marquer le même tems que le verbe latin signifie en un seul mot.

Être, *avoir*, *faire*, sont les idées les plus simples, les plus communes, & les plus intéressantes pour l'homme : or les hommes parlent toujours de tout par comparaison à eux-mêmes ; de là vient que ces mots ont été le plus détournés à des usages différens : *être assis*, *être aimé*, &c. *avoir de l'argent*, *avoir peur*, *avoir honte*, *avoir quelque chose faite*, & en moins de mots *avoir fait*.

De plus, les hommes réalisent leurs abstractions ; ils en parlent par imitation, come ils parlent des objets réels : ainsi ils se sont servis du mot *avoir* en parlant des choses inanimées & de choses abstraites. On dit *cette ville a deux lieues de tour*, *cet ouvrage*

a des défauts ; les passions ont leur usage ; il a de l'esprit, il a de la vertu : & ensuite par imitation & par abus, il a aimé, il a lu, &c.

Remarquez en passant que le verbe *a* est alors au présent, & que la signification du prétérit n'est que dans le supin ou participe.

On a fait aussi du mot *il* un terme abstrait, qui représente une idée générale, l'être en général ; il y a des homes qui disent, *illud quod est, ibi habet homines qui dicunt* : dans la bone latinité on prend un autre tour, come nous l'avons remarqué ailleurs.

T. Liv. L. 1.
n. 25.

Notre *il* dans ces façons de parler, répond au *res* des Latins : *Propius metum res fuerat*, la chose avoit été proche de la crainte : c'est-à-dire, qu'il y avoit eu sujet de craindre. *Res ita se habet*, il est ainsi. *Res tua agitur* : il s'agit de vos intérêts, &c.

Ce n'est pas seulement la propriété d'avoir, qu'on a attribuée à des êtres inanimés & à des idées abstraites, on leur a aussi attribué celle de

de vouloir : on dit cela veut dire , au lieu de cela signifie ; un tel verbe veut un tel cas ; ce bois ne veut pas brûler ; cette clé ne veut pas tourner , &c. Ces façons de parler figurées sont si ordinaires , qu'on ne s'apperçoit pas même de la figure.

La signification des mots ne leur a pas été donnée dans une assemblée générale de chaque peuple , dont le résultat ait été signifié à chaque particulier qui est venu dans le monde ; cela s'est fait insensiblement & par l'éducation : les enfans ont lié la signification des mots aux idées que l'usage leur a fait conoître que ces mots signifioient.

1. A mesure qu'on nous a donné du pain , & qu'on nous a prononcé le mot de *pain* ; d'un côté le pain a gravé par les yeux son image dans notre cerveau , & en a excité l'idée : d'un autre côté , le son du mot *pain* a fait aussi son impression par les oreilles , de sorte que ces deux idées accessoires , c'est-à-dire , excitées en nous en même temps , ne sauroient se réveiller séparément , sans que l'une excite l'autre.

2. Mais parce que la connoissance des autres mots qui signifient des abstractions ou des opérations de l'esprit , ne nous a pas été donnée d'une manière aussi sensible ; que d'ailleurs la vie des homes est courte , & qu'ils sont plus occupés de leurs besoins & de leur bien être , que de cultiver leur esprit , & de perfectionner leur langage ; come il y a tant de variété & d'inconstance dans leur situation , dans leur état , dans leur imagination , dans les différentes relations qu'ils ont les uns avec les autres ; que par la difficulté que les homes trouvent à prendre les idées précises de ceux qui parlent , ils retranchent ou ajoutent presque toujours à ce qu'on leur dit ; que d'ailleurs la mémoire n'est ni assez fidele , ni assez scrupuleuse pour retenir & rendre exactement les mêmes mots & les mêmes sons , & que les organes de la parole n'ont pas dans tous les homes une conformation assez uniforme pour exprimer les sons précisément de la même manière ; enfin come les langues ne sont point

assez fécondes pour fournir à chaque idée un mot précis qui y réponde : de tout cela il est arrivé que les enfans se sont insensiblement écartés de la manière de parler de leurs pères, come ils se sont écartés de leur manière de vivre & de s'habiller ; ils ont lié au même mot des idées différentes & éloignées, ils ont donné à ce même mot des significations empruntées, & y ont attaché un tour différent d'imagination : ainsi les mots n'ont pû garder long-tems une simplicité qui les restreignit à un seul usage ; c'est ce qui a causé plusieurs irrégularités apparentes dans la Grammaire & dans le régime des mots ; on n'en peut rendre raison que par la conoissance de leur première origine, & de l'écart, pour ainsi dire, qu'un mot a fait de sa première signification & de son premier usage : ainsi cette figure mérite une attention particulière, elle règne en quelque sorte sur toutes les autres figures.

Avant que de finir cet article, je crois qu'il n'est pas inutile d'observer

76 LA CATACHRESE.

que la catachrèse n'est pas toujours de la même espèce.

1. Il y a la catachrèse qui se fait lorsqu'on donne à un mot une signification éloignée, qui n'est qu'une suite de la signification primitive : c'est ainsi que *succurrere* signifie aider, secourir : *Pétere*, attaquer : *Animadvertere*, punir : ce qui peut souvent être rapporté à la métalepse, dont nous parlerons dans la suite.

II. La seconde espèce de catachrèse n'est proprement qu'une sorte de métaphore, c'est lorsqu'il y a imitation & comparaison, come quand on dit *ferrer d'argent*, *feuille de papier*, &c.

I I.

LA MÉTONYMIE.

Μετωνυμία.
Change-
ment de nom, de
μετά, qui
dans la com-
posit'on mar-
que change-
ment, & de
ὄνομα, nom.

LE mot de *Métonymie* signifie transposition, ou changement de nom, un nom pour un autre.

En ce sens cette figure comprend tous les autres tropes ; car dans tous les tropes, un mot n'étant pas pris

dans le sens qui lui est propre, il réveille une idée qui pouroit être exprimée par un autre mot. Nous remarquerons dans la suite ce qui distingue proprement la métonymie des autres tropes.

Les maîtres de l'art resserrent la métonymie aux usages suivans.

I. LA CAUSE POUR L'EFFET ; par exemple : vivre de son travail, c'est-à-dire, vivre de ce qu'on gagne en travaillant.

Les Païens regardoient Cérès comme la Déesse qui avoit fait sortir le blé de la terre, & qui avoit appris aux homes la manière d'en faire du pain : ils croyoient que Bacchus étoit le Dieu qui avoit trouvé l'usage du vin ; ainsi ils donnoient au blé le nom de Cérès, & au vin le nom de Bacchus ; on en trouve un grand nombre d'exemples dans les Poètes : Vir-Virg. Æn. 7; gile a dit, *un vieux Bacchus*, pour v. 219. dire du vieux vin. *Implentur veteris Bacchi.* Madame des Houlières a fait une balade dont le refrain est,

L'amour languit sans Bacchus & Cérès.

C'est la traduction de ce passage de

Ter. Eun. *Térence, sine Cérere & Libero friget*
 Act 4. sc. 5. *Venus.* C'est-à-dire, qu'on ne songe
 guère à faire l'amour quand on n'a
 pas de quoi vivre. Virgile a dit :

Æn. l. v. Tum Cérerem corruptam undis cerealiâque
 181. arma

Expédiunt fessi rerum.

Scarron, dans sa traduction burlesque, se sert d'abord de la même figure ; mais voyant bien que cette façon de parler ne seroit point entendue en notre langue, il en ajoute l'explication :

Scarron,
 Virgile tra-
 vesti. L. l.

Lors fut des vaisseaux descendue
 Toute la Cérés corrompue ;
 En langage un peu plus humain,
 C'est ce de quoi l'on fait du pain.

Ovide a dit, qu'une lampe prête à s'éteindre se ralume quand on y verse Pallas, * c'est-à-dire de l'huile : ce fut Pallas, selon la fable, qui la pre-

* Cujus ab alloquiis anima hæc moribunda
 revixit,

Ut vigil infusâ Pallade flamma solet. Ovid.
 Trist. L. iv. El. 5. v. 4.

mière fit sortir l'olivier de la terre , & enseigna aux homes l'art de faire de l'huile ; ainsi Pallas se prend pour l'huile , come Bacchus pour le vin.

On raporte à la même espèce de figure les façons de parler , où le nom des Dieux du Paganisme se prend pour la chose à quoi ils présidoient , quoiqu'ils n'en fussent pas les inventeurs. Jupiter se prend pour l'air , Vulcain pour le feu : ainsi pour dire , où vas-tu avec ta lanterne ? Plaute a dit , *quo ambulas tu , qui Vulcanum in cornu conclusum geris ?* Plaut. Amph. Act. 2. sc. 1. v. 185. Où vas-tu toi qui portes Vulcain enfermé dans une corne ? Et Virgile , *furit Vulcanus* ; & encore au premier livre des Georgiques , voulant parler du vin cuit ou du résiné que fait une ménagère de la campagne , il dit qu'elle se sert de Vulcain pour dissiper l'humidité du vin doux. Æn. 5. v. 662.

Aut dulcis musti Vulcano decoquit humorem. Georg. 1. v. 295.

Neptune se prend pour la mer ;

Mars le Dieu de la guerre se prend souvent pour la guerre même, ou pour la fortune de la guerre, pour l'évènement des combats, l'ardeur, l'avantage des combattans. Les historiens disent souvent qu'on a combattu avec un Mars égal, *aquo Marte pugnatum est*, c'est-à-dire, avec un avantage égal; *ancipiti Marte*, avec un succès douteux: *vario Marte*, quand l'avantage est tantôt d'un côté, & tantôt de l'autre.

C'est encore prendre la cause pour l'effet, que de dire d'un Général ce qui, à la lettre, ne doit être entendu que de son armée; il en est de même lorsqu'on donne le nom de l'auteur à ses ouvrages: il a lu Cicéron, Horace, Virgile; c'est-à-dire, les ouvrages de Cicéron, &c.

Jesus-Christ lui-même s'est servi de la Métonymie en ce sens, lorsqu'il a dit, parlant des Juifs: ils ont Moïse & les Prophètes, c'est-à-dire; ils ont les livres de Moïse & ceux des Prophètes.

On donne souvent le nom de l'ouvrier à l'ouvrage: on dit d'un drap

que c'est un *Van-Robais*, un *Rousseau*, un *Pagnon*, c'est-à-dire, un drap de la manufacture de Van-Robais, ou de celle de Rousseau, &c. C'est ainsi qu'on donne le nom du peintre au tableau : on dit j'ai vu un beau *Rembrant*, pour dire un beau tableau fait par le Rembrant. On dit d'un curieux en estampes, qu'il a un grand nombre de *Callots*, c'est-à-dire, un grand nombre d'estampes gravées par Callot.

On trouve souvent dans l'Écriture Sainte *Jacob*, *Israël*, *Juda*, qui sont des noms de Patriarches, pris dans un sens étendu pour marquer tout le Peuple Juif. M. Fléchier, parlant du sage & vaillant Machabée, auquel il compare M. de Turène, a dit « cet home qui réjouit » soit *Jacob* par ses vertus & par ses exploits. » *Jacob*, c'est-à-dire, le Peuple Juif.

Oraison funèbre de M. de Turène.

Au lieu du nom de l'effet, on se sert souvent du nom de la cause instrumentale qui sert à le produire : ainsi pour dire que quelqu'un écrit bien, c'est-à-dire, qu'il forme bien

82 LA MÉTONYMIE.

les caractères de l'écriture, on dit qu'il a une belle main.

La plume est aussi une cause instrumentale de l'écriture, & par conséquent de la composition; ainsi plume se dit par métonymie, de la manière de former les caractères de l'écriture, & de la manière de composer.

Plume se prend aussi pour l'auteur même, c'est une bone plume, c'est-à-dire, c'est un auteur qui écrit bien: c'est une de nos meilleures plumes, c'est-à-dire, un de nos meilleurs auteurs.

Style, signifie aussi par figure la manière d'exprimer les pensées.

Les anciens avoient deux manières de former les caractères de l'écriture; l'une étoit *pingendo*, en peignant les lettres, ou sur des feuilles d'arbres, ou sur des peaux préparées, ou sur la petite membrane intérieure de l'écorce de certains arbres; cette membrane s'appèle en latin *liber*, d'où vient *livre*; ou sur de petites tablètes faites de l'arbrisseau *papyrus*, ou sur de la toile, &c. Ms.

Écrivoient alors avec de petits roseaux, & dans la suite ils se servirent aussi de plumes come nous.

L'autre manière d'écrire des anciens, étoit *incidendo*, en gravant les lettres sur des lames de plomb ou de cuivre; ou bien sur des tablettes de bois, enduites de cire. Or pour graver les lettres sur ces lames, ou sur ces tablettes, ils se servoient d'un poinçon, qui étoit pointu par un bout, & aplati par l'autre: la pointe servoit à graver, & l'extrémité aplatie servoit à effacer; & c'est pour cela qu'Horace a dit *stylum vertere*, tourner le style, pour dire *effacer*, *corriger*, *retoucher à un ouvrage*. Ce poinçon s'apeloit *Stylus*, * *Style*, tel est le sens propre de ce mot; dans le sens figuré, il signifie la manière d'exprimer les pensées. C'est en ce sens que l'on dit, le style sublime, le style simple, le style médiocre, le style soutenu, le style grave, le style comique, le style poétique, le style de la conversation, &c.

Lib. 1. sat.
x. v. 72.

* De *stilos*
Columna,
colomella,
petite colonne.

Outre toutes ces manières différentes d'exprimer ses pensées, manières

84 LA MÉTONYMIE.

qui doivent convenir aux sujets dont on parle, & que pour cela on apèle style de convenance ; il y a encore le style personnel : c'est la manière particulière dont chacun exprime ses pensées. On dit d'un auteur que son style est clair & facile, ou au contraire, que son style est obscur, embarrassé, &c. on reconôit un auteur à son style, c'est-à-dire, à sa manière d'écrire, come on reconôit un home à sa voix, à ses gestes, & à sa démarche.

Style se prend encore pour les différentes manières de faire les procédures selon les différens usages établis en chaque juridiction : le style du Palais, le style du Conseil, le style des Notaires, &c. Ce mot a encore plusieurs autres usages qui viennent par extension de ceux dont nous venons de parler.

Pinceau, outre son sens propre, se dit aussi quelquefois par métonymie, come *plume* & *style* : on dit d'un habile peintre, que c'est un savant *pinceau*.

Voici encore quelques exemples

tirés de l'Écriture Sainte, où la cause est prise pour l'effet. Si * *peccáverit* * Levit. c. *ánima*, *portábit iniquitátem suam.*, elle^{v. v. 1.} portera son iniquité, c'est-à-dire, la peine de son iniquité. *Iram Dómini Mich. c. vii. portábo quóniam peccávi*, où vous^{v. 9.} voyez que par la colère du Seigneur, il faut entendre la *peine* qui est une suite de la colère. *Non morábitur opus mercenárii tui apud te usque manè*,^{Levit. c. xix. v. 13.} *opus*, *l'ouvrage*, c'est-à-dire, le salaire, la récompense qui est due à l'ouvrier à cause de son travail. Tobie a dit la même chose à son fils tout simplement : *Quicumque tibi aliquid operátus fuerit, statim ei mercédem restitue, & merces mercenarii tui apud te omnínò non remáneat.*^{Tob. c. iv. v. 15.} Le Prophète Osée dit, que les Prêtres mangeront les péchés du peuple, *peccáta pópuli mei cómedent*, c'est-à-dire, les victimes ofertes pour les péchés.^{Osée, c. iv. v. 8.}

II. L'ÉFET POUR LA CAUSE : come lorsqu'Ovide dit que le mont Pélion n'a point d'ombres, *nec habet Pélion umbras* ; c'est-à-dire, qu'il^{Metam. L. xii. v. 313.} n'a point d'arbres, qui sont la cause de l'ombre ; *l'ombre*, qui est l'effet des

arbres, est prise ici pour les arbres mêmes.

Dans la Genèse, il est dit de Rébecca, que deux nations étoient en elle ; * c'est-à-dire, Esau & Jacob, les pères de deux nations ; Jacob des Juifs, Esau des Iduméens.

Les Poètes disent *la pâle mort*, *les pâles maladies*, la mort & les maladies rendent pâles. *Pallidamque Pyrænen*, la pâle fontaine de Pyrène : c'étoit une fontaine consacrée aux Muses. L'application à la poésie rend pâle, come toute autre application violente. Par la même raison Virgile a dit la triste vieillesse.

Æn. L. vi. Pallentes habitant morbi tristisque Senectus.

v. 275.

Lib. i. Od. Et Horace, *Pallida mors*. La mort, la maladie, & les fontaines consacrées aux Muses, ne sont point pâles ; mais elles produisent la pâleur : ainsi on donne à la cause une épithète qui ne convient qu'à l'effet.

III. LE CONTENANT POUR LE

* Duæ gentes sunt in útero tuo, & duo populi ex ventre tuo dividéntur. Gen. c. xxv. v. 23.

LA MÉTONYMIE. 87

CONTENU : come, quand on dit, *il aime la bouteille*, c'est-à-dire, *il aime le vin*. Virgile dit que Didon ayant présenté à Bitias une coupe d'or pleine de vin, Bitias la prit & *se lava, s'arosa de cet or plein*; c'est-à-dire, de la liqueur contenue dans cette coupe d'or.

..... ille impiger hausit Æn. I. v.
 Spumantem pateram, & pleno se prouit 743
 auro.

Auro est pris pour la coupe, c'est la matière pour la chose qui en est faite, nous parlerons bien-tôt de cette espèce de figure, ensuite la coupe est prise pour le vin.

Le ciel, où les anges & les saints jouissent de la présence de Dieu, se prend souvent pour Dieu même : *Implorer le secours du ciel*; *grace au ciel*: *Pater peccavi in cœlum & coram te.* *j'ai péché contre le ciel & contre vous*, dit l'enfant prodigue à son père. *Le ciel*-se prend aussi pour les Dieux du Paganisme. Luc. c. xv. v. 3.

La terre se tut devant Alexandre; *se soumirent à lui*; *Rome désaprouva* Siluit terra in conspectu ejus. Macab. L. I. c. I. v.

la-conduite d'Appius, c'est-à-dire, les Romains désapprouverent : *Toute l'Europe* s'est réjouie à la naissance du Dauphin ; c'est-à-dire, tous les souverains, tous les peuples de l'Europe se sont réjouis.

Lucrèce a dit que les chiens de chasse merdoient *une forêt* en mouvement ; * où l'on voit qu'il prend la forêt pour les animaux qui sont dans la forêt.

Un *nid* se prend aussi pour les petits oiseaux qui sont encore au nid.

Carcer, prison, se dit en latin d'un homme qui mérite la prison.

IV. LE NOM DU LIEU, où une chose se fait, se prend pour la chose même ; on dit un *Caudebec*, au lieu de dire, un chapeau fait à Caudebec, ville de Normandie.

On dit de certaines étofes, *c'est une Marseille*, c'est-à-dire, une étofe de la manufacture de-Marseille : *c'est une Perse*, c'est-à-dire, une toile peinte, qui vient de Perse.

* *Sépère plagis saltum canibusque citis.*
Lucr. L. v. v. 1250.

A propos de ces sortes de noms, j'observerai ici une méprise de M. Ménage, qui a été suivie par les auteurs du Dictionnaire Universel, appelé communément Dictionnaire de Trévoux ; c'est au sujet d'une sorte de lame d'épée qu'on apèle *Olinde* : les olindes nous viennent d'Alemagne, & sur-tout de la ville de *Solingen*, dans le cercle de Westphalie : on prononce *Solingue*. Il y a aparence que c'est du nom de cette ville que les épées dont je parle, ont été apelées des *olindes* par abus. Le nom d'*olinde*, nom romanesque, étoit déjà connu, come le nom de *Silvie* ; ces sortes d'abus sont assez ordinaires en fait d'érymologie. Quoiqu'il en soit, M. Ménage & les auteurs du Dictionnaire de Trévoux n'ont point rencontré heureusement, quand ils ont dit que les *olindes* ont été ainsi apelées de la ville d'*Olinde* dans le Brésil, d'où ils nous disent que ces sortes de lames sont venues. Les ouvrages de fer ne viennent point de ce pays-là : il nous vient du Brésil une sorte de bois que nous apelons *brésil*, il en

vient aussi du sucre , du tabac , du baume , de l'or , de l'argent , &c : mais on y porte le fer de l'Europe , & sur tout le fer travaillé.

La ville de Damas en Syrie , au pié du mont Liban , a donné son nom à une sorte de sabres ou de couteaux qu'on y fait : *il a un vrai Damas* , c'est-à-dire , un sabre ou un couteau qui a été fait à Damas.

On donne aussi le nom de *Damas* à une sorte d'étoffe de soie , qui a été fabriquée originairement dans la ville de Damas ; on a depuis imité cette sorte d'étoffe à Venise , à Gènes , à Lyon , &c. ainsi on dit *Damas de Venise* , *de Lyon* , &c. On donne encore ce nom à une sorte de prune , dont la peau est fleurie de façon qu'elle imite l'étoffe dont nous venons de parler.

Fayence est une ville d'Italie dans la Romagne : on y a trouvé la manière de faire une sorte de vaisselle de terre vernissée , qu'on apèle *de la fayence* ; on a dit ensuite par métonymie , qu'on fait de fort belles *fayences* en Hollande , à Nevers , à Rouen , &c.

C'est ainsi que le *Lycée* se prend pour les disciples d'Aristote, ou pour la doctrine qu'Aristote enseignoit dans le Lycée. Le *Portique* se prend pour la Philosophie que Zénon enseignoit à ses disciples dans le Portique.

Le Lycée étoit un lieu près d'Athènes, où Aristote enseignoit la Philosophie en se promenant avec ses disciples; ils furent apelés *Péripatéticiens* du grec *peripateo*, je me promène; περιπατεω. ambulatio animi causa. on ne pense point ainsi dans le Lycée, c'est-à-dire, que les disciples d'Aristote ne sont point de ce sentiment.

Les anciens avoient de magnifiques portiques publics où ils aloient se promener; c'étoient des galeries basses, soutenues par des colones ou par des arcades, à-peu-près come la Place Royale de Paris, & come les cloîtres de certaines grandes maisons religieuses. Il y en avoit un entr'autres fort célèbre à Athènes, où le Philosophe Zénon tenoit son école: ainsi par le *Portique* on entend souvent la philosophie de Zénon.

la doctrine des Stoiciens ; car les disciples de Zénon furent apelés *Stoiciens* du grec *stoa*, qui signifie *portique*. Le *Portique* n'est pas toujours d'accord avec le *Lycée*, c'est-à-dire, que les sentimens de Zénon ne sont pas toujours conformes à ceux d'Aristote.

Rousseau, pour dire que Cicéron dans sa maison de campagne méditoit la philosophie d'Aristote & celle de Zénon, s'explique en ces termes :

Rousseau, C'est là que ce Romain, dont l'éloquente
 Liv. 2. Ode voix ,
 3. D'un joug presque certain, sauva sa Ré-
 publique ,
 Fortifioit son cœur dans l'étude des loix ;
 Et du Lycée , & du Portique.

Académus laissa près d'Athènes un héritage où Platon enseigna la philosophie. Ce lieu fut apelé *Académie*, du nom de son ancien possesseur ; de là la doctrine de Platon fut apelée *l'Académie*. On donne aussi par extension le mot d'*Académie* a différentes assemblées de savans qui s'apli-

quent à cultiver les langues, les sciences, ou les beaux arts.

Robert Sorbon, confesseur & aumônier de S. Louis, institua dans l'Université de Paris cette fameuse école de Théologie, qui du nom de son fondateur est apelée. *Sorbone*: le nom de *Sorbone* se prend aussi par figure pour les Docteurs de Sorbone, ou pour les sentimens qu'on y enseigne: *La Sorbone enseigne que la puissance Ecclésiastique ne peut ôter aux Rois les courones que Dieu a mises sur leurs têtes, ni dispenser leurs sujets du serment de fidélité.* Regnum meum non est de hoc mundo.

Joan. c.
XVIII. v. 36.

V. LE SIGNE POUR LA CHOSE SIGNIFIÉE,

Dans ma vieillesse languissante,
Le Sceptre que je tiens pèse à ma main tremblante.

Quinault.
Phaéton, act.
II. sc. 5.

C'est-à-dire, je ne suis plus dans un âge convenable pour me bien aquiter des soins que demande la Royauté. Ainsi le *Sceptre* se prend pour l'autorité royale; le *bâton de Maréchal de France*, pour la dignité de Maréchal.

de France ; le *chapeau de Cardinal* ; & même simplement le *chapeau* se dit pour le Cardinalat.

L'*épée* se prend pour la profession militaire ; la *Robe* pour la Magistrature , & pour l'état de ceux qui suivent le barreau.

Corn. le
Menteur ,
act. 1. sc. 1.
v. 2.

A la fin j'ai quitté la Robe pour l'Épée.

Cicéron a dit que les armes doivent céder à la robe :

*Cedant arma toga ; concedat lairea
lingua.*

C'est-à-dire , comme il l'explique lui-même , * que la paix l'emporte sur la guerre , & que les vertus civiles & pacifiques sont préférables aux vertus militaires.

Mezerai.
Histoire de
France , in f.
tom. 3. pag.
900.

» La lance , dit Mézerai , étoit
» autrefois la plus noble de toutes
» les armes dont se servissent les
» Gentilshomes françois : » la que-

* More Poetarum locutus hoc intelligi volui , bellum ac tumultum paci atque otio concessurum. Cic. Orat. in Pison. n. 73. aliter xxx.

nouille étoit aussi plus souvent qu'aujourd'hui entre les mains des femmes : de-là on dit en plusieurs occasions *lance*, pour signifier un home, & *quenouille* pour marquer une femme : *fief qui tombe de lance en quenouille*, c'est-à-dire, fief qui passe des mâles aux femmes. *Le Royaume de France ne tombe point en quenouille*, c'est-à-dire, qu'en France les femmes ne succèdent point à la couronne : mais les Royaumes d'Espagne, d'Angleterre, & de Suede ; tombent en quenouille ; les femmes peuvent aussi succéder à l'Empire de Moscovie.

C'est ainsi que du temps des Romains les *faisceaux* se prenoient pour l'autorité consulaire ; les aigles romaines, pour les armées des Romains qui avoient des aigles pour enseignes. L'Aigle qui est le plus fort des oiseaux de proie, étoit le symbole de la victoire chez les Egyptiens.

Saluste a dit que Catilina, après Salust. Catil. avoir rangé son armée en bataille, fit un corps de réserve des autres enseignes, c'est-à-dire, des autres troupes.

qui lui restoient, *reliqua signa in subsidiis artibus collocat.*

On trouve souvent dans les auteurs latins *Pubes*, poil folet, pour dire la jeunesse, les jeunes gens; c'est ainsi que nous disons familièrement à un jeune homme, *vous êtes une jeune barbe*; c'est-à-dire, vous n'avez pas encore assez d'expérience. *Canities*, pour la vieillesse. * *Non deduces canitiem ejus ad inferos.* ** *Deducetis*

* 3. Reg.

c. 2. v. 6.

** Gen. c.

42. v. 38.

canos meos cum dolore ad inferos.

Les divers symboles dont les anciens se sont servis, & dont nous nous servons encore quelquefois pour marquer ou certaines Divinités, ou certaines nations, ou enfin les vices & les vertus, ces symboles, dis-je, sont souvent employés pour marquer la chose dont ils sont le symbole.

Boileau,
Ode. sur la
prise de Namur.

En vain au *Lion* belge
Il voit l'*Aigle* germanique
Uni sous les *Léopards*.

Par le *Lion* belge, le Poëte entend les Provinces unies des pays bas: par l'*Aigle* germanique, il entend l'Allemagne;

magne ; & par les *Léopards* , il désigne l'Angleterre , qui a des léopards dans ses armoiries.

Mais qui fait enfler la Sambre,
Sous les *Jumeaux* éfrayés.

Id. *ibid*

Sous les *Jumeaux* , c'est-à-dire , à la fin du mois de mai & au commencement du mois de Juin. Le roi assiégea Namur le 26 de Mai 1692. & la ville fut prise au mois de Juin suivant. Chaque mois de l'année est désigné par un signe vis-à-vis duquel le soleil se trouve depuis le 21. d'un mois ou environ , jusqu'au 21. du mois suivant.

Sunt Aries , Taurus , Gémini , Cancer , Leo ;
Virgo ,
Libraque , Scorpion , Arciteaens , Caper ;
Amphora , Piscés.

Aries , le Bélier comence vers le 21. du mois de Mars , ainsi de suite.

» Les villes , les fleuves , les ré-
» gions & même les trois parties du
» monde avoient autrefois leurs sym-
» boles , qui étoient come les armoi-
Montf. An²
tiq. expliq.
tom. III. p.
183.

» ries par lesquelles on les distinguoit
 » les unes des autres.

Le trident est le symbole de Neptune : le pan est le symbole de Junon : l'olive ou l'olivier est le symbole de la paix & de Minerve, Déesse des beaux arts : le laurier étoit le symbole de la victoire ; les vainqueurs étoient couronnés de laurier, même les vainqueurs dans les arts & dans les sciences, c'est-à-dire, ceux qui s'y distinguoient au-dessus des autres. Peut-être qu'on en usoit ainsi à l'égard de ces derniers, parce que le laurier étoit consacré à Apollon, Dieu de la poésie & des beaux arts. Les Poètes étoient sous la protection d'Apollon & de Bacchus ; ainsi ils étoient couronnés, quelquefois de laurier, & quelquefois de lierre, *doctarum édera præmia frontium.*

Hor. l. 1. 1.

Od. l. v. 29.

Voy. aussi

le prologue

de Perse.

La palme étoit aussi le symbole de la victoire. On dit d'un saint, qu'il a remporté la palme du martyre. Il y a dans cette expression une métonymie, *palme* se prend pour *victoire* ; & de plus l'expression est métaphorique ; la victoire dont on veut

parler , est une victoire spirituelle.

» A l'autel de Jupiter , dit le P.
 » de Montfaucon , on mettoit des
 » feuilles de hêtre : à celui d'Apol-
 » lon , de laurier : à celui de Miner-
 » ve , d'olivier : à celui de Vénus ,
 » de myrthe : à celui d'Hercule , de
 » peuplier : à celui de Bacchus , de
 » lierre : à celui de Pan , de feuilles
 » de pin.

Antiq. Ex-
 pliq. tom. 2.
 p. 129.

VI. LE NOM ABSTRAIT POUR LE
 CONCRET. J'explique dans un arti-
 cle exprès le sens abstrait & le sens
 concret , j'observerai seulement ici que
blancheur est un terme abstrait ; mais
 quand je dis que *ce papier est blanc* ,
blanc est alors un terme concret. *Un*
nouvel esclave se forme tous les jours
pour vous , dit Horace , c'est-à-dire ,
 vous avez tous les jours de nouveaux
 esclaves. *Tibi servitus crescit nova. Sér-*
vitus est un abstrait , au lieu de *servi* ,
 ou *novi amatores qui tibi serviant. In-*
vidiâ major , au-dessus de l'envie ,
 c'est-à-dire , triomphant de mes en-
 vieux.

Hor. liv. 2.
 Od. 8. v. 18.

Hor. liv. 2.
 Od. 20.

Custodia , garde , conservation , se
 prend en latin pour ceux qui gar-

Æn. l. ix.
 v. 266.

dent, *noctem custodia ducit insomnem.*

Spes, l'espérance, se dit souvent pour ce qu'on espère. *Spes quæ differtur affligit animam.*

Prov. c.
XIII. v. 12.

Petitio, demande, se dit aussi pour la chose demandée. *Dedit mihi dominus petitionem meam.*

I. Reg. c. 1.
v. 27.

C'est ainsi que Phèdre a dit, *tua calamitas non sentiret*, c'est-à-dire, *tu calamitosus non sentires*. *Tua calamitas* est un terme abstrait, au lieu que *tu calamitosus* est le concret. *Credens colli longitudinem* * pour *collum*

* Ibid. fab. 8.

** Ibid. fab.
13.

*** Georg.
l. 1. v. 143.

longum : & encore *corvi stupor* ** qui est l'abstrait, pour *corvus stupidus* qui est le concret. Virgile a dit de même; *ferru rigor* *** qui est l'abstrait, au lieu de *ferrum rigidum* qui est le concret.

VII. Les parties du corps qui sont regardées come le siège des passions & des sentimens intérieurs se prennent pour les sentimens mêmes : c'est ainsi qu'on dit *il a du cœur*, c'est-à-dire, du courage.

Observez que les anciens regardoient le cœur come le siège de la sagesse, de l'esprit, de l'adresse : ainsi

habet cor. * dans Plaute, ne veut pas dire come parmi nous, elle a du courage, mais elle a de l'esprit; *vir cordatus*, veut dire en latin un home de sens, qui a un bon discernement.

Cornutus, philosophe Stoicien, qui fut le maître de Perse, & qui a été ensuite le comentateur de ce Poëte, fait cette remarque sur ces paroles de la première satire: *sum petulanti splene cachinno.* » Physici dicunt hómnes splene ridere, felle irásci, » jécure amáre, corde sápere & pul- » mone jactári. » Aujourd'hui on a d'autres lumières.

Perse dit que le ventre, c'est-à-dire, la faim, le besoin, a fait apprendre aux pies & aux corbeaux à parler.

La cervèle se prend aussi pour l'esprit, le jugement; O la belle tête! s'écrie le renard dans Phèdre, quel domage, elle n'a point de cervèle! On dit d'un étourdi, que c'est une tête sans cervèle: Ulysse dit à Euryale, selon la traduction de Madame Dacier, jeune home, vous avez tout l'air d'un écervelé: c'est-à-dire, come elle l'ex- plique dans ses savantes remarques,

* Cata est & cállida, habet cor. Plaute. Persa. act. 4. sc. 4. v. 71. Si est mihi cor. Sij'ai de l'esprit, de l'intelligence Plaut. Mos- tel. act. 1. sc. 2. v. 3.

Perse. Prolog.

O quanta espécies! cérebrum non habet. Ph. 1. 1. fab. 7.

Odyss. T. 2. p. 13.

vous avez tout l'air d'un homme peu sage. Au contraire, quand on dit, *c'est un homme de tête, c'est une bonne tête*, on veut dire que celui dont on parle, est un habile homme, un homme de jugement. *La tête lui a tourné*, c'est-à-dire, qu'il a perdu le bon sens, la présence d'esprit. *Avoir de la tête*, se dit aussi figurément d'un opiniâtre: *Tête de fer*, se dit d'un homme appliqué sans relâche, & encore d'un entêté.

La langue, qui est le principal organe de la parole, se prend pour la parole: *c'est une méchante langue*, c'est-à-dire, c'est un médisant; *avoir la langue bien pendue*, c'est avoir le talent de la parole, c'est parler facilement.

VIII. Le nom du maître de la maison se prend aussi pour la maison qu'il occupe: Virgile a dit, *jam proximus ardet Ucalégon*, c'est-à-dire, le feu à déjà pris à la maison d'Ucalégon.

On donne aussi aux pièces de monnoie le nom du Souverain dont elles portent l'empreinte. *Ducéntos Philippos reddat aureos*: qu'elle rende deux

Æn. 2. v.
312.

Plaut. Bac-
chid. act. 1v.
sc. 2. v. 8.

cens *Philipes d'or*, nous dirions deux cens *Louis d'or*.

Voilà les principales espèces de métonymie. Quelques-uns y ajoutent la métonymie, par laquelle on nome ce qui précède pour ce qui suit, ou ce qui suit pour ce qui précède; c'est ce qu'on apèle L'ANTÉCÉDENT POUR LE CONSÉQUENT, OU LE CONSÉQUENT POUR L'ANTÉCÉDENT; on en trouvera des exemples dans la métalepse, qui n'est qu'une espèce de métonymie à laquelle on a donné un nom particulier: au lieu qu'à l'égard des autres espèces de métonymie, dont nous venons de parler, on se contente de dire métonymie de la cause pour l'effet, métonymie du contenant pour le contenu, métonymie du signe, &c.



III.

LA MÉTALEPSE.

Ματαλήψις.
 Τρωπισμὸς
 satio : μεταλήψις,
 trans.
 λαμβάνω,
 εἰς.
LA Métalepse est une espèce de métonymie, par laquelle on explique ce qui suit pour faire entendre ce qui précède; ou ce qui précède pour faire entendre ce qui suit: elle ouvre, pour ainsi dire, la porte, dit Quintilien, afin que vous passiez d'une idée à une autre, *ex alio in aliud viam præstat*; c'est l'antécédent pour le conséquent, ou le conséquent pour l'antécédent, & c'est toujours le jeu des idées accessoires dont l'une réveille l'autre.

Inst. orat.
 l. VIII. c. 6.

Le partage des biens se faisoit souvent & se fait encore aujourd'hui, en tirant au sort: Josué se servit de cette manière de partager. *

* Cumque surrexissent viri, ut pèrgerent ad describendam terram, præcepit eis Jósue dicens; circuîte terram & describite eam ac revertimini ad me; ut hîc coram dómîno, in Silo mittam vobis sortem. *Josué*, chap. XVII. v. 8.

Le sort précède le partage ; de là vient que *sors* en latin se prend souvent pour le partage même , pour la portion qui est échue en partage ; c'est le nom de l'antécédent qui est donné au conséquent.

Sors signifie encore jugement , arrêt , c'étoit le sort qui décidoit chez les Romains , du rang dans lequel chaque cause devoit être plaidée : * ainsi quand on a dit *sors* pour jugement , on a pris l'antécédent pour le conséquent.

Sortes en latin se prend encore pour un oracle , soit parce qu'il y avoit des oracles qui se rendoient par le sort , soit parce que les réponses des oracles étoient come autant de jugemens qui régloient la destinée , le

* *Ex more romano non audiebantur causæ, nisi per sortem ordinatæ. Tèmpore enim quo causæ audiebantur , convèniebant omnes , unde & concilium : & ex sorte dierum ordinem accipièbant , quo post dies tringinta suas causas exequèrentur , unde est unam moxet. Servius in illud Virgilii ,*

Nec vero hæ sine sorte datæ , sine júdice sedes. Æn. l. v. v. 431.

partage ; l'état de ceux qui les consultoient.

On croit avant que de parler ; je
 * C. édidi ,
 propter quod
 locutus sum.
 Ps. 45. v. 1.
 crois * dit le Prophète , & c'est pour
 cela que je parle. Il n'y a point là
 de métalepse : mais il y a une méta-
 lepse quand on se sert de *parler* ou
 de *dire* pour signifier *croire* ; ditez-
 vous après cela que je ne suis pas de
 vos amis ? c'est-à-dire , croirez-vous ?
 aurez-vous sujet de dire ?

Cedo veut dire dans le sens pro-
 pre , *je cède* , *je me rends* : cependant
 par une métalepse de l'antécédent
 pour le conséquent , *cedo* signifie sou-
 vent dans les meilleurs auteurs *dites*
 ou *donnez* : cette signification vient
 de ce que quand quelqu'un veut
 nous parler , & que nous parlons
 toujours nous-mêmes , nous ne lui
 donons pas le tems de s'expliquer :
écoutez-moi , nous dit-il ; hé bien je
 vous cède , je vous écoute , parlez ;
cedo , *dic*.

Quand on veut nous donner quel-
 que chose , nous refusons souvent
 par civilité , on nous presse d'accep-
 ter , & enfin nous répondons *je vous*

cède, je vous obéis, je me rends, *donnez*, *cedo*, *da*; *cedo* qui est le plus poli de ces deux mots, est demeuré tout seul dans le langage ordinaire, sans être suivi de *dic* ou de *da* qu'on supprime par ellipse: *cedo* signifie alors ou l'un ou l'autre de ces deux mots, selon le sens; c'est ce qui précède pour ce qui suit; & voilà pourquoi on dit également *cedo*, soit qu'on parle à une seule personne, ou à plusieurs: car tout l'usage de ce mot, dit un ancien Grammairien, c'est de demander pour soi, *cedo sibi poscit & est immobile.*

Cornel.
Fronto. apud
auctores lin-
guæ latinæ,
P. 1335. v.
cedo.

On rapporte de même à la métalepse ces façons de parler, *il oublie les bienfaits*; c'est-à-dire, il n'est pas reconnoissant. *Souvenez-vous de notre convention*, c'est-à-dire, observez notre convention: *Seigneur, ne vous ressouvenez point de nos fautes*, c'est-à-dire, ne nous en punissez point, accordez-nous-en le pardon: *Je ne vous conois pas*, c'est-à-dire, je ne fais aucun cas de vous, je vous méprise, vous êtes à mon égard comme n'étant point.

Quem omnes mortales ignorant & ludificant.

Plaute.
Amphi. act. vent, il est mort ; c'est l'antécédent
iv. sc. 3. v. pour le conséquent.
13.

Rac. Mi-
thrid. act. v. c'est-à-dire, je me meurs.
sc. dern.

Un mort est regretté par ses amis ; ils voudroient qu'il fût encore en vie, ils souhaitent celui qu'ils ont perdu, ils le désirent : ce sentiment suppose la mort, ou du moins l'absence de la personne qu'on regrette. Ainsi la mort, la perte ou l'absence sont l'antécédent ; & le desir, le regret sont le conséquent. Or, en latin *desiderari*, être souhaité, se prend pour être mort, être perdu, être absent, c'est le conséquent pour l'antécédent, c'est une métalepse. *Ex parte Alexandri triginta omnino & duo*, ou selon d'autres ; *trecenti omnino, ex perditibus desiderati sunt* ; du côté d'Alexandre il n'y eut en tout que trois cens fantassins de tués, Alexandre ne perdit que trois cens homes d'infanterie. *Nulla navis desiderabatur* : aucun vaisseau n'étoit désiré, c'est-à-dire, aucun vaisseau ne

Q. Curt. 1.
liv. c. 11, fin.

Casan.

périt , il n'y eut aucun vaisseau de perdu.

» Je vous avois promis que je ne
 » serois que cinq ou six jours à la
 » campagne , dit Horace à Mécénas ,
 » & cependant j'y ai déjà passé tout
 » le mois d'Août.

Quinque dies tibi pollicitus me rure futurum, ^{Hor. lib.}
 Sextilem totum, mendax, desideror. ^{ep. 7.}

Où vous voyez que *desideror* veut dire par métonymie , je suis absent de Rome , je me tiens à la campagne.

Par la même figure , *desiderari* signifie encore *manquer* (*deficere*) être tel que les autres aient besoin de nous. » Les Thébains , par des intrigues particulières , n'ayant point
 » mis Epaminondas à la tête de leur
 » armée , reconurent bien-tôt le be-
 » soin qu'ils avoient de son habileté
 » dans l'art militaire : » * *deside-*
rari cepta est Epaminonda dirigentia.

* Corn. Nep.
 Epam. c. 7.
 Id. c. 5.

Cornélius Népos dit encore que Ménéclide jaloux de la gloire d'Epaminondas , exhortoit continuellement les Thébains à la paix , afin qu'ils ne sentissent point le besoin qu'ils avoient

de ce général. *Hortári sotébat Thébános , ut pacem bello anteferrent , ne illius imperatóris ópera desiderarétur.*

La métalepse se fait donc lorsqu'on passe come par degrés d'une signification à une autre : par exemple , quand Virgile a dit , après quelques épis , c'est-à-dire , après quelques années : les épis suposent le tems de la moisson , le tems de la moisson suppose l'été , & l'été suppose la révolution de l'année. Les Poètes prennent les hivers , les étés , les moissons , les autones , & tout ce qui n'arrive qu'une fois en une année , pour l'année même. Nous disons dans le discours ordinaire , *c'est un vin de quatre feuilles* , pour dire , c'est un vin de quatre ans ; & dans les coutumes

*Pest aliquot
mea regna vi-
dens mirabor
aristas. Virg.
Ecl. 1. v. 70.*

*Cout. de
Loudun , tit.
14. art. 3.*

on trouve *bois de quatre feuilles* , c'est-à-dire , bois de quatre années.

Ainsi le nom des différentes opérations de l'agriculture se prend pour le tems de ces opérations , c'est le conséquent pour l'antécédent , la moisson se prend pour le tems de la moisson , la vendange pour le tems de la vendange ; *il est mort pendant la*

moisson, c'est-à-dire, dans le tems de la moisson. La moisson se fait ordinairement dans le mois d'Août, ainsi par métonymie ou métalepse, on apèle la moisson l'*Août*, qu'on prononce l'*oâ*, alors le tems dans lequel une chose se fait, se prend pour la chose même, & toujours à cause de la liaison que les idées accessoires ont entre elles.

On raporte aussi à cette figure ces façons de parler des Poëtes, par lesquelles ils prennent l'antécédent pour le conséquent, lorsqu'au lieu d'une description, ils nous mètent devant les yeux le fait que la description suppose.

» O Ménalque ! si nous vous perdions, dit Virgile, * qui émailleroit la terre de fleurs ? qui feroit couler les fontaines sous une ombre verdoyante ? » C'est-à-dire, qui chanteroit la terre émaillée de fleurs ? Qui nous en feroit des descriptions aussi vives & aussi riantes

* Quis cæneret nymphas ? Quis humum florentibus herbis spargeret, aut viridi fontes induceret umbrâ ? *Virg. Ecl. IV. v. 19.*

que celles que vous en faites ? Qui nous peindroit come vous ces ruisseaux qui coulent sous une ombre verte ?

Le même Poète a dit , * que » Si-
 » lène envelopa chacune des sœurs de
 » Phaéton avec une écorce amère ,
 » & fit sortir de terre de grands peupliers ; » c'est-à-dire , que Silène chanta d'une manière si vive la métamorphose des sœurs de Phaéton en peuplier , qu'on croyoit voir ce changement. Ces façons de parler peuvent être rapportées à l'hypotypose dont nous parlerons dans la suite.

* Tum Phaetontíadas musco circúmdat
 amaráe

Córticis , atque solo procéras érigit alnos.
Vug. Ecl. vi. v. 62,



I V.

LA SYNECDOQUE. *

LE terme de *Synecdoque* signifie Συνεκδοχή.
Compréhension. compréhension, conception : en effet dans la *Synecdoque* on fait concevoir à l'esprit plus ou moins que le

* On écrit ordinairement *Synecdoche*, voici les raisons qui me déterminent à écrire *Synecdoque*.

1°. Ce mot n'est point un mot vulgaire qui soit dans la bouche des gens du monde, ensorte qu'on puisse les consulter pour connoître l'usage qu'il faut suivre par rapport à la prononciation de ce mot.

2°. Les gens de lettres que j'ai consultés le prononcent différemment, les uns disent *Synecdoche* à la françoise, come *Roche*, & les autres soutiennent avec Richelet, qu'on doit-prononcer *Synecdoque*.

3°. Ce mot est tout grec *Συνεκδοχή* ; il faut donc le prononcer en conservant au *χ* sa prononciation originale, c'est ainsi qu'on prononce & qu'on écrit *έποχή* ; *Μοναρχία* & *μόναρχος* ; *Πεντάτευχος* ; *Ανδρομαχία*, *Τηλέμαχος*, &c. On conserve la même prononciation dans *Echo*, *Ηχώ* ; *Ecole*, *Schola* *Σχολή*, &c.

mot dont on se sert ne signifie dans le sens propre.

Quand au lieu de dire d'un homme qu'il aime *le vin*, je dis qu'il aime la bouteille, c'est une simple métonymie, c'est un nom pour un autre : mais quand je dis *cent voiles* pour cent vaisseaux, non seulement je prends un nom pour un autre, mais je donne au mot *voiles* une signification plus étendue que celle qu'il a dans le sens propre ; je prends la partie pour le tout.

Je crois donc que synecdoque étant un mot scientifique qui n'est point dans l'usage vulgaire, il faut l'écrire d'une manière qui n'induisse pas à une prononciation peu convenable à son origine.

4°. L'usage de rendre par *ch* le χ des Grecs, a introduit une prononciation française dans plusieurs mots que nous avons pris des Grecs. Ces mots étant devenus communs, & l'usage ayant fixé la manière de les prononcer & de les écrire, respectons l'usage, prononçons *catéchisme*, *machine*, *chimère*, *Archidiacre*, *Architecte*, &c. comme nous prononçons *chi* dans les mots français : mais encore un coup *Synecdoque* n'est point un mot vulgaire, écrivons donc & prononçons *Synecdoque*.

LA SYNECDOQUE. 115

La Synecdoque est donc une espèce de métonymie , par laquelle on donne une signification particulière à un mot , qui dans le sens propre à une signification plus générale ; ou au contraire , on donne une signification générale à un mot qui dans le sens propre n'a qu'une signification particulière. En un mot , dans la métonymie je prends un nom pour un autre , au lieu que dans la synecdoque , je prends le *plus* pour le *moins* , ou le *moins* pour le *plus*.

Voici les différentes sortes de Synecdoques que les Grammairiens ont remarquées.

I. SYNECDOQUE DU GENRE : come quand on dit *les mortels* pour les homes , le terme de *mortels* devroit pourtant comprendre aussi les animaux qui sont sujets à la mort aussi-bien que nous : ainsi , quand par les mortels on n'entend que les homes , c'est une synecdoque du genre : on dit le *plus* pour le *moins*.

Dans l'Écriture-Sainte , *créature* ne signifie ordinairement que les homes ; c'est encore ce qu'on apèle la synec-

Edntes in mundum universum prædicâte evangelium omnâ creaturæ. Marc. c. 16. v. 15.

116 LA SYNECDOQUE.

doque du genre , parce qu'alors un mot générique ne s'entend que d'une espèce particulière : *créature* est un mot générique , puisqu'il comprend toutes les espèces de choses créées , les arbres , les animaux , les métaux , &c. Ainsi lorsqu'il ne s'entend que des homes , c'est une synecdoque du genre , c'est-à-dire , que sous le nom du genre , on ne conçoit , on n'exprime qu'une espèce particulière ; on restreint le mot générique à la simple signification d'un mot qui ne marque qu'une espèce.

Nombre est un mot qui se dit de tout assemblage d'unités : les Latins se sont quelquefois servis de ce mot en le restreignant à une espèce particulière.

ῥυθμός.

1. Pour marquer l'harmonie , le chant , il y a dans le chant une proportion qui se compte. Les Grecs appellent aussi *ruthmos* tout ce qui se fait avec une certaine proportion : *Quidquid certo modo & ratione fit.*

Virg. Ech. . . Números memini , si verba tenerem.
 IX. v. 45.

» Je me souviens de la mesure :

de l'harmonie , de la cadence , du chant , de l'air ; mais je n'ai pas retenu les paroles.

2. *Númerus* , se prend encore en particulier pour les vers , parce qu'en éfet les vers sont composés d'un certain nombre de pieds ou de syllabes :

Scribimus números , nous faisons des vers. Perf. sat.
v. 3.

3. En françois nous nous servons aussi de *nombre* ou de *nombreux* , pour marquer une certaine harmonie , certaines mesures , proportions ou cadences , qui rendent agréables à l'oreille un air , un vers , une période , un discours. Il y a un certain nombre qui rend les périodes harmonieuses. On dit d'une période qu'elle est

fort nombreuse , *numerosa oratio* ; c'est-à-dire , que le nombre des syllabes qui la composent est si bien distribué , que l'oreille en est frappée agréablement : *númerus* a aussi cette signi-

fication en latin. *In oratione númerus latine* , *græcè ὀρθμὸς* , *inésse dicitur . . .* Cic. Orat.
n. LVIII. aliter
198. &c.
. . . . Ad capiendas aures , ajoute Cicéron , *númeri ab oratore quærentur* : & plus bas il s'exprime en ces termes : Cic. Orat.
n. LI. aliter
170. 171. 172.

Aristoteles versum in oratione vetat esse, numerum jubet. Aristote ne veut point qu'il se trouve un vers dans la prose, c'est-à-dire, qu'il ne veut point que lorsqu'on écrit en prose, il se trouve dans le discours le même assemblage de piés, ou le même nombre de syllabes qui forment un vers. Il veut cependant que la prose ait de l'harmonie ; mais une harmonie qui lui soit particulière, quoiqu'elle dépende également du nombre des syllabes & de l'arrangement des mots.

II. Il y a au contraire la SYNECDOQUE DE L'ESPÈCE : c'est lorsqu'un mot, qui dans le sens propre ne signifie qu'une espèce particulière, se prend pour le genre ; c'est ainsi qu'on apèle quelquefois *voleur* un méchant home. C'est alors prendre *le moins* pour marquer *le plus*.

Il y avoit dans la Thessalie, entre le mont Ossa & le mont Olympe, une fameuse plaine apelée *Tempé*, qui passoit pour un des plus beaux lieux de la Grèce ; les Poëtes grecs & latins se sont servis de ce mot particulier pour marquer toutes sortes de belles campagnes.

» Le doux sommeil , dit Horace ,
 » n'aime point le trouble qui règne
 » chez les grands , il se plaît dans les
 » petites maisons de bergers , à l'om-
 » bre d'un ruisseau , ou dans ces
 » agréables campagnes , dont les ar-
 » bres ne sont agités que par le zé-
 » phire ; » & pour marquer ces cam-
 pagnes , il se sert de *Tempé* :

. . . Somnus agréstium

Lenis virórum , non húmiles domos

Fastidit , umbrosámque ripam ,

Non zéphiris agitáta Tempe.

Hor. l. 3
 od. 1. v. 22.

Le mot de *corps* & le mot d'*ame* se prennent aussi quelquefois séparément pour tout l'home ; on dit populairement , sur-tout dans les provinces , *ce corps-là* , pour cet home-là ; *voilà un plaisant corps* , pour dire un plaisant personnage. On dit aussi qu'il y a cent mille ames dans une ville , c'est à-dire , cent mille habitans. *Omnes animæ domús Jacob* , toutes les personnes de la famille de Jacob. *Génuis séxdecim ánimas* , il eut seize enfans.

Gen. c. 46.
 v. 27.

Ibid. v. 18.

III. SYNECDOQUE DANS LE

NOMBRE, c'est lorsqu'on met un singulier pour un pluriel, ou un pluriel pour un singulier.

1. *Le Germain révolté*, c'est-à-dire, les Germains, les Alemands, *l'ennemi vient à nous*, c'est-à-dire, *les ennemis*. Dans les historiens latins on trouve souvent *pedes* pour *pédites*; le fantasin pour les fantassins, l'Infanterie.

2. Le pluriel pour le singulier. Souvent dans le style sérieux on dit *nous*, au lieu de *je*, & de même, *Il est écrit dans les Prophètes*, c'est-à-dire, dans un livre de quelqu'un des Prophètes.

Quod dictum
est per Pro-
phétas. Matt.
c. 2. v. 23.

3. Un nombre certain pour un nombre incertain. *Il me l'a dit, dix fois, vingt fois, cent fois, mille fois*, c'est-à-dire, plusieurs fois.

4. Souvent pour faire un compte rond, on ajoute ou l'on retranche ce qui empêche que le compte ne soit rond: ainsi on dit la *version des septante*, au lieu de dire la version des soixante & douze interprètes, qui, selon les Pères de l'Eglise, traduisirent l'Ecriture Sainte en grec, à la prière de Ptolémée Philadelphe, Roi d'Egypte,

d'Égypte, environ trois cens ans avant J. C. Vous voyez que c'est toujours *ou le plus pour le moins*, ou au contraire *le moins pour le plus*.

IV. LA PARTIE POUR LE TOUT, & LE TOUT POUR LA PARTIE. Ainsi *la tête* se prend quelquefois pour tout l'homme : c'est ainsi qu'on dit communément, *on a payé tant par tête*, c'est-à-dire, tant par chaque personne ; *une tête si chère*, c'est-à-dire, une personne si précieuse, si fort aimée.

Les Poètes disent *après quelques moissons, quelques étés, quelques hivers*, c'est-à-dire, après quelques années.

L'onde, dont le sens propre, signifie une vague, un flot ; cependant les Poètes prennent ce mot pour la mer, ou pour l'eau d'une rivière, ou pour la rivière même.

Vous juriez autrefois que cette onde rebelle
 Se feroit vers sa source une route nouvelle,
 Plutôt qu'on ne verroit votre cœur dégagé : Quintus
 Isis, act. 1.
 Voyez couler ces flots dans cette vaste plaine : sc. 3.
 C'est le même penchant qui toujours les entraîne ;

Leur cours ne change point, & vous avez changé.

Dans les Poëtes latins, *la poupe* ou la *proue* d'un vaisseau, se prennent pour tout le vaisseau. On dit en françois *cent voiles*, pour dire cent vaisseaux, *Tectum*, le toit, se prend en latin pour toute la maison : *Ænéan in régia ducit tecta*, elle mène Enée dans son palais.

Virg. *Æn.*
1. v. 635.

La porte, & même *le seuil de la porte*, se prennent aussi en latin pour toute la maison, tout le palais, tout le temple. C'est peut-être par cette espèce de synecdoque qu'on peut donner un sens raisonnable à ces vers de Virgile :

Æn. 1. v. 509. Tum fóribus Divæ, médiâ testúdi-
ne tem-
pli,

Septa armis, solidæque alte subnixæ resédit.

Si Didon étoit assise à la porte du temple, *fóribus Divæ*, comment pouvoit-elle être assise en même tems sous le milieu de la voûte, *mediâ testúdi-
ne* ? C'est que par *fóribus Divæ*, il faut entendre d'abord en général

le temple ; elle vint au temple , & se plaça sous la voûte.

Lorsqu'un citoyen romain étoit fait esclave , ses biens appartenoient à ses héritiers ; mais s'il revenoit dans sa patrie , il rentroit dans la possession & jouissance de tous ses biens : ce droit , qui est une espèce de droit de retour , s'apeloit en latin *jus postliminii* ; de *post* , après , & de *limen* , le seuil de la porte , l'entrée.

Porte , par synecdoque & par antonomase , signifie aussi la cour du Grand - Seigneur , de l'Empereur Turc. On dit *faire un traité avec la Porte* , c'est-à-dire , avec la Cour Ottomane. C'est une façon de parler qui nous vient des Turcs , ils nomment *Porte* par excellence la porte du sérail , c'est le palais du Sultan ou Empereur Turc , & ils entendent par ce mot , ce que nous apelons *la Cour*.

Nous disons *il y a cent feux dans ce village* , c'est-à-dire , cent familles.

On trouve aussi des noms de villes , de fleuves , ou de pays parti-

culiers , pour des noms de provinces & de nations. * Les Pélasgiens , les Argiens , les Doriens , peuples particuliers de la Grèce , se prennent pour tous les Grecs , dans Virgile & dans les autres Poètes anciens.

On voit souvent dans les Poètes *le Tibre* ** pour les Romains ; *le Nil* pour les Egyptiens ; *la Seine* pour les François.

Boileau. Chaque climat produit des favoris de Mars ;
Ep. 1. La Seine a des Bourbons , le Tibre a des Césars. -

Idem , Fouler aux piés l'orgueil & du Tage & du
Discours au Tibre.
Roi.

Par le Tage il entend les Espagnols , le Tage est une des plus célèbres rivières d'Espagne.

v. On se sert souvent du nom de LA MATIERE pour marquer LA

* Eurus ad auroram Nabathæaque regna recessit. *Ovid. Metam. l. 1. v. 61.*

** Cum Tiberi , Nilo gratia nulla fuit. *Prop. l. 2. Eleg. 33. v. 20. Per Tiberim Romanos , per Nilum Ægyptios intelligito. Beroald. in Propert.*

CHOSE QUI EN EST FAITE ; le pin ou quelqu'autre arbre se prend dans les Poètes pour un vaisseau ; on dit comunément de l'argent, pour des pièces d'argent, de la monnoie. Le fer se prend pour l'épée : *périr par le fer*. Virgile s'est servi de ce mot pour le soc de la charue :

At prius ignotum ferro quam scindimus æquor. 1. Georg.
v. 50.

M. Boileau dans son ode sur la prise de Namur, a dit l'*airain* pour dire les canons.

Et par cent bouches horribles
L'*airain* sur ces monts terribles
Vomit le fer & la mort.

L'*airain* en latin *æs*, se prend aussi fréquemment pour la monnoie, les richesses : la première monnoie des Romains étoit de cuivre : *æs aliénium*, le cuivre d'autrui, c'est-à-dire, le bien d'autrui, qui est entre nos mains, nos dettes, ce que nous devons.

Enfin *æra*, se prend pour des vases de cuivre, pour des trompètes,

des armes, en un mot pour tout ce qui se fait de cuivre.

Gen. c. 3. v. 19. & tu retourneras en poussière, *pulvis es & in pulverem revertéris*, c'est-à-dire, tu as été fait de poussière, tu as été formé d'un peu de terre.

Virgile s'est servi du nom de l'éléphant, pour marquer simplement de l'ivoire; * c'est ainsi que nous disons tous les jours *un castor*, pour dire un chapeau fait de poil de castor, &c.

Le pieux Enée, dit Virgile, **
 Hastæ, pi- lança sa haste avec tant de force con-
 que, lance. tre Mézence, qu'elle perça le bouclier
 V. le P. de fait de trois plaques de cuivre, &
 Montiaucou qu'elle traversa les piquures de toile,
 tom. 4. p. 65. & l'ouvrage fait de trois taureaux,

. . . * Ex auro, solidoque elephanto. *Georg.*
 III. v. 26.

Dona dehinc auro grávia sectoque ele-
 phanto. *Æn.* III. v. 464.

** Tum pius Ænéas hastam jacit : illa per
 orbem

Ære cavum triplici, per línea terga, tri-
 búsque

Tránsiit intéxtum tauris opus. *Æn.* I. x.
 v. 583.

c'est-à-dire , de trois cuirs. Cette façon de parler ne seroit pas entendue en notre langue.

Mais il ne faut pas croire qu'il soit permis de prendre indifféremment un nom pour un autre , soit par métonymie , soit par synecdoque : il faut , encore un coup , que les expressions figurées soient autorisées par l'usage ; ou du moins que le sens littéral qu'on veut faire entendre , se présente naturellement à l'esprit sans révolter la droite raison , & sans blesser les oreilles acoutumées à la pureté du langage. Si l'on disoit qu'une armée navale étoit composée de cent *mâts* , ou de cent *avirons* , au lieu de dire cent *voiles* pour cent vaisseaux , on se rendroit ridicule : chaque partie ne se prend pas pour le tout , & chaque nom générique ne se prend pas pour une espèce particulière , ni tout nom d'espèce pour le genre ; c'est l'usage seul qui donne à son gré ce privilège à un mot plutôt qu'à un autre.

Ainsi , quand Horace a dit que les combats sont en horreur aux mères , Hor. l. 1. od. *bella matribus detestata* ; je suis per-

suadé que ce Poète n'a voulu parler précisément que des mères. Je vois une mère alarmée pour son fils, qu'elle sait être à la guerre, ou dans un combat, dont on vient de lui apprendre la nouvelle : Horace excite ma sensibilité en me faisant penser aux alarmes où les mères sont alors pour leurs enfans ; il me semble même que cette tendresse des mères est ici le seul sentiment qui ne soit pas susceptible de foiblesse ou de quelque autre interprétation peu favorable : les alarmes d'une maîtresse pour son amant, n'oseroient pas toujours se montrer avec la même liberté, que la tendresse d'une mère pour son fils. Ainsi quelque déférence que j'aie pour le savant P. Sanadon, j'avoue que je ne saurois trouver une synecdoque de l'espèce dans *bella matribus detestata*. Le P. Sanadon croit que *matribus* comprend ici, même les jeunes filles : voici sa traduction : *Les combats, qui sont pour les femmes un objet d'horreur*. Et dans les remarques il dit, que » * les mères re-
» doutent la guerre pour leurs époux

» & pour leurs enfans : mais les jeu-
 » nes filles , ajoute-t-il , ne doivent
 » pas moins la redouter pour les ob-
 » jets d'une tendresse légitime que
 » la gloire leur enlève , en les ran-
 » geant sous les drapeaux de Mars.
 » Cette raison m'a fait prendre *ma-*
 » *tres* dans la signification la plus
 » étendue , come les Poëtes l'ont
 » souvent employé. Il me semble ,
 » ajoute-t-il , que ce sens fait ici un
 » plus bel éfet. »

Il ne s'agit pas de donner ici des instructions aux jeunes filles , ni de leur apprendre ce qu'elles doivent faire , lorsque *la gloire leur enlève les objets de leur tendresse , en les rangeant sous les drapeaux de Mars* ; c'est-à-dire , lorsque leurs amans sont à la guerre ; il s'agit de ce qu'Horace a pensé : or , il me semble que le terme de *mères* n'est relatif qu'à *enfans* , il ne l'est pas même à *époux* , encore moins aux *objets d'une tendresse légitime*. J'ajouterois volontiers , que les jeunes filles s'oposent à ce qu'on les confonde sous le nom de *mères* ; mais pour parler plus sérieusement , j'ayoue que

lorsque je lis dans la traduction du P. Sanadon, que *les combats sont pour les femmes un objet d'horreur*, je ne vois que des femmes épouvantées ; au lieu que les paroles d'Horace, me font voir une mère attendrie : ainsi je ne sens point que l'une de ces expressions puisse jamais être l'image de l'autre ; & bien loin que la traduction du P. Sanadon fasse sur moi un plus bel effet, je regrette le sentiment tendre qu'elle me fait perdre. Mais revenons à la synecdoque.

Come il est facile de confondre cette figure avec la métonymie, je crois qu'il ne sera pas inutile d'observer ce qui distingue la synecdoque de la métonymie, c'est 1°. Que la synecdoque fait entendre le *plus* par un mot qui dans le sens propre signifie le *moins* ou au contraire elle fait entendre le *moins* par un mot qui dans le sens propre marque le *plus*.

2°. Dans l'une & dans l'autre figure il y a une relation entre l'objet dont on veut parler, & celui dont on emprunte le nom ; car s'il n'y avoit point de rapport entre ces objets,

Il n'y auroit aucune idée accessoire, & par conséquent point de trope : mais la relation qu'il y a entre les objets, dans la métonymie, est de telle sorte, que l'objet dont on emprunte le nom, subsiste indépendamment de celui dont il réveille l'idée, & ne forme point un ensemble avec lui. Tel est le rapport qui se trouve entre la *cause* & l'*effet*, entre l'auteur & son ouvrage, entre Cérès & le blé; entre le *contenant* & le *contenu*, come entre la bouteille & le vin, au lieu que la liaison qui se trouve entre les objets, dans la synecdoque, suppose que ces objets forment un ensemble come le *tout* & la *partie*; leur union n'est point un simple rapport, elle est plus intérieure & plus indépendante : c'est ce qu'on peut remarquer dans les exemples de l'une & de l'autre de ces figures.



V.

L'ANTONOMASE.

Ἀντωνομασία,
 pronominatio:
 nom pour un
 autre, de
 εἰς pour,
 contre, &
 ἐναντίας, je
 note.

L'ANTONOMASE est une espèce de synecdoque, par laquelle on met un nom comun pour un nom propre, ou bien un nom propre pour un nom comun. Dans le premier cas, on veut faire entendre que la personne ou la chose dont on parle excèla sur toutes celles qui peuvent être comprises sous le nom comun; & dans le second cas, on fait entendre que celui dont on parle ressemble à ceux dont le nom propre est célèbre par quelque vice ou par quelque vertu.

1. *Philosophie, Orateur, Poëte, Roi, Ville, Monsieur,* sont des noms comuns; cependant l'antonomase en fait des noms particuliers qui équivalent à des noms propres.

Quand les anciens disent le *Philosophe*, ils entendent Aristote.

Quand les Latins disent l'*Orateur*, ils entendent Cicéron.

Quand ils disent *le Poëte*, ils entendent Virgile.

Les Grecs entendoient parler de Démosthène, quand ils disoient l'*Orateur*, & d'Homère quand il disoient *le Poëte*.

Quand nos Théologiens disent *le Docteur angélique*, ou l'*Ange de l'École*, ils veulent parler de S. Thomas. Scot est apeté *le Docteur subtil*, S. Augustin *le Docteur de la grace*.

Ainsi on donne par excérence & par antonomase, le nom de la science ou de l'art à ceux qui s'y sont le plus distingués.

Dans chaque royaume, quand on dit simplement *le Roi*, on entend le Roi du pays où l'on est; quand on dit *la ville*, on entend la capitale du royaume, de la province ou du pays dans lequel on demeure.

Quò te, Mœri, pedes? an quò via ducit Virg. Ec. IX.
in urbem? v. l.

Urbem en cet endroit veut dire la ville de Mantoue: ces bergers parlent par rapport au territoire où ils demeurent. Mais quand les anciens parloient

par rapport à l'Empire Romain , alors par *urbem* ils entendoient la ville de Rome.

Tō *ἀστὴρ*, *τοῦ*. Dans les comédies grèques , ou tirées du grec , la ville (*astu*) veut dire Athènes : *An * in astu venit ?* Est-il venu à la ville ? Cornélius Népos parlant de Thémistoele & d'Alcibiade , s'est servi plus d'une fois de ce mot en ce sens. **

Dans chaque famille , *Monsieur* , veut dire le maître de la maison.

Lès adjectifs ou épithètes sont des noms comuns , que l'on peut appliquer aux différens objets auxquels ils conviennent , l'antonomase en fait des noms particuliers : *l'invincible* , *le conquérant* , *le grand* , *le juste* , *le sage* , se disent par antonomase , de certains princes ou d'autres personnes particulières.

* Téren. Eun. act. v. sc. vi. selon Madame Dacier , & sc. 5. v. 17. selon les éditions vulgaires.

** Xerxes πρότινος ἀπέβη ἀστὴν. *Corn. Nep. Themist. 4.*

Alcibiades postquam astu venit. *Idem. Alcib. 6.*

Tite-Live apèle souvent Annibal Tit. Liv. l. 21. n. 8.
le Carthaginois ; le Carthaginois , dit-il , avoit un grand nombre d'hommes :
abundabat multitudine hominum Pœnus. Didon dit à sa sœur * , *vous mettez sur le bûcher les armes que le perfide a laissées , & par ce perfide elle entend Enée.*

Le Destructeur de Carthage & de Numance , signifie par antonomase , Scipion Emilien.

Il en est de même des noms patronymiques dont j'ai parlé ailleurs , ce sont des noms tirés du nom du père ou d'un aïeul , & qu'on donne aux descendans ; par exemple , quand Virgile apèle Enée *Anchisiades* , ce Æn. l. v. v. 407. nom est donné à Enée par antonomase , il est tiré du nom de son père , qui s'apeloit Anchise. Diomède , héros célèbre dans l'antiquité fabuleuse est souvent apelé *Tydtès* , parce qu'il étoit fils de Tydée , Roi des Etoliens.

Nous avons un recueil ou abrégé

* *Arma viri , thalamo quæ fixa relinquit.*
Impius. . . super imponas. Æn. l. lvi. v. 495.

des lois des anciens François, qui a pour titre, *Lex Sâlica* : parmi ces loix il y a un article * qui exclut les femmes de la succession aux terres saliques, c'est-à-dire, aux fiefs : c'est une loi qu'on n'a observée inviolablement dans la suite qu'à l'égard des femmes qu'on a toujours exclues de la succession à la courone. Cet usage toujours observé, est ce qu'on apèle aujourd'hui *loi salique* par antonomase, c'est-à-dire, que nous donnons à la loi particulière d'exclure les femmes de la courone, un nom que nos pères donèrent autrefois à un recueil général de loix.

II. La seconde espèce d'antonomase, est lorsqu'on prend un nom propre pour un nom commun, ou pour un adjectif.

Sardanapale, dernier Roi des Assiriens, vivoit dans une extrême molesse ; du moins tel est le sentiment comun : de là on dit d'un

* De terrâ verò sâlicâ, nulla pôrtio hæreditâtis mulieri yéniat, sed ad virilem sexum tota terræ hæreditas pervéniat. *Lex Sâlica* art. 62. de Alode. §. 6.

voluptueux , *c'est un Sardanapale.*

L'Empereur Néron fut un Prince de mauvaises mœurs, & barbare jusqu'à faire mourir sa propre mère, de là on a dit des Princes qui lui ont ressemblé, c'est un Néron.

Caton, au contraire, fut recommandable par l'austérité de ses mœurs : de là S. Jérôme a dit d'un hypocrite, c'est un Caton au dehors, un Néron au dedans, *intus Nero, foris Cato.*

Hier. l. 2.
Ep. 13. Ruf.
Monach.
sub. fin.
Lugd. p. 227
& Paris. ed.
1718. p. 386.

Mécénas, favori de l'Empereur Auguste, protégeoit les gens de lettres : on dit aujourd'hui d'un seigneur qui leur accorde sa protection, *c'est un Mécénas,*

Mais sans un Mécénas, à quoi sert un Auguste ?

Boileau,
Sat. I. v. 80.

c'est-à-dire, sans un protecteur.

Irus étoit un pauvre de l'île d'Ithaque, qui étoit à la suite des amans de Pénélope, il a donné lieu au proverbe des anciens, *plus pauvre qu'Irus.* Au contraire, Crésus, Roi de Lydie, fut un Prince extrêmement riche ; de là on trouve dans les Poètes

Homer.
Odiss. l. 18.

Irus pour un pauvre, & *Crésus* pour un riche.

Ovid. Trist.

III. Eleg. 7.

v. 42.

§ Propert.

I. III. Eleg.

4. v. 39.

Irus & est subito qui modo Crtesus erat.

. . . , Non distat Crœsus ab Iro. §

Zoile fut un critique passionné & jaloux : son nom se dit encore * d'un homme qui a les mêmes défauts ; Aristarque, au contraire, fut un critique judicieux : l'un & l'autre ont critiqué Homère : Zoile l'a censuré, avec aigreur & avec passion ; mais Aristarque l'a critiqué avec un sage discernement, qui l'a fait regarder comme le modèle des critiques : on a dit de ceux qui l'ont imité, qu'ils étoient des Aristarques.

Rousseau,

Ep. I. aux

Muses.

Et de moi-même Aristarque incommode :

C'est-à-dire, *censeur*. Lisez vos ouvrages dit Horace **, à un ami judi-

* Ingénium magni detréctat livor Homéri :

Quisquis es, ex illo, Zóile, nomen habes.

Ovid. Remed. amor. v. 365.

** Vir bonus ac prudens versus reprehendet inertes,

Culpabit duros, incómpis adlinet atrum

cieux : il vous en fera sentir les défauts, il sera pour vous un *Aristarque*.

Thersite fut le plus mal fait, le plus lâche, le plus ridicule de tous les Grecs : Homère a rendu les défauts de ce grec si célèbres & si connus, que les anciens ont souvent dit un *Thersite*, pour un homme difforme, pour un homme méprisable. C'est dans ce dernier sens que M. de la Bruyère a dit, » jetez moi dans les troupes » come un simple soldat, je suis » Thersite, metez moi à la tête d'une » armée dont j'aie à répondre à toute » l'Europe, je suis Achille. »

La Bruyère,
caract. des
Grands.

Edipe, célèbre dans les tems fabuleux pour avoir deviné l'énigme du Sphinx, a donné lieu à ce mot de Térence, *Davus sum, non Œdipus*.

Ter. And.

Je suis Dave, Seigneur, & ne suis pas Edipe. C'est-à-dre, je ne sai point deviner

Act. I. sc. 2.

Transverso calamo signum; ambitiosa recidet

Ornamenta, parum claris lucem dare coget;

Arguet ambiguum dictum; mutanda notabit,

Fiet Aristarchus. *Horat. art. poet. v. 444.*

les discours énigmatiques. Dans notre Andriène françoise on a traduit ,

And. Act. I. Je suis Dave, Monsieur, & ne suis point devin:
sc. 3.

ce qui fait perdre l'agrément & la justesse de l'oposition entre Dave & Edipe : *je suis Dave, donc je ne suis pas Edipe*, la conclusion est juste ; au lieu que, *je suis Dave, donc je ne suis pas devin* ; la conséquence n'est pas bien tirée, car il pouroit être Dave & devin.

M. Saumaise a été un fameux critique dans le dix-septième siècle : c'est ce qui a donné lieu à ce vers de Boileau,

Boileau, Aux Saumaises futurs préparer des tortures.

Epit. à son esprit, c'est la IX.

c'est-à-dire, aux critiques, aux commentateurs à venir.

Xantippe, femme du philosophe Socrate, étoit d'une humeur fâcheuse & incomode : on a donné son nom à plusieurs femmes de ce caractère.

Pénélope & Lucrece se sont distinguées par leur vertu, telle est du moins leur comune réputation : on a

doné leur nom aux femmes qui leur ont ressemblé : au contraire , les femmes débauchées ont été apelées des Phrynés ou des Laïs ; ce sont les noms de deux fameuses courtisanes de l'ancienne Grèce.

Au tems les plus féconds en Phrynés , en Laïs , Boileau
Sat. x.
Plus d'une Pénélope honora son pays.

Typhis fut le pilote des Argonautes , Automédon fut l'écuyer d'Achille , c'étoit lui qui menoit son char : de là on a doné les noms de Typhis & d'Automédon à un home qui , par des préceptes , mène & conduit à quelque science ou à quelque art. C'est ainsi qu'Ovide a dit qu'il étoit le Typhis & l'Automédon de l'art d'aimer.

Typhis & Automédon dicar amoris ego. Ovid. de

Sous le règne de Philippe de Valois le Dauphiné fut réuni à la couronne. * *Humbert , Dauphin de Vien-* Art. Ama. l.
1. v. 8.

* Termes de la confirmation du dernier acte de transport du Dauphiné , en faveur de Charles fils de Jean , Duc de Normandie.

nois , qui se fit ensuite Religieux de l'Ordre de S. Dominique , se dessaisit & dévestit du Dalphiné & de ses autres terres , & en saisit réellement , corporellement & de fait Charles petit-fils du Roi , présent & acceptant pour li & ses hoirs & successeurs , & plus bas , transporte audit Charles , ses hoirs & successeurs , & ceux qui auront cause de li

Cet acte est du 16 Juillet 1349. Voyez les preuves de l'histoire du Dauphiné de M. de Valbonnay , & ses Mémoires pour servir à l'histoire du Dauphiné. A Paris , chez de Bats , 1711.

» On s'est persuadé que la condition en » faveur du premier né de nos Rois , étoit » tacitement renfermée dans ces paroles , » quoiqu'elle n'y soit pas littéralement ex- » primée , » come on le croit comunément. *Hist. du Dauphiné* , pag. 603. édit. de 1722.

Dans le tems de cette donation faite à Charles , Jean père de Charles , étoit le fils aîné du Roi Philippe de Valois , & fut son successeur , c'est Jean II. Après la mort du Roi Jean II. Charles son fils , qui étoit déjà Dauphin , lui succéda au Royaume , c'est Charles V. dit le Sage. Ainsi ce ne fut pas le fils aîné du Roi qui fut le premier Dauphin , ce fut Charles fils de l'aîné.

perpétuellement & héritablement en saisine & en propriété pleine ledit Dauphiné.

Charles devint Roi de France , Hist. de la
 cinquième du nom , & dans la suite Monarchie
 » il a été arrêté que le fils aîné de Franc par G.
 » France , porteroit seul le titre de Marcel , T.
 » Dauphin. III. p. 52.

On fait allusion au Dauphin lorsque dans les familles des particuliers on apèle Dauphin le fils aîné de la maison , ou celui qui est le plus aimé : on dit que c'est le Dauphin par antonomase , par allusion , par métaphore , ou par ironie. On dit aussi un Benjamin , faisant allusion au fils bien aimé de Jacob.

V I.

LA COMUNICATION DANS LES PAROLES.

Les Rhéteurs parlent d'une figure Κοινωνίας λόγου
 apelée simplement Communication ; communitas,
 c'est lorsque l'orateur s'adressant participatio
 à ceux à qui il parle , paroît se com- sermónis,
 niquer , s'ouyrir à eux , les prendre

eux-mêmes pour juges , par exemple : *En quoi vous ai-je donné lieu de vous plaindre ? Répondez-moi que pouvois-je faire de plus ? Qu'aurez-vous fait à ma place ?* &c. En ce 'sens la communication est une figure de pensée , & par conséquent elle n'est pas de mon sujet.

La figure dont je veux parler est un trope , par lequel on fait tomber sur soi-même ou sur les autres , une partie de ce qu'on dit : par exemple , un maître dit quelquefois à ses disciples , *nous perdons tout notre tems , au lieu de dire , vous ne faites que vous amuser. Qu'avons-nous fait ?* veut dire en ces occasions *qu'avez-vous fait ?* ainsi *nous* dans ces exemples n'est pas le sens propre , il ne renferme point celui qui parle. On ménage par ces expressions l'amour propre de ceux à qui on adresse la parole , en paroissant partager avec eux le blâme de ce qu'on leur reproche ; la remontrance étant moins personnelle , & paroissant comprendre celui qui la fait , en est moins aigre , & devient souvent plus utile.

Les louanges qu'on se donne blessent toujours l'amour propre de ceux à qui l'on parle. Il y a plus de modestie à s'énoncer d'une manière qui fasse retomber sur d'autres une partie du bien qu'on veut dire de soi : ainsi un capitaine dit quelquefois que sa compagnie a fait telle ou telle action, plutôt que d'en faire retomber la gloire sur sa seule personne.

On peut regarder cette figure come une espèce particulière de synecdoque, puisqu'on dit *le plus* pour tourner l'attention *au moins*.

V I I.

LA LITOTE.

LA Litote ou diminution, est un trope par lequel on se sert de mots, qui, à la lettre, paroissent afoiblir une pensée dont on sait bien que les idées accessoires feront sentir toute la force : on dit le moins par modestie ou par égard ; mais on sait bien que ce moins réveillera l'idée du plus.

*Ασβήτως à
Ασβήσιν sim-
plex, nudus,
vilis.*

Corn. le
Cid. act. III.
sc. 4.

Quand Chimène dit à Rodrigue ,
va , je ne te hais point , elle lui fait
entendre bien plus que ces mots là ne
signifient dans leur sens propre.

Il en est de même de ces façons
de parler , *je ne puis vous louer* , c'est-
à-dire , je blâme votre conduite : *je
ne méprise pas vos présens* , signifie que
j'en fais beaucoup de cas : *il n'est pas
sot* , veut dire qu'il a plus d'esprit que
vous ne croyez : *il n'est pas poltron* ,
fait entendre qu'il a du courage :
*Pythagore n'est pas un auteur mépri-
sable* , * c'est-à-dire , que Pythagore
est un auteur qui mérite d'être estimé ,
Je ne suis pas difforme , ** veut dire
modestement qu'on est bien fait , ou
du moins qu'on le croit ainsi.

On apèle aussi cette figure exténu-
tion : elle est opposée à l'hyperbole.

* Non sordidus autor naturæ verique. *Hor.*
l. 1. od. 28.

** Nec sum ædèò informis. *Virg. Ecl. 2.*
v. 25.

VIII.

L'HYPERBOLE.

LORSQUE nous sommes vivement frapés de quelque idée que nous voulons représenter, & que les termes ordinaires nous paroissent trop foibles pour exprimer ce que nous voulons dire ; nous nous servons de mots, qui, à les prendre à la lettre, vont au-delà de la vérité, & représentent le plus ou le moins pour faire entendre quelque excès en grand ou en petit. Ceux qui nous entendent rabattent de notre expression ce qu'il en faut rabatre, & il se forme dans leur esprit une idée plus conforme à celle que nous voulons y exciter, que si nous nous étions servis de mots propres : par exemple, si nous voulons faire comprendre la légèreté d'un cheval qui court extrêmement vite, nous disons qu'il *va plus vite que le vent*. Cette figure s'appèle *hyperbole*, mot grec qui signifie *excès*.

Julius Solinus dit qu'un certain Lada

étoit d'une si grande légèreté , qu'il ne laissoit sur le sable aucun vestige de ses piés. *

Virgile dit de la princesse Camille , qu'elle surpassoit les vents à la course ; & qu'elle eût couru sur des épis de blé sans les faire plier , ou sur les flots de la mer sans y enfoncer , & même sans se mouiller la plante des piés. **

Au contraire , si l'on veut faire entendre qu'une personne marche avec une extrême lenteur , on dit qu'elle marche plus lentement qu'une tortue.

Edúcam vos
ad terram
fluéntem lac-
te & melle
Exod. c. 34
v. 17.

Il y a plusieurs hyperboles dans l'Écriture Sainte ; par exemple , *Je vous donerai une terre où coulent des*

* Primam palmam velocitátis , Ladas quidam adéptus est , qui ita supra cavum pulverem cursitávit , ut arénis pendéntibus nulla indícia relinqueret vestigiórum. *Jul. Solin.* c. 6.

** Illa vél intáctæ ségetis per summa voláret

Grámina, nec téneras cursu læsisset aristas,
Vel mare per médium fluctu suspénsa tuménti

Ferret iter , céleres nec tingeret æquore plantas. *Æn.* l. VII. v. 808.

ruisseaux de lait & de miel, c'est-à-dire, une terre fertile : & dans la Genèse il est dit, *Je multiplierai tes enfans en aussi grand nombre, que les grains de poussière de la terre.* S. Jean à la fin de son Evangile * dit que si l'on racontoit en détail les actions & les miracles de Jesus-Christ, il ne croit pas que le monde entier pût contenir les livres qu'on en pourroit faire.

Fáciám semen tuum sicut púlverem terræ. *Genes. c. 13. v. 16.*

L'hyperbole est ordinaire aux Orientaux. Les jeunes gens en font plus souvent usage que les personnes avancées en âge. On doit en user sobrement & avec quelque correctif ; par exemple, en ajoutant, *pour ainsi dire ; si l'on peut parler ainsi.*

« Les esprits vifs, pleins de feu, & qu'une vaste imagination emporte hors des règles & de la justesse, ne peuvent s'assouvir d'hyperboles, dit M. de la Bruyère.

Caract. des ouvrages de l'esprit.

Excepté quelques façons de parler

* Sunt autem & alia multa quæ fecit Jesus, quæ si scribantur per singula, nec ipsum arbitror mundum capere posse eos, qui scribendi sunt librós. *Joan. XXI. v. 25.*

comunes & proverbiales, nous usons très-rarement d'hyperboles en françois.

On en trouve quelques exemples dans le style satyrique & badin, & quelquefois même dans le style sublime

Fléchier. & poétique : *Des ruisseaux de larmes*
Oraison funèbre de M. *toulèrent des yeux de tous les habitans.*
de Turène.

Exorde. » Les Grecs * avoient une grande
» passion pour l'hyperbole, come on
» le peut voir dans leur Anthologie,
» qui en est toute remplie. Cette fi-
» gure est la ressource des petits esprits
» qui écrivent pour le bas peuple.

Boil. Art. Juvénal élevé dans les cris de l'école,
Poë.ique, Poussa jusqu'à l'excès sa mordante hyperbole,
chant. 2.

» Mais quand on a du génie & de
» l'usage du monde, on ne se sent
» guère de goût pour ces sortes de
» pensées fausses & outrées.

* Traité de la vraie & de la fausse beauté dans les ouvrages d'esprit. C'est une traduction que Richelet nous a donnée de la dissertation que Messieurs de P. R. ont mise à la tête de leur *Deléctus Epigrammatum*.



I X.

L'HYPOTYPOSE.

L'HYPOTYPOSE est un mot grec ^{ὑποτύπωμα} qui signifie *image, tableau*. C'est lors- ^{Exemplar.} que dans les descriptions on peint les ^{ὑποτύπωμα, de} faits dont on parle, come si ce qu'on ^{ἵκετο ὡς ὑπὸ} dit étoit actüellement devant les yeux; ^{τυπῶν ἑστῶτα.}
 on montre, pour ainsi dire, ce qu'on ne fait que raconter; on done en quelque sorte l'original pour la copie, les objets pour les tableaux: vous en trouverez un bel exemple dans le récit de la mort d'Hypolyte.

Cependant sur le dos de la plaine liquide, ^{Rac. Phédre.}
 S'élève à gros bouillons une montagne hu- ^{act. v. sc. 6.}
 mide;

L'onde aproche, se brise, & vomit à nos
 yeux

Parmi les flots d'écume, un monstre furieux;
 Son front large est armé de cornes mena-
 çantes,

Tout son corps est couvert d'écailles jaunis-
 santes;

Indomtable taureau , dragon impétueux ,
 Sa croupe se recourbe en replis tortueux ;
 Ses longs mugissemens font trembler le ri-
 vage ;

Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage ,
 La terre s'en émeut , l'air en est infecté ,
 Le flot qui l'aporta recule épouventé.

Ce dernier vers a paru affecté ; on a dit que les flots de la mer aloient & venoient sans le motif de l'épouvan-
 te , & que dans une ocasion aussi triste que celle de la mort d'un fils ; il ne convenoit point de badiner avec une fiction aussi peu naturelle. Il est vrai que nous avons plusieurs exemples d'une semblable prosopopée ; mais il est mieux de n'en faire usage que dans les ocasions où il ne s'agit que d'amuser l'imagination , & non quand il faut toucher le cœur. Les figures qui plaisent dans un épithalame , déplaisent dans une oraison funèbre ; la tristesse doit parler simplement , si elle veut nous intéresser : mais revenons à l'hypotypose.

Hor. Art
 Poët. v. 97.

Remarquez que tous les verbes de cette narration sont au présent ; l'onde

aproche, se brise, &c. c'est ce qui fait l'hypotypose, l'image, la peinture; il semble que l'action se passe sous vos yeux.

M. l'Abé Ségui, dans son panégyrique de S. Louis prononcé en présence de l'Académie françoise, nous fournit un bel exemple d'hypotypose, dans la description qu'il fait du départ de S. Louis, du voyage de ce prince, & de son arivée en Afrique.

» Il part baigné de pleurs, & com-
 » blé de bénédictions de son peuple :
 » déjà gémissent les ondes sous le
 » poids de sa puissante flote ; déjà
 » s'offrent à ses yeux les côtes d'Afri-
 » que ; déjà sont rangées en batailles
 » les innombrables troupes des Sara-
 » sins. Ciel & terre, soyez témoins
 » des prodiges de sa valeur. Il se jette
 » avec précipitation dans les flots,
 » suivi de son armée que son exemple
 » encourage, malgré les cris éfroya-
 » bles de l'énemi furieux, au milieu
 » des vagues & d'une grêle de dards
 » qui le couvrent : il s'avance come
 » un géant vers les champs où la
 » victoire l'apèle : il prend terre, il

Panég. de
 S. Louis, en
 1729. p. 22.

» aborde , il pénètre les bataillons
 » épais des barbares ; & couvert du
 » bouclier invisible du Dieu qui fait
 » vivre & qui fait mourir , frappant
 » d'un bras puissant à droite & à
 » gauche , écartant la mort , & la ren-
 » voyant à l'énemi ; il semble encore
 » se multiplier dans chacun de ses
 » soldats. La terreur que les infidèles
 » croyoient porter dans les cœurs des
 » siens , s'empare d'eux-mêmes. Le
 » Sarasin éperdu , le blasphème à la
 » bouche , le désespoir dans le cœur ,
 » fuit , & lui abandonne le rivage.

Je ne mets ici cette figure au rang
 des tropes , que parce qu'il y a quel-
 que sorte de trope à parler du passé
 come s'il étoit présent ; car d'ailleurs
 les mots qui sont employés dans cette
 figure , conservent leur signification
 propre. De plus , elle est si ordinaire ,
 que j'ai cru qu'il n'étoit pas inutile de
 la remarquer ici.



X.

LA MÉTAPHORE.

LA Métaphore est une figure par laquelle on transporte, pour ainsi dire, la signification propre d'un nom à une autre signification qui ne lui convient qu'en vertu d'une comparaison qui est dans l'esprit. Un mot pris dans un sens métaphorique, perd sa signification propre, & en prend une nouvelle qui ne se présente à l'esprit que par la comparaison que l'on fait entre le sens propre de ce mot, & ce qu'on lui compare : par exemple, quand on dit que le mensonge se pare souvent des couleurs de la vérité, en cette phrase, couleurs n'a plus sa signification propre & primitive : ce mot ne marque plus cette lumière modifiée qui nous fait voir les objets ou blancs, ou rouges, ou jaunes, &c : il signifie les dehors, les apparences ; & cela par comparaison entre le sens propre de couleurs, &

Μεταφορά,
 translatio :
 Μεταφορά.
 Transféro,

les dehors que prend un home qui nous en impose sous le masque de la sincérité. Les couleurs font conôître les objets sensibles, elles en font voir les dehors & les aparences : un home qui ment, imite quelquefois si bien la contenance & les discours de celui qui ne ment pas, que lui trouvant les mêmes dehors, & pour ainsi dire les mêmes couleurs, nous croyons qu'il nous dit la vérité : ainsi come nous jugeons qu'un objet qui nous paroît blanc est blanc, de même nous sômes souvent la dupe d'une sincérité aparente, & dans le tems qu'un imposteur ne fait que prendre les dehors d'home sincère, nous croyons qu'il nous parle sincèrement.

Quand on dit *la lumière de l'esprit*, ce mot de *lumière* est pris métaphoriquement ; car come la lumière dans le sens propre nous fait voir les objets corporels, de même la faculté de conôître & d'apercevoir éclaire l'esprit, & le met en état de porter des jugemens sains.

Metapho-
ram quam

La métaphoré est donc une espèce

de trope, le mot dont on se sert dans la métaphore est pris dans un autre sens que dans le sens propre, *il est*, pour ainsi dire, dans une demeure empruntée, dit un ancien, ce qui est comun & essentiel à tous les tropes.

Græci vocant, nos translationem, id est, domo mutuatum verbum quo utimur, inquit Verrius. Festus, v. Metaphoram.

De plus, il y a une sorte de comparaison ou quelque rapport équivalent entre le mot auquel on donne un sens métaphorique, & l'objet à quoi on veut l'appliquer; par exemple, quand on dit d'un homme en colère, *c'est un lion*, lion est pris alors dans un sens métaphorique; on compare l'homme en colère au lion, & voilà ce qui distingue la métaphore des autres figures.

Il y a cette différence entre la métaphore & la comparaison, que dans la comparaison on se sert de termes qui font connoître que l'on compare une chose à une autre; par exemple, si l'on dit d'un homme en colère, *qu'il est come un lion*, c'est une comparaison, mais quand on dit simplement *c'est un lion*, la comparaison n'est alors que dans l'esprit & non

dans les termes ; c'est une métaphore.

Mesurer, dans le sens propre, c'est juger d'une quantité inconnue par une quantité connue, soit par le secours du compas, de la règle, ou de quelque autre instrument qu'on apèle *mesure*. Ceux qui prennent bien toutes leurs précautions pour ariver à leurs fins, sont comparés à ceux qui mesurent quelque quantité, ainsi on dit par métaphore, qu'ils ont bien pris leurs mesures. Par la même raison on dit que les personnes d'une condition médiocre ne doivent pas se mesurer avec les grands, c'est-à-dire, vivre come les grands, se comparer à eux, come on compare une mesure avec ce qu'on veut mesurer. On doit mesurer sa dépense à son revenu ; c'est-à-dire qu'il faut régler sa dépense sur son revenu ; la quantité du revenu doit être come la mesure de la quantité de la dépense.

Come une clé ouvre la porte d'un appartement, & nous en done l'entrée, de même il y a des connoissances préliminaires qui ouvrent, pour

ainsi dire , l'entrée aux sciences plus profondes : ces connoissances ou principes sont apelés *clés* par métaphore ; la Grammaire est la *clé* des sciences : la Logique est la *clé* de la Philosophie.

On dit aussi d'une ville fortifiée , qui est sur une frontière , qu'elle est la *clé* du royaume , c'est-à-dire , que l'ennemi qui se rendroit maître de cette ville , seroit à portée d'entrer ensuite avec moins de peine dans le royaume dont on parle.

Par la même raison l'on donne le nom de *clé* , en termes de musique , à certaines marques ou caractères que l'on met au commencement des lignes de musique : ces marques font connoître le nom que l'on doit donner aux notes ; elles donnent , pour ainsi dire , l'entrée du chant.

Quand les métaphores sont régulières , il n'est pas difficile de trouver le rapport de comparaison.

La métaphore est donc aussi étendue que la comparaison ; & lorsque la comparaison ne seroit pas juste ou seroit trop recherchée , la mé-

taphore ne seroit pas régulière.

Nous avons déjà remarqué que les langues n'ont pas autant de mots que nous avons d'idées ; cette disette de mots a doné lieu à plusieurs métaphores ; par exemple : *le cœur tendre*, *le cœur dur*, *un rayon de miel*, *les rayons d'une roue*, &c : l'imagination vient, pour ainsi dire, au secours de cette disette ; elle supplée par les images & les idées accessoires aux mots que la langue ne peut lui fournir ; & il arrive même, come nous l'avons déjà dit, que ces images & ces idées accessoires occupent l'esprit plus agréablement que si l'on se servoit de mots propres, & qu'elles rendent le discours plus énergique ; par exemple, quand on dit d'un homme endormi, *qu'il est enseveli dans le sommeil*, cette métaphore dit plus que si l'on disoit simplement qu'il dort : *Les Grecs surprirent Troie ensevelie dans le vin & dans le sommeil.*

Virg. Æn. 2. Invadunt urbem somno vinoque sepultam.
v. 265.

Remarquez, 1°. que dans cet exemple, *sepultam* a un sens tout nouveau

& diférent de son sens propre. 2^o.

Sepultam n'a ce nouveau sens , que parce qu'il est joint à *somno vinoque* , avec lesquels il ne sauroit être uni dans le sens propre ; car ce n'est que par une nouvelle union des termes , que les mots se donent le sens métaphorique. *Lumière* n'est uni dans le sens propre , qu'avec le feu , le soleil & les autres objets lumineux ; celui qui le premier a uni *lumière* à *esprit* , a doné à *lumière* un sens métaphorique , & en a fait un mot nouveau par ce nouveau sens. Je voudrois que l'on pût doner cette interprétation à ces paroles d'Horace :

Dixeris egrégiè , notum si cállida verbum Hor. Art.
Reddiderit junctúra novum. Poët. v. 47.

La métaphore est très-ordinaire ; en voici encore quelques exemples : on dit dans le sens propre , *s'enyvrer de quelque liqueur* ; & l'on dit par métaphore , *s'enyvrer de plaisir* : *la bonè fortune enyvre les sots* , c'est-à-dire , qu'elle leur fait perdre la raison , & leur fait oublier leur premier état.

Boil. Art. Ne vous *enyvrez* point des éloges flatteurs
Poët. chant 4. Que vous done un amas de vains admi-
rateurs.

Henriade
chant 7. Le peuple, qui jamais n'a conu la prudence,
S'enyvroit folement de sa vaine espérance.

Doner un frein à ses passions ; c'est-à-dire, n'en pas suivre tous les mouvemens, les modérer, les retenir come on retient un cheval avec le frein, qui est un morceau de fer qu'on met dans la bouche du cheval.

Abrégé de l'Histoire de France, François II. p. 992. Mézerai, parlant de l'hérésie, dit qu'il étoit nécessaire d'arracher cette *zixanie*, c'est-à-dire, cette semence de division, *zixanie* est là dans un sens métaphorique : c'est un mot grec qui veut dire *yyroie*, mauvaise herbe qui croît parmi les blés, & qui leur est nuisible. *Zixanie* n'est point en usage au propre, mais il se dit par métaphore pour *discorde*, *mésintelligence*, *division* : *semmer la zixanie dans une famille*.

Matéria, matière, se dit dans le sens propre ; de la substance étendue considérée come principe de tous

les corps ; ensuite on a apelé *matière* , par imitation & par métaphore , ce qui est le sujet , l'argument , le thème d'un discours , d'un poëme , ou de quelqu'autre ouvrage d'esprit.

*Æsopus auctor , quam materiam répperit ,
Hanc ego polivi vërsibus Senáriis.*

Phæd. l. 2.
Prol.

J'ai poli la matière , c'est à-dire , j'ai donné l'agrément de la poësie aux fables qu'Esopé a inventées avant moi. *Cette maison est bien riante* , c'est-à-dire , elle inspire la gaieté come les personnes qui rient. *La fleur de la jeunesse ; le feu de l'amour ; l'aveuglement de l'esprit ; le fil d'un discours ; le fil des affaires.*

C'est par métaphore que les différentes classes , ou considérations , auxquelles se réduit tout ce qu'on peut dire d'un sujet , sont apelées *lieux comuns* en Rhétorique , & en Logique , *loci communes*. Le genre , l'espèce , la cause , les éfets , &c. sont des lieux comuns , c'est-à-dire , que ce sont come autant de cellules où tout le monde peut aler prendre ,

pour ainsi dire , la matière d'un discours , & des argumens sur toutes sortes de sujets. L'attention que l'on fait sur ces différentes classes , réveille des pensées que l'on n'auroit peut être pas sans ce secours.

Quoique ces lieux comuns ne soient pas d'un grand usage dans la pratique , il n'est pourtant pas inutile de les conoître ; on en peut faire usage pour réduire un discours à certains chefs ; mais ce qu'on peut dire pour & contre sur ce point , n'est pas de mon sujet.

On apèle aussi en Théologie par métaphore , *loci Theologici* , les différentes sources où les Théologiens puisent leurs argumens. Telles sont l'Écriture Sainte , la tradition contenue dans les écrits des Saints Pères , les Conciles , &c.

En terme de chymie , *règne* se dit par métaphore , de chacune des trois classes sous lesquelles les Chymistes rangent les êtres naturels.

1°. Sous le *règne animal* il comprennent les animaux.

2°. Sous le *règne végétal* , les vé-

gétaux, c'est-à-dire, ce qui croît, ce qui produit, come les arbres & les plantes.

3°. Enfin, sous le *règne minéral* ils comprennent tout ce qui vient dans les mines.

On dit aussi par métaphore, que la *Géographie & la Chronologie sont les deux yeux de l'Histoire*. On personifie l'Histoire, & on dit que la *Géographie & la Chronologie* sont à l'égard de l'Histoire, ce que les yeux sont à l'égard d'une personne vivante; par l'une elle voit, pour ainsi dire, les lieux, & par l'autre les tems; c'est-à-dire, qu'un historien doit s'appliquer à faire conoître les lieux & les tems dans lesquels se sont passés les faits dont il décrit l'histoire.

Les mots primitifs d'où les autres sont dérivés ou dont ils sont composés, sont apelés *racines*, par métaphore: il y a des Dictionnaires où les mots sont rangés par racines. On dit aussi par métaphore, parlant des vices ou des vertus, *jeter de profondes racines*, pour dire s'afcrmir.

Calus, dureté, durillon, en latin

Cic. Tusc. *callum*, se prend souvent dans un
s. num. 36. sens métaphorique ; *Labor quasi cal-*
aliter xv. *lum quoddam obducit dolóri*, dit Ci-

Tusc. l. 3.
n. 53. aliter
xxii.

céron : le travail fait come une es-
pèce de calus à la douleur, c'est-à-
dire, que le travail nous rend moins
sensible à la douleur. Et au troisiè-
me livre des Tusculanes, il s'exprime
de cette sorte : *Magis me móverant*
Corinthi súbitò aspéctæ parietína, quàm
ipsos Corinthios, quorum ánimis diu-
túrna cogitátio callum vetustátis obdu-
xerat. Je fus plus touché de voir tout
d'un coup les murailles ruinées de
Corinthe, que ne l'étoient les Co-
rinthiens même, auxquels l'habitude
de voir tous les jours depuis long-
tems leurs murailles abatus, avoit
aporté le calus de l'anciéneté ; c'est-
à-dire, que les Corinthiens, acoutu-
més à voir leurs murailles ruinées,
n'étoient plus touchés de ce malheur.
C'est ainsi que *callére*, qui dans le
sens propre veut dire *avoir des du-*
rillons, être endurci, signifie ensuite,
par extension & par métaphore, *sa-*
voir bien, conoître parfaitement, en-

sorte qu'il se soit fait come un calus dans l'esprit par raport à quelque connoissance. *Quo pacto id fieri sóleat calleo.* La manière dont cela se fait, a fait un calus dans mon esprit ; j'ai médité sur cela, je sai à merveille coment cela se fait ; je suis maître passé, dit Madame Dacier. *Illius sensum calleo*, j'ai étudié son humeur ; je suis acoutumé à ses manières, je sai le prendre come il faut.

Ter. Heaut.
ac. III. sc. 2.
v. 37.

Id. Adelp.
act. 4. sc. 1.
v. 17.

Vue se dit au propre, de la faculté de voir, & par extension, de la manière de regarder les objets : ensuite on done par métaphore, le nom de vue aux pensées, aux projets, aux desseins : *avoir de grandes vues*, *perdre de vue une entreprise*, n'y plus penser.

Goût, se dit au propre du sens par lequel nous recevons les impressions de ses saveurs. La langue est l'organe du goût, *avoir le goût dépravé*, c'est-à-dire, trouver bon ce que communément les autres trouvent mauvais, & trouver mauvais ce que les autres trouvent bon.

Ensuite on se sert du terme de

goût, par métaphore, pour marquer le sentiment intérieur dont l'esprit est affecté à l'occasion de quelque ouvrage de la nature ou de l'art. L'ouvrage plaît ou déplaît, on l'approuve ou on le désapprouve; c'est le cerveau qui est l'organe de ce goût là: *Le goût de Paris s'est trouvé conforme au goût d'Athènes*, dit Racine dans sa préface d'Iphigénie; c'est-à-dire, come il le dit lui-même, que les spectateurs ont été émus à Paris des mêmes choses qui ont mis autrefois en larmes le plus savant peuple de la Grèce.

Il en est du goût pris dans le sens figuré, come du goût pris dans le sens propre.

Les viandes plaisent ou déplaisent au goût, sans qu'on soit obligé de dire pourquoi: un ouvrage d'esprit, une pensée, une expression plaît ou déplaît, sans que nous soyons obligés de pénétrer la raison du sentiment dont nous sommes affectés.

Pour se bien connoître en mers & avoir un goût sûr, il faut deux choses; 1. un organe délicat; 2. de l'expérience,

périence, s'être trouvé souvent dans les bones tables, &c : on est alors plus en état de dire pourquoi un mets est bon ou mauvais. Pour être connoisseur en ouvrage d'esprit, il faut un bon jugement, c'est un présent de la nature ; cela dépend de la disposition des organes ; il faut encore avoir fait des observations sur ce qui plaît ou sur ce qui déplaît ; il faut avoir su alier l'étude & la méditation avec le comerce des personnes éclairées : alors, on est en état de rendre raison des règles & du goût.

Les viandes & les assaisonnemens qui plaisent aux uns, déplaisent aux autres ; c'est un effet de la différente constitution des organes du goût. Il y a cependant sur ce point un goût général auquel il faut avoir égard, c'est-à-dire, qu'il y a des viandes & des mets qui sont plus généralement au goût des personnes délicates : il en est de même des ouvrages d'esprit, un auteur ne doit pas se flater d'attirer à lui tous les suffrages, mais il doit se conformer au goût général des personnes éclairées qui sont au fait.

Le goût, par rapport aux viandes, dépend beaucoup de l'habitude & de l'éducation ; il en est de même du goût de l'esprit : les idées exemplaires que nous avons reçues dans notre jeunesse, nous servent de règle dans un âge plus avancé ; telle est la force de l'éducation, de l'habitude, & du préjugé. Les organes, acoutumés à une telle impression, en sont flatés de telle sorte, qu'une impression différente ou contraire les afflige : ainsi malgré l'examen & les discussions, nous continuons souvent à admirer ce qu'on nous a fait admirer dans les premières années de notre vie ; & de là peut-être les deux partis, l'un des anciens, l'autre des modernes.

*Remarques sur le mauvais usage
des métaphores.*

Les métaphores sont défectueuses,

1^o. Quand elles sont tirées de sujets bas. Le P. de Colomia reproche à Tertulien d'avoir dit que le

déluge universel fut la lessive de la nature. *

2°. Quand elles sont forcées, prises de loin, & que le rapport n'est point assez naturel, ni la comparaison assez sensible : come quand Théophile a dit : *je baignerai mes mains dans les ondes de tes cheveux* : & dans un autre endroit il dit *que la charue écorche la plaine.* Théophile ; » dit M. de la Bruyère, * charge » ses descriptions, s'apesantit sur les » détails ; il exagère, il passe le vrai » dans la nature, il en fait le ro- » man.

* Caract. des ouv. de l'esprit.

On peut rapporter à la même espèce les métaphores qui sont tirées de sujets peu connus.

3°. Il faut aussi avoir égard aux convenances des différens styles, il y a des métaphores qui conviennent au style poétique, qui seroient déplacées dans le style oratoire : Boileau a dit :

* Ignobilitatis vitio laborare videtur cæbris illa Tertulliani metaphora ; quæ ditivium appellat naturæ generâle lixivium. *De arte Rhet.* p. 148.

Ode sur la
prise de Na-
mur.

Acourez troupe savante ;
Des sons que ma lyre enfante
Ces arbres sont réjouis.

On ne diroit pas en prose, qu'une
lyre enfante des sons. Cette observa-
tion a lieu aussi à l'égard des autres
tropes ; par exemples : *Lumen* dans
le sens propre, signifie *lumière* : les
Poètes latins ont donné ce nom à l'œil
par métonymie, les yeux sont l'orga-
ne de la lumière, & sont, pour ainsi
dire, le flambeau de notre corps. Un
jeune garçon fort aimable étoit borgne ;
il avoit une sœur fort belle, qui avoit
le même défaut ; on leur apliqua ce
distique, qui fut fait à une autre oca-
sion sous le règne de Philippe II.
Roi d'Espagne.

Lactraa cō-
poris tui est
oculus tuus.
Luc. c. xlv
v. 34.

Parve puer, lumen quod habes concede
sorori :

Sic tu, cœcus Amor, sic erit illa Venus.

Où vous voyez que *lumen* signifie
l'œil ; il n'y a rien de si ordinaire
dans les Poètes latins, que de trou-
ver *lumina* pour *les yeux* ; mais ce
mot ne se prend point en ce sens dans
la prose.

4. On peut quelquefois adoucir une métaphore, en la changeant en comparaison, ou bien en ajoutant quelque correctif : par exemple, en disant *pour ainsi dire, si l'on peut parler ainsi, &c.* » L'art doit être, » pour ainsi dire, enté sur la nature, » la nature soutient l'art & lui sert » de base ; & l'art embélit & perfectionne la nature.

4. Lorsqu'il y a plusieurs métaphores de suite, il n'est pas toujours nécessaire qu'elles soient tirées exactement du même sujet, come on vient de le voir dans l'exemple précédent : *enté* est pris de la culture des arbres ; *soutient*, *base*, sont pris de l'architecture ; mais il ne faut pas qu'on les prenne de sujets oposés, ni que les termes métaphoriques dont l'un est dit de l'autre, excitent des idées qui ne puissent point être liées, come si l'on disoit d'un orateur, *c'est un torrent qui s'alume*, au lieu de dire, *c'est un torrent qui entraîne*. On a reproché à Malherbe d'avoir dit :

Prens ta foudre Louis & va come un lion.

Math. l. 2.
V. les observations de Ménage, sur les poésies de Malherbe.

Il faloit plutôt dire come *Jupiter*.

Dans les premières éditions du Cid,
Act. 3. sc. 4. Chimène disoit :

Malgré des feux si beaux qui rompent ma
colère.

Feux & rompent ne vont point ensemble : c'est une observation de l'Académie sur les vers du Cid. Dans les éditions suivantes on a mis *troublent* au lieu de *rompent* ; je ne sai si cette correction répare la première faute.

Ecorce, dans le sens propre, est la partie extérieure des arbres & des fruits, c'est leur couverture : ce mot se dit fort bien dans un sens métaphorique, pour marquer les dehors, l'apparence des choses ; ainsi l'on dit que *les ignorans s'arêtent à l'écorce*, qu'ils *s'attachent*, qu'ils *s'amusent à l'écorce*. Remarquez que tous ces verbes *s'arêtent*, *s'attachent*, *s'amusent*, conviennent fort bien avec *écorce* pris au propre ; mais vous ne diriez pas au propre, *fondre l'écorce* : fondre se dit de la glace ou du métal, vous ne devez donc pas dire au figuré *fondre l'écorce*. J'avoue que cette ex-

pression me paroît trop hardie dans une ode de Rousseau : pour dire que l'hiver est passé , & que les glaces sont fondues , il s'exprime de cette sorte :

L'hiver qui si long-tems a fait blanchir nos plaines , Liv. 3. Ode 6.

N'enchaîne plus le cours des paisibles ruisseaux ;

Et les jeunes zéphirs de leurs chaudes haleines

Ont fondu l'écorce des eaux.

6. Chaque langue a des métaphores particulières qui ne sont point en usage dans les autres langues ; par exemple : les Latins disoient d'une armée , *dextrum & sinistrum cornu* , & nous disons *l'aîle droite & l'aîle gauche*.

Il est si vrai que chaque langue a ses métaphores propres & consacrées par l'usage , que si vous en changez les termes par les équivalens même qui en aprochent le plus , vous vous rendez ridicule.

Un étranger , qui depuis devenu un de nos citoyens , s'est rendu cé-

lèbre par ses ouvrages, écrivant dans le premier tems de son arivée en France, à son protecteur, lui disoit, *Monseigneur, vous avez pour moi des boyaux de père* ; il vouloit dire *des entrailles*.

On dit *mettre la lumière sous le boisseau*, pour dire cacher ses talens, les rendre inutiles ; l'auteur du poëme de la Madeleine ne devoit donc pas dire, *mettre le flambeau sous le mui*.

Poëme de la
Madel. l. 7.
p. 117.

X I.

LA SYLLEPSE ORATOIRE.

Σύλληψις
Comprehensio
complexis,
Σύλλαψαις
comprehendo.

LA Syllepse oratoire est une espèce de métaphore ou de comparaison, par laquelle un même mot est pris en deux sens dans la même phrase, l'un au propre, l'autre au figuré ; par exemple, Corydon dit que Galathée est pour lui plus douce que le thym du mont Hybla ; * ainsi parle

* Galathiza thymo mihi dulcior Hybla. *Virg. Ecl. 7. v. 37.*

ce berger dans une églogue de Virgile : le mot *doux* est au propre par rapport au thym , & il est au figuré par rapport à l'impression que ce berger dit que Galathée fait sur lui. Virgile fait dire ensuite à un autre berger , & moi quoique je paroisse à Galathée plus amer que les herbes de Sardaigne , &c. * Nos bergers disent plus aigre qu'un citron verd.

Pyrrhus , fils d'Achille , l'un des principaux chefs des Grecs , & qui eut le plus de part à l'embrasement de la ville de Troie , s'exprime en ces termes dans l'une des plus belles pièces de Racine.

Je souffre tous les maux que j'ai faits devant
Troie ;

Rac. An-
drom. act. 3.

Vaincu , chargé de fers , de regrets consumé ,
Brûlé de plus de feux , que je n'en alumai.

sc. 4.

Brûlé est au propre par rapport aux feux que Pyrrhus alumai dans la ville de Troie ; & il est au figuré , par rapport à la passion violente que Pyr-

* ego Sardóis vídear tibi amárior
herbis. Ibid. v. 41.

H ;

178 LA SYLLEPSE ORATOIRE.

rhus dit qu'il ressentoit pour Andromaque. Il y a un pareil jeu de mots dans le distique, qui est gravé sur le tombeau de Despautère :

Hic jacet unóculus *visu* præstantior Argo,
Nomen Joánnes cui ninivíta fuit.

Visus est au propre par rapport à Argus, à qui la fable donne cent yeux ; & il est au figuré per rapport à Despautère : l'auteur de l'építaphe a voulu parler de la vue de l'esprit.

Au reste, cette figure joue trop sur les mots pour ne pas demander bien de la circonspection ; il faut éviter les jeux de mots trop affectés & tirés de loin.

XII.

L'ALLÉGORIE.

Αλλογορία, mutatio, figura quæ aliud dicitur, aliud significatur, R. ἄλλο, aliud, ὀροία, vel
L'ALLÉGORIE a beaucoup de rapport avec la métaphore ; l'allégorie n'est même qu'une métaphore continuée. L'allégorie est un discours, qui est d'abord présenté sous un sens

propre , qui paroît toute autre chose que ce qu'on a besoin de faire entendre , & qui cependant ne sert que de comparaison pour donner l'intelligence d'un autre sens qu'on n'exprime point.

*ἀγορεύω, παρ-
ρο, conció-
por, veí αλλη,
άλια, ἀγορά,
cóncio, orá-
tio.*

La métaphore joint le mot figuré à quelque terme propre ; par exemple , *le feu de vos yeux* ; *yeux* est au propre : au lieu que dans l'allégorie tous les mots ont d'abord un sens figuré ; c'est-à-dire , que tous les mots d'une phrase ou d'un discours allégorique forment d'abord un sens littéral qui n'est pas celui qu'on a dessein de faire entendre : les idées accessoires dévoilent ensuite facilement le véritable sens qu'on veut exciter dans l'esprit , elles démasquent , pour ainsi dire , le sens littéral étroit , elles en font l'application.

Quand on a comencé une allégorie , on doit conserver dans la suite du discours , l'image dont on a emprunté les premières expressions. Madame des Houlières , sous l'image d'une bergere qui parle à ses brebis , rend compte à ses enfans de tout ce

180 L'ALLÉGORIE.

qu'elle a fait pour leur procurer des établissemens ; & se plaint tendrement sous cette image de la dureté de la fortune :

Poésies de
Madame des
Houls. T. 2.
p. 88.

Dans ces prés fleuris ,
Qu'arose la Seine ,
Cherchez qui vous mène ,
Mes chères brebis :
J'ai fait pour vous rendre
Le dessein plus doux ,
Ce qu'on peut attendre
D'une amitié tendre ;
Mais son long courroux
Détruit , empoisonne
Tous mes soins pour vous ,
Et vous abandonne
Aux fureurs des loups.
Seriez-vous leur proie ,
Aimable Troupeau !
Vous de ce hameau
L'honneur & la joie ,
Vous qui gras & beau
Me doniez sans cesse
Sur l'herbète épaisse
Un plaisir nouveau !
Que je vous regrette ?

Mais il faut céder ;
Sans chien , sans houlète ,
Puis-je vous garder ?
L'injuste fortune
Me les a ravis.
Envain j'importune
Le ciel par mes cris ;
Il rit de mes craintes ,
Et sourd à mes plaintes ,
Houlète , ni chien ,
Il ne me rend rien.
Puissiez-vous contentes ,
Et sans mon secours ,
Passer d'heureux jours ,
Brebis innocentes ,
Brebis mes amours.
Que Pan vous défende ,
Hélas ! il le sait ;
Je ne lui demande
Que ce seul bienfait.
Oui , brebis chéries ,
Qu'avec tant de soin
J'ai toujours nouries ,
Je prens à témoin
Ces bois , ces prairies ,
Que si les faveurs
Du Dieu des pasteurs

Vous gardent d'outrages,
 Et vous font avoir
 Du matin au soir
 De gras pâturages ;
 J'en conserverai
 Tant que je vivrai
 La douce mémoire ;
 Et que mes chansons,
 En mille façons
 Porteront sa gloire,
 Du rivage heureux,
 Où vif & pompeux,
 L'astre qui mesure
 Les nuits & les jours,
 Començant son cours
 Rend à la nature
 Toute sa parure ;
 Jusqu'en ces climats,
 Où, sans doute, las
 D'éclairer le monde,
 Il va chez Thétis
 Ralumer dans l'onde
 Ses feux amortis.

Cette allégorie est toujours soutenue par des images qui toutes ont rapport à l'image principale par où

la figure a comencé : ce qui est essentiel à l'allégorie. * Vous pouvez entendre à la lettre tout ce discours d'une bergère , qui touchée de ne pouvoir mener ses brebis dans de bons pâturages , ni les préserver de ce qui peut leur nuire , leur adresseroit la parole , & se plandroit à elles de son impuissance : mais ce sens , tout vrai qu'il paroît , n'est pas celui que Madame des Houlières avoit dans l'esprit : elle étoit ocupée des besoins de ses enfans , voilà ses brebis , le chien dont elle parle , c'est son mari qu'elle avoit perdu : le Dieu Pan c'est le Roi.

Cet exemple fait voir combien est peu juste la remarque de M. Dacier , qui prétend qu'une allégorie qui rempliroit toute une pièce est un monstre ; & qu'ainsi l'Ode 14. du 1. livre d'Horace , *O navis referent* , &c. n'est

Dacier, Œuvres d'Horace, T. 1. p. 211. troif. édit. 1709.

* *Id quoque imprimis est custodiendum, ut quo ex genere coepes translationis, hoc désinas. Multi enim, cum initium à tempestate sumpsérunt, incendio aut ruinâ finiunt; quæ est inconsequéntia rerum foedissima, Quint. l. 8. c. 6. Allegoria.*

Quint. l. 8. point allégorique , quoi qu'en ait
c. 6. alleg. cru Quintilien & les Comentateurs.

Nous avons des pièces entières toutes allégoriques. On peut voir dans l'oraison de Cicéron contre Pison , * un exemple de l'allégorie , où , come Horace , Cicéron compare la République Romaine à un vaisseau agité par la tempête.

L'allégorie est fort en usage dans les proverbes. Les proverbes allégoriques ont d'abord un sens propre qui est vrai , mais qui n'est pas ce qu'on veut principalement faire entendre : on dit familièrement *tant vu la cruche à l'eau , qu'à la fin elle se brise ;* c'est-à-dire , que , quand on affronte trop souvent les dangers , à la fin on y périt ; ou que , quand on s'expose

* Nequè tam fui timidus , ut qui in maximis turbínibus ac flúctibus Reipublicæ navem gubernássem , salvámque in portu collocássem ; frontis tuæ nubéculam , tum collégæ tui contaminátum spíritum pertiméscerem. Alios ego vidi ventos , alias prospéxi ánimo procéllas : áliis impendéntibus tempestátibus non cessi , sed his unum me pro ómnium salute obtuli. Cic. in Pis. n. IX. aliter 20 & 21.

fréquemment aux occasions de pécher, on finit par y succomber.

Les fictions que l'on débite come des histoires, pour en tirer quelque moralité, sont des allégories qu'on apèle *apologues*, *paraboles* ou *fables morales*; telles sont les fables d'Ésope. Ce fut par un apologue que Ménénius Agrippa rapela autréfois la populace romaine, qui, mécontenté du sénat, s'étoit retirée sur une montagne. Ce que ni l'autorité des loix, ni la dignité des Magistrats Romains n'avoient pu faire, se fit par les charmes de l'apologue.

Souvent les anciens ont expliqué par une histoire fabuleuse les éfets naturels dont ils ignoroient les causes; & dans la suite on a doné des sens allégoriques à ces histoires.

Ce n'est plus la vapeur qui produit le tonerre,
 C'est Jupiter armé pour éfrayer la terre;
 Un orage terrible aux yeux des matelots,
 C'est Neptune en courroux qui gourmande
 les flots;
 Echo n'est plus un son qui dans l'air re-
 tentisse,

Boileau,
 Art. Poëta.
 chant III.

C'est une Nymphe en pleurs qui se plaint
de Narcisse.

Cette manière de philosopher flatte l'imagination ; elle amuse le peuple ; qui aime le merveilleux ; & elle est bien plus facile que les recherches exactes que l'esprit méthodique a introduites dans ces derniers tems. Les amateurs de la simple vérité aiment bien mieux avouer qu'ils ignorent , que de fixer ainsi leur esprit à des illusions.

Les recherches de la pierre philosophale s'expriment aussi par allégorie dans leurs livres ; ce qui donne à ces livres un air de mystère & de profondeur , que la simplicité de la vérité ne pourroit jamais leur concilier. Ainsi ils couvrent sous les voiles mystérieux de l'allégorie , les uns leur fourberie , & les autres leur fanatisme , je veux dire , leur fole persuasion. En effet , la nature n'a qu'une voie dans ses opérations ; voie unique que l'art peut contrefaire , à la vérité , mais qu'il ne peut jamais imiter parfaitement. Il est aussi impossi-

ble de faire de l'or par un moyen différent de celui dont la nature se sert pour former l'or, qu'il est impossible de faire un grain de blé d'une manière différente de celle qu'elle emploie pour produire le blé.

Le terme de *matière générale* n'est qu'une idée abstraite qui n'exprime rien de réel, c'est-à-dire, rien qui existe hors de notre imagination. Il n'y a point dans la nature une matière générale dont l'art puisse faire tout ce qu'il veut : c'est ainsi qu'il n'y a point une blancheur générale d'où l'on puisse former des objets blancs. C'est des divers objets blancs qu'est venue l'idée de blancheur, comme nous l'expliquerons dans la suite ; & c'est des divers corps particuliers, dont nous sommes affectés en tant de manières différentes, que s'est formée en nous l'idée abstraite de matière générale. C'est passer de l'ordre idéal à l'ordre physique, que d'imaginer un autre système.

Les énigmes font aussi une espèce d'allégorie : nous en avons de fort belles en vers françois. L'énigme est

188 L'ALLÉGORIE.

un discours qui ne fait point connaître l'objet à quoi il convient, & c'est cet objet qu'on propose à deviner. Ce discours ne doit point renfermer de circonstance qui ne conviène pas au mot de l'énigme.

Observez que l'énigme cache avec soin ce qui peut la dévoiler ? mais les autres espèces d'allégories ne doivent point être des énigmes, elles doivent être exprimées de manière qu'on puisse aisément en faire l'application.

XIII.

L'ALLUSION.

Alludere. R. ad, & lude- re. **L**es allusions & les jeux de mots ont encore du rapport avec l'allégorie: l'allégorie présente un sens, & en fait entendre un autre: c'est ce qui arrive aussi dans les allusions, & dans la plupart des jeux de mots, *rei alterius ex alterá notatio*. On fait allusion à l'histoire, à la fable, aux coutumes; & quelquefois même on joue sur les mots.

Ton Roi, jeune Biron, te sauve enfin la vie ; *Henriade* ,
 Il t'arache sanglant aux fureurs des soldats , chant 7.
 Dont les coups redoublés achevoient ton
 trépas :

Tu vis ; songe du moins à lui rester fidèle.

Ce dernier vers fait allusion à la malheureuse conspiration du Maréchal de Biron ; il en rapèle le souvenir.

Voiture étoit fils d'un marchand de vin : un jour qu'il jouoit aux proverbes avec des Dames, Madame des Loges lui dit , *celui-là ne vaut rien* , Hist. de l'Acad. Tom. 1. p. 277.
percez-nous-en d'un autre. On voit que cette dame fesoit une maligne allusion aux toneaux de vin : car *percer* , se dit d'un toneau , & non pas d'un proverbe ; ainsi elle réveilloit malicieusement dans l'esprit de l'assemblée le souvenir humiliant de la naissance de Voiture. C'est en cela que consiste l'allusion ; elle réveille les idées accessoires.

A l'égard des allusions qui ne consistent que dans un jeu de mots , il vaut mieux parler & écrire simplement , que de s'amuser à des jeux de mots puerils , froids , & fades : en

voici un exemple dans cette épitaphe de Despautère :

Grammaticam scivit , multos docuitque per
annos ;

Declinare tamen non potuit tumulum.

Vous voyez que l'Auteur joue sur la double signification de *declinare*.

Il sut la Grammaire , il l'enseigna pendant plusieurs années , & cependant il ne put décliner le mot *tumulus*. Selon cette traduction , la pensée est fautive ; car Despautère savoit fort bien décliner *tumulus*.

Que si l'on ne prend point *tumulus* matériellement , & qu'on le prène pour ce qu'il signifie , c'est-à-dire , pour le tombeau , & par métonymie pour la mort ; alors il faudra traduire que malgré toute la connoissance que Despautère avoit de la Grammaire , il ne put éviter la mort : ce qui n'a ni sel , ni raison ; car on sait bien que la Grammaire n'exente pas de la nécessité de mourir.

La traduction est l'écueil de ces sortes de pensées : quand une pensée est solide , tout ce qu'elle a de

réalité se conserve dans la traduction ; mais quand toute sa valeur ne consiste que dans un jeu de mots , ce faux brillant se dissipe par la traduction.

Ce n'est pas toutes fois qu'une muse un peu Boileau ,
Art Poët.
chant 2.
fine

Sur un mot , en passant , ne joue & ne badine :

Et d'un sens détourné n'abuse avec succès :
Mais fuyez sur ce point un ridicule excès.

Dans le placet que M. Robin pré- Giles Robin,
natif du S.
Esprit , de
l'Académie
d'Arles.
senta au Roi pour être maintenu dans la possession d'une île qu'il avoit dans le Rhône , il s'exprime en ces termes :

Qu'est-ce en éfet pour toi , Grand Monarque
des Gaules ,

Qu'un peu de sable & de gravier ?

Que faire de mon île ? il n'y croît que des
saules ;

Et tu n'aimes que le laurier.

Saules est pris dans le sens propre ; & *laurier* dans le sens figuré : mais ce jeu présente à l'esprit une pensée très-fine & très-solide. Il faut pout-

tant observer qu'elle n'a de vérité que parmi les nations où le laurier est regardé come le symbole de la victoire.

Les allusions doivent être facilement aperçues. Celles que nos Poëtes font à la fable sont défectueuses, quand le sujet auquel elles ont rapport, n'est pas connu. Malherbe, dans ses stances à M. du Périer, pour le consoler de la mort de sa fille, lui dit :

Poésies de
Malherbe,
L. VI.

Tithon n'a plus les ans qui le firent cigale,
Et Pluton aujourd'hui,
Sans égard du passé les mérites égale
D'Archemore & de lui.

Il y a peu de lecteurs qui connoissent Archemore, c'est un enfant du tems fabuleux. Sa nourrice l'ayant quitté pour quelques momens, un serpent vint & l'étoufa. Malherbe veut dire que Tithon après une longue vie, s'est trouvé à la mort au même point qu'Archemore, qui ne vécut que peu de jours.

L'Auteur du Poëme de la Madeleine, dans une apostrophe à l'amour profane,

prophane , dit , parlant de Jésus-Christ :

Puisque cet *Antéros* t'a si bien désarmé : L. 2. p. 25.

Ce mot d'*Antéros* n'est guère connu que des savans , c'est un mot grec qui signifie *contre-amour* : c'étoit une divinite du Paganisme ; le Dieu vengeur d'un amour méprisé.

Ce Poëme de la Madeleine est rempli de jeux de mots , & d'allusions si recherchées , que malgré le respect dû au sujet , & la bonne intention de l'auteur , il est difficile qu'en lisant cet ouvrage , on ne soit point affecté come on l'est à la lecture d'un ouvrage burlesque. Les figures doivent venir , pour ainsi-dire , d'elles-mêmes ; elles doivent naître du sujet , & se présenter naturellement à l'esprit , come nous l'avons remarqué ailleurs : quand c'est l'esprit qui va les chercher elles déplaisent , elles étonnent & souvent font rire par l'union bizarre de deux idées , dont l'une ne devoit jamais être assortie avec l'autre. Qui croiroit , par exemple , que jamais le jeu de piquet dût entrer dans un poëme fait

pour décrire la pénitence & la charité
de sainte Madeleine ; & que ce jeu
dût faire naître la pensée de se donner
la discipline !

Poème de la Piquez-vous seulement de jouer au piquet ,
M. deleine , A celui que j'entens qui se fait sans caquer ;
l. 3. p. 42. J'entens que vous preniez par fois la disci-
pline ,
Et qu'avec ce beau jeu vous fassiez bone
mine.

On ne s'attend pas non plus à trou-
ver les termes de Grammaire détail-
lés dans un ouvrage qui porte pour
titre, le nom de sainte Madeleine ;
ni que l'auteur imagine je ne sai quel
rapport entre la Grammaire & les exer-
cices de cette Sainte : cependant une
tête de mort & une discipline sont
les RUDIMENS de Madeleine.

Ibid. l. 2. p. Et regardant toujours ce têt de trépassé ,
18, 19. &c. Elle voit le FUTUR dans ce PRÉSENT PASSÉ,

.
Et c'est sa discipline , & tous ses châtimens ,
Qui lui font comencer ces rudes RUDIMENS .
Ce qui la fait trembler pour son GRAMMAI-
RIEN ,

C'est de voir, par un CAS du tout déraisonnable,

Que son amour lui rend la mort INDÉCLINABLE,

Et qu'ACTIF come il est aussi bien qu'excessif
Il le rend à ce point d'impassible PASSIF.

O que l'amour est grand, & la douleur amère,

Quand un VERBE PASSIF fait toute sa GRAMMAIRE !

LA MUSE pour cela me dit, non sans raison,

Que toujours la PREMIERE est sa CONJUGAISON.

Sachant bien qu'en aimant elle peut tout prétendre,

Come tout ENSEIGNER, tout LIRE, & tout ENTENDRE,

Pendant qu'elle s'occupe à punir le forfait

De son TEMS PRÉTÉRIT qui ne fut qu'IMPARFAIT,

Tems de qui le FUTUR réparera les pertes

Par tant d'afflictions & de peines souffertes :

Et le PRÉSENT est tel, que c'est l'INDICATIF,

D'un amour qui s'en va jusqu'à l'INFINITIF.

Puis par un OPTATIF, ah ! plutôt à Dieu, dit-elle,

Que je n'eusse jamais été si criminelle !

Prenant avec plaisir, dans l'ardeur qu'il la brûle

Le FOUET pour discipline, & la croix pour
FÉRULE.

Vous voyez qu'il n'oublie rien. Cet ouvrage est rempli d'un nombre infini d'allusions aussi recherchées, pour ne pas dire aussi puériles. Le défaut de jugement qui empêche de sentir ce qui est ou ce qui n'est pas à propos, & le desir mal entendu de montrer de l'esprit & de faire parade de ce qu'on sait, enfantent ces productions ridicules.

Molière
Misant. act.
l. 2. 2.

Ce style figuré, dont on fait vanité,
Sort du bon caractère & de la vérité;
Ce n'est que jeux de mots, qu'affectation pure,
Et ce n'est pas ainsi que parle la nature.

J'ajouterai encore ici une remarque, à propos de l'allusion : c'est que nous avons en notre langue un grand nombre de chansons, dont le sens littéral, sous une apparence de simplicité, est rempli d'allusions obscènes. Les auteurs de ces productions sont coupables d'une infinité de pensées dont ils salissent l'imagination ; & d'ailleurs ils se deshonnorent dans l'es-

prit des honêtes gens. Ceux qui dans des ouvrages sérieux tombent par simplicité dans le même inconvénient que les faiseurs de chansons, ne sont guère moins repréhensibles, & se rendent plus ridicules.

Quintilien, tout païen qu'il étoit, Quint. Instit. Orat. l. vi. c. 3. de Risu. veut que non seulement on évite les paroles obscènes, mais encore tout ce qui peut réveiller des idées d'obscénité. *Obscœnitas verò non à verbis tantùm abesse debet, sed etiã à significatione.*

» On doit éviter avec soin en écri-
 » vant dit-il ailleurs, * tout ce qui
 » peut doner lieu à des allusions des-
 » honêtes. Je sai bien que ces in-
 » terprétations viennent souvent dans

* Hoc vitium κακῶστατον vocatur, sive malâ consuetudine in obscœnum intellectum sermo detortus est... dicta sanctè & antiquè ridèntur à nobis : quam culpam non scribèntium quidem júdico, sed legèntium : tamen vitãnda ; quãtenus verba honèsta móribus perdídimus, & evincèntibus etiã vitiis cedèndum est. Sive junctúra defórmiter sonat... aliæ conjunctiões aliquid simile faciunt quas persequi longum est, in eo vitio quod vitãndum dicimus, commorãntes. Sed divisio quoque

» l'esprit plutôt par un éfet de la cor-
 » ruption du cœur de ceux qui lisent ,
 » que par la mauvaise volonté de ce-
 » lui qui écrit ; mais un auteur sage
 » & éclairé doit avoir égard à la foi-
 » blesse de ses lecteurs , & prendre
 » garde de faire naître de pareilles
 » idées dans leur esprit : car enfin
 » nous vivons aujourd'hui dans un siè-
 » cle où l'imagination des homes est si
 » fort gâtée , qu'il y a un grand nom-
 » bre de mots qui étoient autrefois
 » très-honêtes , dont il ne nous est
 » pas permis de nous servir par l'abus
 » qu'on en a fait ; de sorte que sans
 » une attention scrupuleuse de la part
 » de celui qui écrit , ses lecteurs trou-
 » vent malignement à rire en salissant
 » leur imagination avec des mots ,
 » qui , par eux-mêmes , sont très-
 » éloignés de l'obscénité.

*affert eandem injuriam pudori. Nec scripto
 modo id accidit ; sed etiam sensu plerique
 obscœnè intelligere , nisi caveris , cupiunt ,
 ac ex verbis quæ longissimè ab obscœnitate
 absunt , occasionem turpitudinis rapere. Quint.
 Inst. Orat. lib. VIII. c. 3. de Ornâtu.*

XIV.

L'IRONIE.

L'IRONIE est une figure par laquelle on veut faire entendre le contraire de ce qu'on dit : ainsi les mots dont on se sert dans l'ironie , ne sont pas pris dans le sens propre & littéral.

*ἰρωνία ,
Dissimulatio
in oratione.*

M. Boileau , qui n'a pas rendu à Quinault toute la justice que le public lui a rendue depuis , a dit par ironie :

Je le déclare donc, Quinault est un Virgile.

*Boileau ,
Sat. ix.*

Il vouloit dire un mauvais Poëte.

Les idées accessoires sont d'un grand usage dans l'ironie : le ton de la voix , & plus encore la connoissance du mérite ou du démérite personnel de quelqu'un , & de la façon de penser de celui qui parle , servent plus à faire conoître l'ironie , que les paroles dont on se sert. Un home s'écrie , *oh le bel esprit !* Parle-t-il de Cicéron ,

d'Horace ? il n'y a point là d'ironie ; les mots sont pris dans le sens propre. Parle-t-il de Zoïle ? c'est une ironie. Ainsi l'ironie fait une satire , avec les mêmes paroles dont le discours ordinaire fait un éloge.

Tout le monde sait ce vers du père de Chimène dans le Cid.

Corn. Cid. A de plus hauts partis Rodrigue doit prétendre.
act. 1. sc. 3.

C'est une ironie. On en peut remarquer plusieurs exemples dans Balzac & dans Voiture. Je ne sais si l'usage que ces auteurs ont fait de cette figure , seroit aujourd'hui aussi bien reçu qu'il l'a été de leur tems.

Cicéron comence par une ironie l'oraison pour Ligarius. *Novum crimen , Caii Cæsar , & ante hunc diem inauditum , &c.* Il y a aussi dans l'oraison contre Pison un fort bel exemple de l'ironie : c'est à l'ocasion de ce que Pison disoit que s'il n'avoit pas triomphé de la Macédoine , c'étoit parce qu'il n'avoit jamais souhaité les honneurs du triomphe. » Que » Pompée est malheureux , dit Cr-

» céron , * de ne pouvoir profiter
 » de votre conseil ! Oh ! qu'il a eu
 » tort de n'avoir point eu de goût.
 » pour votre philosophie ! Il a eu
 » la folie de triompher trois fois.
 » Je rougis , Crassus , de votre con-
 » duite. Quoi , vous avez brigué l'ho-
 » neur du triomphe avec tant d'em-
 » pressement ! &c.

X V.

L'EUPHÉMISME.

L'EUPHÉMISME est une figure ^{εὐφημισμός ,}
 par laquelle on déguise des idées dé- ^{boni óminis}
 sagrables , odieuses , ou tristes , sous ^{captatio :}
 des noms qui ne sont point les noms ^{d. scours de}
 propres de ces idées : ils leur servent ^{bon augure.}
 comé de voile , & ils en expriment ^{eu , bien ,}
 en apparence de plus agréables , de ^{heureusement.}
 moins choquantes , ou de plus ho- ^{& φημι , je}
 dis.

* Non est íntegrum Cn. Pompéio , consi-
 lio jam uti tuo ; errávit enim. Non gustá-
 rat ístam tuam philosophiam ; ter . jam
 homo stultus , triúmphávit. &c. Cic. in Pi-
 son. n. 58. XXIV.

nêtes selon le besoin ; par exemple : ce seroit reprocher à un ouvrier ou à un valet la bassesse de son état , que de l'apeler *ouvrier* ou *valet* ; on leur donc d'autres noms plus honêtes qui ne doivent pas être pris dans le sens propre. C'est ainsi que le boureau est apelé par honneur , *le maître des hautes œuvres*.

C'est par la même raison qu'on donc à certaines étofes grossières le nom d'étofes plus fines ; par exemple : on apèle *velours de Mauriène* une sorte d'étofe de gros drap qu'on fait en Mauriène , province de Savoie , & dont les pauvres Savoyards sont habillés. Il y a aussi une sorte d'étofe de fil dont on fait des meubles de campagne ; on honore cette étofe du nom de *damas de Caux* , parce qu'elle se fabrique au pays de Caux en Normandie.

Un ouvrier qui a fait la besogne pour laquelle on l'a fait venir , & qui n'attend plus que son payement pour se retirer , au lieu de dire *payez-moi* , dit par euphémisme , *n'avez-vous plus rien à m'ordonner*.

Nous disons aussi, *Dieu vous assiste*, *Dieu vous benisse*, plutôt que de dire, *je n'ai rien à vous donner*.

Souvent pour congédier quelqu'un, on lui dit, *voilà qui est bien*, *je vous remercie*, plutôt que de lui dire *alex vous-en*.

Les Latins se servoient dans le même sens de leur *rectè*, qui, à la lettre, signifie *bien*, au lieu de répondre qu'ils n'avoient rien à dire. » Quand nous ne voulons pas dire ce que nous pensons, de peur de faire de la peine à celui qui nous intéroge, nous nous servons du mot de *rectè*, dit Donat. *

Softrata, dans Térence, ** dit à son fils Pamphile, *pourquoi pleurez-vous ? Qu'avez-vous, mon fils ?* Il

* *Rectè* dicimus cum sine injúria interrogántis áliquid reticémus. *Donat.* in *Terent. Hecyr.* act. 3. sc. 2. v. 20.

** S. Quid lácrymas ? Quid es tam tristis ? P. *rectè* mater. *Ter. Hecyr.* act. 3. sc. 2.

Tum, quod dem ei, *rectè* est : nam nihil esse mihi, religio est dicere. *Heaut.* act. 2. sc. 1. v. 16. & selon *Mad. Dacier*, act. 1. sc. 4. v. 16.

répondit, *rectè mater. Tout va bien, ma mère.* Madame Dacier traduit, *rien, ma mère*, tel est le tour françois.

Dans une autre comédie de Térence, Clitiphon dit que quand sa maîtresse lui demande de l'argent, il se tire d'affaire en lui répondant *rectè*, c'est-à-dire, en lui donnant de belles espérances : car, dit-il, *je n'oserois lui avouer que je n'ai rien ; le mot de rien est un mot funeste.*

Madame Dacier a mieux aimé traduire, *lorsqu'elle me demande de l'argent, je ne fais que marmoter entre les dents ; car je n'ai garde de lui dire que je n'ai pas le sou.*

Si Madame Dacier eût été plus entendue qu'elle ne l'étoit en galanterie, elle auroit bien senti que *marmoter entre les dents*, n'étoit pas une contenance trop propre à faire naître dans une coquette l'espérance d'un présent.

* Andr. aft.

5. sc. 4. v. 50.

** Ib. aft. 2.

sc. 6. v. 2.

*** Haut.

aft. 5. sc. 2.

v. 43.

Il y avoit toujours un verbe sous-entendu avec *rectè*. *Rectè admones.*

* *Ego istac rectè ut fianz videro.* **

*Rectè suades, *** &c.*

A l'égard du *rectè* de la 2^e. scène du III^e acte de l'Hécyre, il faut sous-entendre ou *váleo*, *rectè valéo*, ou *rectè mihi cónsulo*, ou enfin quelque autre mot pareil, come *res benè se habet*, &c. Pamphyle vouloit exciter cette idée dans l'esprit de sa mère pour en éluder la demande.

Pour ce qui est de l'autre *rectè*, Heaut. act.
1. sc. 1. Clitiphon vouloit faire entendre à sa maîtresse, qu'il avoit des ressources pour lui trouver de l'argent; que tout iroit bien, & que ses desirs seroient enfin satisfaits.

Ainsi, quoique Madame Dacier nous dise * que nous n'avons point de mot en notre langue, qui puisse exprimer la force de ce *rectè*, je crois qu'il répond à ces façons de parler, *cela va bien*, *cela ne va pas si mal que vous pensez*; *courage*, *il y a espérance*, *cela est bon*; *tout ira bien*, &c. ce sont là autant d'Euphémismes.

Dans toutes les nations policées on a toujours évité les termes qui expriment des idées deshonnêtes. Les personnes peu instruites croient que les Latins n'avoient pas cette délicatesse;

* Dans les remarques sur la sc. 2. du 3. act. de l'Hécyre.

c'est une erreur. Il est vrai qu'aujourd'hui on a quelquefois recours au latin pour exprimer des idées dont on n'oseroit dire le mot propre en françois : mais c'est que come nous n'avons appris les mots latins que dans les livres , ils se présentent à nous avec une idée accessoire d'érudition & de lecture , qui s'empare d'abord de l'imagination ; elle la partage , elle enveloppe , en quelque sorte , l'image deshônête , elle l'écarte , & ne la fait voir que de loin : ce sont deux objets que l'on présente alors à l'imagination , dont le premier est le mot latin qui couvre l'idée qui le suit ; ainsi ces mots servent come de voile & de périphrase à ces idées peu honêtes : au lieu que come nous sommes acoutumés aux mots de notre langue , l'esprit n'est pas partagé. Quand on se sert de termes propres , il s'occupe directement des objets que ces termes signifient. Il en étoit de même à l'égard des Grecs & des Romains , les honêtes gens ménageoient les termes come nous les ménageons en françois , & leur

scrupule aloit même quelquefois si loin, qu'ils évitoient la rencontre des syllabes, qui, jointes ensemble, auroient pu réveiller des idées deshonnêtes. *Quia si ita diceretur, obscœniùs concurrerent littœra*, dit Cicéron; & Quintilien a fait la même remarque.

Orat. n. 254.
aliter. XLV.

Inst. Orat.
l. VIII, c. 3.

» Ne devrois-tu point mourir de
» honte, dit Chrémès à son fils,
» * d'avoir eu l'insolence d'amener
» à mes yeux, dans ma propre mai-
» son, une. . . je n'ose prononcer
» un mot deshonnête en présence de
» ta mère, & tu as bien osé comètre

* Non mihi per fallacias adducere ante oculos. . . pudet dicere hæc præsentem verbum turpe; at te id nullo modo pûduit facere. *Heaut. act. 5. sc. 4. v. 18.*

Ego servo & servabo Platónis verecundiam. Itaque tectis verbis, ea ad te scripsi, quæ apertissimis agunt Stoïci. Illi étiam crépitus aiunt æquè liberos, ac ructus, esse oportere. *Cic. l. IX. Epist. 22.*

Æquè eâdem modéstia, pótius cum muliere fuisse, quàm concubuisse, dicébant. *Varro de ling. lat. l. v. sub fin.*

Mos fuit, res turpes & fœdas prolâtu; honestiorum convestrier dignitate. *Arnob. l. v.*

» une action infâme dans notre propre maison.

C'étoit par la même figure qu'au lieu de dire , *je vous abandonne* , *je ne me mets point en peine de vous* , *je vous quite* , les anciens disoient souvent , *vivez* , *portez-vous bien*. *Vivez forêts* , * cette expression , dans l'endroit où Virgile s'en est servi , ne marque pas un souhait que le berger fasse aux forêts , il veut dire simplement qu'il les abandonne.

Ils disoient aussi quelquefois , *avoir vécu* , *avoir été* , *s'en être alé* , *avoir passé par la vie* , (*vitâ functus* , **) au lieu de dire *être mort* , le terme de *mourir* leur paroissoit en certaines occasions un mot funeste.

Les anciens portoient la superstition jusqu'à croire qu'il y avoit des

* *Omnia vel médium fiant mare* , *vivite sylvæ*. *Virg. Eç. VIII. v. 58.*

Valeant , qui inter nos *dissidium volunt*. *Ter. And. act. IV. sc. 2. v. 13.*

Castro peto : *valeátque Venus* , *valeántque puellæ*. *Tibull. l. 2. El. 6. v. 9.*

** *Fungi fungor* , signifie *passer par* dans un sens métaphorique : *être délivré de* , *s'être acquité de*.

mots , dont la seule prononciation pouvoit attirer quelque malheur : comme si les paroles , qui ne sont qu'un air mis en mouvement , pouvoient produire , par elles-mêmes , quelque autre effet dans la nature , que celui d'exciter dans l'air un ébranlement , qui , se communiquant à l'organe de l'ouïe , fait naître dans l'esprit des hommes les idées dont ils sont convenus par l'éducation qu'ils ont reçue.

Cette superstition paroissoit encore plus dans les cérémonies de la religion : on craignoit de donner aux Dieux quelque nom qui leur fût désagréable. On étoit averti * au commencement du sacrifice ou de la cérémonie , de prendre garde de pro-

* *Malè ominâtiâ parcite verbis , ou selon d'autres , malè nominâtiâ. Hor. l. 3. od. 14.*

Favête linguis. Hor. l. 3. od. 1.

Ore favête omnes. Virg. Æn. l. 5. v. 71.

Dicâmus bona verba , venit natâlis , ad aras.

Quisquis ades , linguâ , vir muliérque fave. Tibull. l. 2. El. 2. v. 1.

Prospera lux ôritur , linguisque animisque favête ,

noncer aucun mot qui pût attirer quelque malheur, de ne dire que de bonnes paroles, *bona verba fari*, enfin d'être favorable de la langue, *favéte linguis*, ou *linguá*, ou *ore*; & de garder plutôt le silence que de prononcer quelque mot funeste qui pût déplaire aux Dieux: & c'est de là que *favéte linguis*, signifie par extension; *faites silence*.

Par la même raison, ou plutôt par le même fanatisme, lorsqu'un oiseau avoit été de bon augure; & que ce qu'on devoit attendre de cet heureux présage, étoit détruit par un augure contraire, ce second augure ne s'appeloit point mauvais augure; mais simplement *l'autre augure*,* ou *l'autre oiseau*. C'est pourquoi, dit Festus, ce terme *alter*, veut dire quelquefois contraire, mauvais.

Nunc dicenda bono, sunt bona verba,
die. Ovid. Fast. l. 1. v. 71.

* *Alter*, & pro non bono ponitur, ut in auguriis, *altera* cum appellatur avis quæ utri-
que prospera non est; sic *alter* nonnumquam
pro adverso dicitur & malo. Festus, v. *alter*.

Il y avoit des mots consacrés pour les sacrifices, dont le sens propre & littéral étoit bien différent de ce qu'ils signifioient dans ces cérémonies superstitieuses ; par exemple : *maclâre*, qui veut dire *magis auclâre*, augmenter davantage, se disoit des victimes qu'on sacrifioit. On n'avoit garde de se servir alors d'un mot qui pût faire naître l'idée funeste de la mort ; on se servoit par euphémisme, de *mac-lâre*, augmenter ; soit que les victimes augmentassent alors en honneur, soit que leur volume fût grossi par les ornemens dont on les paroit : soit enfin que le sacrifice augmentât en quelque sorte l'honneur qu'on rendoit aux Dieux. Nous avons sur ce point un beau passage de Varron, que l'on peut voir ici au bas de la page. *

*. *Maclâre*, verbum & sacrorum, κατ' εὐφημισμὸν dictum, quasi *magis augere*, ut *adolere*, undè & *magmentum* quasi *majus augmentum* : nam *hostiæ tanguntur molâ salsâ*, & tum *immolata* dicuntur ; cum verò istæ sunt & aliquid ex illis in aram datum est, *maclata* dicuntur per laudationem, itémque boni óminis significatiónem. Et cum illis *mola salsa* imponitur, dicitur *maclæ esse*.

De même , parce que *crémari* , être brûlé , auroit été un mot de mauvais augure , & que l'autel croissoit , pour ainsi dire , par les herbes , par les entrailles des victimes , & par tout ce qu'on mettoit dessus pour être brûlé ; au lieu de dire *on brûle sur les autels* , ils disoient ; *les autels croissent* , car *adolere* & *adoléscere* , signifient proprement *croître* ; & ce n'est que par euphémisme que ces mots signifient *brûler*.

Adoléscent
ignibus aræ.
Virg Georg.
iv. v. 379.

C'est ainsi que les personnes du peuple disent quelquefois dans leur colère , *que le bon Dieu vous emporte* , n'osant prononcer le nom du malin esprit.

Dans l'Écriture Sainte , le mot de *benir* est mis quelquefois au lieu de *maudire* , qui est précisément le contraire. Come il n'y a rien de plus affreux à concevoir , que d'imaginer quelqu'un qui s'emporte jusqu'à des imprécations sacrilèges contre Dieu

Varro de vitâ Pop. Rom. l. 2. dans les fragmens qui sont à la fin des œuvres de Varron , de l'édition de J. Janson , Amst. 1723. p. 63.

même ; au lieu du terme de *maudire*, on a mis le contraire par euphémisme.

Naboth n'ayant pas voulu vendre au Roi Achab, une vigne qu'il possédoit, & qui étoit l'héritage de ses pères ; la Reine Jézabel, femme d'Achab, suscita deux faux témoins, qui déposèrent que Naboth avoit blasphémé contre Dieu & contre le Roi : or, l'Écriture, pour exprimer ce blasphème, fait dire aux témoins, que *Naboth a benî Dieu & le Roi.* *

Job dit dans le même sens, *peut-être que mes enfans ont péché, & qu'ils ont benî Dieu dans leur cœur.* **

C'est ainsi que dans ces paroles de Virgile, *auri sacra fames*, *sacra* se prend pour *execrabilis*, selon Servius ; soit par euphémisme, soit par extension : car il est à observer que souvent par extension, *sacer* vouloit dire

* Viri diabólici dixerunt contra eum testimónium coram multitudine ; benedixit Naboth Deum & Regem. *Reg. III c. 21. v. 10. & 13.*

** Ne fortè peccáverint filii mei & benedixerint Deo in cordibus suis. *Job, 1. v. 5.*

exécrable. Ceux que la justice humaine avoit condânés, & ceux qui se dévouoient pour le peuple, étoient regardés come autant de personnes sacrées. De-là, dit Festus, * tout méchant home est apelé *sacer*. O le maudit boufon, dit Afranius, en se servant de *sacrum* : § O *sacrum scurram*, & *malum*. Et Plaute, parlant d'un marchand d'esclaves, s'exprime en ces termes, *Hómini (si leno est homo) quantum hóminum terra sústinet, sacérrimo*.

§ Fragn.
Vet. Poët.
Lond. 1713.
pag. 1512.
Plaut. Pœn.
Prolog. v.
90.

On peut encore raporter à l'euphémisme ces périphrases ou circonlocutions, dont un orateur délicat

* *Homo sacer-is est, quem pópulus judicávit ob maleficiúm, neque fas est eum immolari. ex quo quivis homo, malus atque improbus, sacer appellári solet. Festus. v. sacer.*

Massilienses; quóties pestilentia laborábant, unus se ex pauperibus offerebat, aléndus anno íntegro públicis & purioribus cibis. Hic postea, ornátus verbénis & vestibus sacris, circumducebátur per totam civitátem, cum execrationibus; ut in ipsum reciderent mala totius civitátis; & sic projiciebátur. *Servius. In Æn. III. v. 57.*

enveloppe habilement une idée , qui , toute simple , exciteroit peut-être dans l'esprit de ceux à qui il parle , une image ou des sentimens peu favorables à son dessein principal. Cicéron n'a garde de dire au Sénat , que les domestiques de Milon tuèrent Clodius ; * » Ils firent , dit-il , » ce que tout maître eût voulu que » ses esclaves eussent fait en pareille « occasion. » De même , lorsqu'on ne donne pas à un mercenaire tout l'argent qu'il demande , au lieu de lui dire , *je ne veux pas vous en donner davantage* , souvent on lui dit par euphémisme , *je vous en donnerai davantage une autre fois ; cela se trouvera : je chercherai les occasions de vous récompenser , &c.*

* Fecerunt id servi Milonis quod suos quisque servos in tali re facere voluisset.
Cic. pro Milone , num. 29.



XVI.

L'ANTIPHRASE.

L'EUPHÉMISME & l'Ironie ont donné lieu aux Grammairiens d'inventer une figure qu'ils apèlent *Antiphrase*, c'est-à-dire, *contre-vérité* ; par exemple : la mer noire sujète à de fréquens naufrages , & dont les bords étoient habités par des hommes extrêmement féroces , étoit apèlée *Pontus* ^{in favoros.} *Euxin*, c'est-à-dire, *mer favorable à* ^{hospitális.} *ses hôtes*, *mer hospitalière*. C'est pour-
^{Qui exerce} *quoi* Ovide a dit que le nom de cette ^{P'hospitalité.} mer étoit un menteur.

Ovid. Trist. Quem tenet Euxini, mendax cognómine,
 l. 5. Eleg. littus.
 10. v. 13. Et ailleurs : Pontus Euxini falso nómine
 Idem l. 3. dictus.
 El. 13. v. ult.

Sanctius & quelques autres ne veulent point mettre l'antiphrase au rang des figures. Il y a en éfet je ne sai quoi d'opposé à l'ordre naturel , de nomer une chose par son contraire , d'apeler *lumineux* un objet , parce qu'il est

est obscur ; l'antiphrase ne satisfait pas l'esprit.

Malgré les mauvaises qualités des objets , les anciens qui personifioient tout , leur donnoient quelquefois des noms flatteurs , come pour se les rendre favorables , ou pour se faire un bon augure , un bon présage.

Ainsi c'étoit par euphémisme , par superstition , & non par antiphrase , que ceux qui alloient à la mer que nous apelons aujourd'hui *la mer noire* , la nomoient *mer hospitalière* , c'est-à-dire , mer qui ne nous sera point funeste , qui nous sera propice , où nous serons bien reçus , mer qui sera pour nous une mer hospitalière , quoiqu'elle soit communément pour les autres une mer funeste.

Les trois Déesses infernales , filles de l'Erèbe & de la Nuit , qui , selon la fable , filent la trame de nos jours , étoient apelées *les Parques* : de l'adjectif *parcus* , *quia parçè nobis vitam tribuunt*. Chacun trouve qu'elles ne lui filent pas assez de jours. D'autres disent qu'elles ont été ainsi apelées , parce que leurs fonctions sont parta-

gées ; *Parca quasi partita.*

Clotho colum retinet, Lachesis net, & Atropos oecat.

Ce n'est donc point par antiphrase , *quia memini parcunt* , qu'elles ont été apelées *Parques*.

ἐμμένιδες.
 Les Furies , *Alecto* , *Tisiphone* & *Mégère* , ont été apelées *Euménides* , du grec *eumeneis* , *benévola* , douces , bienfaisantes. La comunc opinion est que ce nom ne leur fut doné qu'après qu'elles eurent cessé de tourmenter *Oreste* qui avoit tué sa mère. Ce prince fut , dit-on , le premier qui les apela *Euménides*. Ce sentiment est adopté par le P. Sanadon. D'autres prétendent que les Furies étoient apelées *Euménides* long-tems avant qu'*Oreste* vint au monde : mais d'ailleurs cette aventure d'*Oreste* est remplie de tant de circonstances fabuleuses , que j'aime mieux croire qu'on a apelé les Furies *Euménides* par euphémisme , pour se les rendre favorables. C'est ainsi qu'on traite tous les jours de *bonnes* & de *bienfesantes* les personnes les plus aigres & les plus

dificiles dont on veut apaiser l'emportement, ou obtenir quelque bienfait.

On dit encore qu'un bois sacré est apelé *lucus*, par antiphrase; car ces bois étoient fort sombres, & *lucus* vient de *lucére*, *luire*: mais si *lucus* vient de *lucére*, c'est par une raison contraire à l'antiphrase; car come il n'étoit pas permis, par respect, de couper de ces bois, ils étoient fort épais, & par conséquent fort sombres, ainsi le besoin autant que la superstition, avoit introduit l'usage d'y alumer des flambeaux.

Manes: les manes, c'est-à-dire, les ames des morts, & dans un sens plus étendu, les habitans des enfers, est encore un mot qui a donné lieu à l'antiphrase. Ce mot vient de l'ancien adjectif *manus*, * dont on se servoit au lieu de *bonus*. Ceux qui prioient les manes, les apeloient ainsi pour se les rendre favorables. *Vos ô mihi manes este boni*; c'est ce que Virgile fait dire à Turnus. Ainsi tous les exemples dont on prétend autoriser l'antiphrase, se raportent,

* Festus, v.
Mandre, mane.

Nonius.
c. 1. n. 337.
Varr. de

ling. lat. l. 5.
início.
Virg. *Æn.*
12. v. 647.

ou à l'euphémisme , ou à l'ironie ;
 come quand on dit à Paris , *c'est une
 muète des haies* , c'est à-dire , une
 femme qui chante pouilles , une vraie
 harangère des haies ; *muète* est dit
 alors par ironie.

XVII.

LA PÉRIPHRASE.

περίφρασις.
 Circum lo-
 cutio. *περί*,
 circumφράζω
 dico.

QUINTILIEN met la Périphrase
 au rang des tropes ; en éfet , puisque
 les tropes tiennent la place des ex-
 pressions propres , la périphrase est un
 trope , car la périphrase tient la place ,
 ou d'un mot ou d'une phrase.

Nous avons expliqué dans la pre-
 mière partie de cette Grammaire , ce
 que c'étoit qu'une phrase : c'est une
 expression , une manière de parler ,
 un arangement de mots , qui fait un
 sens fini ou non fini.

Pluribus autem verbis cum id quod uno ,
 aut paucioribus certè , dici potest , explicá-
 tur , *περίφρασιν* vocant , circuitum loquendi
Quint. Inst. Orat. l. VIII. c. 6. de Tropis.

La périphrase ou circonlocution est un assemblage de mots qui expriment en plusieurs paroles ce qu'on auroit pu dire en moins, & souvent en un seul mot ; par exemple : *le vainqueur de Darius*, au lieu de dire, *Alexandre : l'astre du jour*, pour dire *le soleil*.

On se sert de périphrases, ou par bienséance, ou pour un plus grand éclaircissement, ou pour l'ornement du discours, ou enfin par nécessité.

1. Par bienséance, lorsqu'on a recours à la périphrase, pour envelopper les idées basses ou peu honêtes. Souvent aussi, au lieu de se servir d'une expression qui exciteroit une image trop dure, on l'adoucit par une périphrase, come nous l'avons remarqué dans l'euphémisme.

2. On se sert aussi de périphrase pour éclaircir ce qui est obscur, les définitions sont autant de périphrases ; come lorsqu'au lieu de dire *les Parques*, ou, *les trois Déesses infernales*, qui selon la fable, filent la trame de nos jours.

LA PARA-
PHRASE.

Remarquez que quelquefois après qu'on a expliqué par une périphrase un mot obscur ou peu connu, on développe plus au long la pensée d'un auteur, en ajoutant des réflexions ou des circonstances qu'il auroit pu ajouter lui-même; mais alors ces sortes d'explications plus amples & conformes au sens de l'auteur, sont ce qu'on apèle des *Paraphrases*, la paraphrase est une espèce de comentaire :

παρὰ λέξιν, re :
juxta dico, qui
id est, lo- qui a
quor. juxta l'é- déjà
ea quæ alius étend
dixit, παρὰ, l'é- plus
juxta, supra son
φράζω, dico. esprit.

re : on reprend le discours de celui qui a déjà parlé, on l'explique, on l'étend davantage en suivant toujours son esprit. Nous avons des paraphrases des Psaumes, du livre de Job, du nouveau Testament, &c. Nous avons aussi des paraphrases de l'art poétique d'Horace, &c. La périphrase ne fait que tenir la place d'un mot ou d'une expression, au fond elle ne dit pas davantage; au lieu que la paraphrase ajoute d'autres pensées, elle explique, elle développe.

3. On se sert de périphrases pour l'ornement du discours, & sur-tout en poésie. Le génie de la poésie con-

siste à amuser l'imagination par des images qui au fond se réduisent souvent à une pensée que le discours ordinaire exprimeroit avec plus de simplicité, mais d'une manière ou trop sèche ou trop basse : la périphrase poétique présente la pensée sous une forme plus gracieuse ou plus noble : c'est ainsi qu'au lieu de dire simplement à *la pointe du jour*, les Poètes disent :

L'Aurore cependant au visage vermeil,
Ouvroit dans l'Orient le palais du soleil :

Henriade,
ch. vi.

La nuit en d'autres lieux portoit ses voiles
sombres,

Les songes voltigeans fuyoient avec les ombres.

Madame Dacier comence le XVII^e.
livre de l'Odyssée d'Homère par ce vers :

Dès que la belle Aurore eut annoncé le jour.

Et ailleurs elle dit, » la brillante ^{Iliade, l.}
» Aurore sortoit à peine du sein du ^{xix.}
» l'Océan, pour annoncer aux Dieux
» & aux homes le retour du soleil.

Pour dire que le jour finit, qu'il

est tard , *advesperascit* , Virgile dit qu'on voit déjà fumer de loin les cheminées , que déjà les ombres s'allongent & semblent tomber des montagnes.

Ecl. L v. 83. Et jam summa procul villarum cúlmina fumant ,

Majorésque cadunt altis de móntibus umbræ.

Boileau a dit par imitation :

Lutrin , ch. 2. Les ombres cependant sur la ville épandues
Du faite des maisons descendent dans les rues.

On pourra remarquer un plus grand nombre d'exemples pareils dans les auteurs. Je me contenterai d'observer ici qu'on ne doit se servir de périphrases que quand elles rendent le discours plus noble ou plus vif par le secours des images. Il faut éviter les périphrases qui ne présentent rien de nouveau , qui n'ajoutent aucune idée accessoire , elles ne servent qu'à rendre le discours languissant : si après avoir dit d'un homme acablé de remords ; qu'il est toujours triste , vous vous servez de quelque périphrase qui ne dise autre chose , sinon que cet

homme est toujours sombre , rêveur , mélancolique & de mauvaise humeur , vous ne rendez guère votre discours plus vif par de telles expressions. M. Boileau , sur un sujet pareil , a fait d'après Horace une espèce de périphrase qui tire tout son prix de la peinture dont elle occupe l'imagination du lecteur.

Ce fou rempli d'erreurs que le trouble accompagne, Ep. v.

Et malade à la ville ainsi qu'à la campagne ,

Envain monte à cheval pour tromper son ennui, Post.équitem
sedet atra

Le chagrin monte en croupe & galope avec lui. cura. Hor.
l. III. od. 1.
v. 40.

Le même Poëte , au lieu de dire , pendant que je suis encore jeune , se sert de trois périphrases qui expriment cette même pensée sous trois images différentes.

Tandis que libre encor , malgré les destinées, Sat. 1.
Mon corps n'est point courbé sous le faix des années ;

Qu'on ne voit point mes pas sous l'âge chanceler ,

Et qu'il reste à la Parque encor de quoi filer.

On doit aussi éviter les périphrases obscures & trop enflées. * Celles qui ne servent ni à la clarté, ni à l'ornement du discours, sont défectueuses. C'est une inutilité désagréable qu'une périphrase à la suite d'une pensée vive, claire, solide & noble. L'esprit qui a été frappé d'une pensée bien exprimée, n'aime point à la retrouver sous d'autres formes moins agréables, qui ne lui apprenent rien de nouveau, ou rien qui l'intéresse. Après que le père des trois Horaces, p. 10. dans l'exemple que j'ai déjà rapporté, a dit qu'*il mourût*, il devoit en demeurer là, & ne pas ajoûter :

Ou qu'un beau désespoir enfin le secourût.

Marot, dans une de ses plus belles épîtres, raconte agréablement au Roi François I. le malheur qu'il a eu d'avoir été volé par son valet, qui lui avoit pris son argent, ses ha-

* Ut cùm decórum habet, periphraſis, ita cùm in vitium incidit, περισσελογίαι dicitur: obſtat enim quidquid non adjuvat. *Quint. Inſtit. Orat. l. VIII. c. 6.*

bits , & son cheval ; ensuite il dit :

Et néanmoins ce que je vous en mande ,
N'est pour vous faire ou requête ou de-
mande :

Je ne veux point tant de gens ressembler ,
Qui n'ont souci autre que d'assembler ;
Tant qu'ils vivront ils demanderont , eux ;

Mais je comence à devenir honteux ,
Et ne veux point à vos dons m'arrêter.

Je ne dis pas , si voulez rien prêter ,
Que ne le prène : il n'est point de prêteur
S'il veut prêter , qu'il ne fasse un débiteur.

Et savez-vous , Sire , comment je paie ,
Nul ne le sait si premier ne l'essaie.

Vous me devrez , si je puis , de retour ;
Et vous ferai encore un bon tour ;

A celle fin qu'il n'y ait faute nulle ,
Je vous ferai une belle cédule ,

A vous payer , sans usure il s'entend ,
Quand on verra tout le monde content ;

Si vous voulez , à payer ce sera ,
Quand votre los & renom cessera.

Voilà où le génie conduisit Marot ,
& voilà où l'art devoit le faire arrê-
ter : ce qu'il dit ensuite que *les deux*
princes Lorains le plaigeront , & encore

Avisez donc, si vous avez desir
De rien prêter, vous me ferez plaisir :

Cic. de Orat.
l. I. n. XII.
aliter § I.

Tout cela, dis-je, n'ajoute plus rien à la pensée : c'est ce que Cicéron apèle *verbórum vel optimórum atque ornatissimórum sónitus inánis*. Que s'il y avoit quelque chose de plus à dire, ce sont les douze derniers vers qui font un nouveau sens, & ne sont plus une périphrase qui regarde l'emprunt.

Voilà le point principal de ma lettre,
Vous savez tout, il n'y faut plus rien
mettre,

Rien mettre las ! Certes, & si ferai,
En ce faisant mon style j'enflerai ;
Disant, ô Roi amoureux des neuf Muses,
Roi, en qui sont leurs sciences infuses,
Roi, plus que Mars, d'honneur environé,
Roi, le plus Roi qui fut onc couronné ;
Dieu tout puissant te doint, pour t'estrener,
Les quatre coins du monde à gouverner,
Tant pour le bien de la ronde machine,
Que pour autant que sur tous en es digne.

4. On se sert de périphrase par nécessité, quand il s'agit de traduire,

& que la langue du traducteur n'a point d'expression propre qui réponde à la langue originale : par exemple , pour exprimer en latin une perruque , il faut dire *coma adscititia* , une chevelure empruntée , des cheveux qu'on s'est ajustés. Il y a en latin des verbes qui n'ont point de supin , & par conséquent point de participe , ainsi au lieu de s'exprimer par le participe , on est obligé de recourir à la périphrase *fore ut ; esse futurum ut ;* j'en ai donné plusieurs exemples dans la syntaxe.

XVIII.

L'HYPALLAGE.

VIRGILE , pour dire *mettre à la voile* , a dit * *dare clāssibus austros* : l'ordre naturel demandoit qu'il dît plutôt , *dare classes austris*.

Ἐπαλλαγῆ ,
immutatio.
ὕπὸ sub , ἀδ.
& ἀλλαγῆν.
aor. 2. pass.
d'ἀλλασίω.

Cicéron dans l'oraison pour Marcellus , dit à César qu'on n'a jamais vu dans la ville son épée vuide du fourreau , *glādium vagina vacuum in urbe non vidimus*. Il ne s'agit pas du

* Æn. l. 11.
v. 62.

fonds de la pensée , qui est de faire entendre que César n'avoit exercé aucune cruauté dans la ville de Rome , il s'agit de la combinaison des paroles qui ne paroissent pas liées entre elles come elles le sont dans le langage ordinaire , car *vacuus* se dit plutôt du foureau que de l'épée.

Ovide comence ses métamorphoses par ces paroles :

In nova fert ánimus mutátas dicere formas
Córpora.

La construction est *ánimus fert me ad dicere formas mutátas in nova córpora*. Mon génie me porte à raconter les formes changées en de nouveaux corps : il étoit plus naturel de dire , à raconter les corps , c'est-à-dire , à parler des corps changés en de nouvelles formes.

Vous voyez que dans ces sortes d'expressions les mots ne sont pas construits ni combinés entr'eux come ils le devroient être selon la destination des terminaisons & la construction ordinaire. C'est cette transposition ou changement de construction

qu'on apèle *Hypallage*, mot grec qui signifie *changement*

Cette figure est bien malheureuse :

les Rhéteurs disent que c'est aux Gramma- Inst. Orat. l. iv. c. 13. art. 12.

ticorum potius schema est quam tropus,

dit Vossius ; & les Grammairiens la Des fig. de Const. c. vi. p. 558.

renvoient aux Rhéteurs : *l'hypallage*, à vrai dire, n'est point une figure de Grammaire, dit la nouvelle Méthode de P. R. C'est un trope ou une figure d'élocution.

Le changement qui se fait dans la construction des mots par cette figure, ne regarde pas leur signification, ainsi en ce sens cette figure n'est point un trope, & doit être mise dans la classe des idiotismes ou façons de parler particulières à la langue latine : mais j'ai cru qu'il n'étoit pas inutile d'en faire mention parmi les tropes ; le changement que l'hypallage fait dans la combinaison & dans la construction des mots, est une sorte de trope ou de conversion. Après tout, dans quelque rang qu'on juge à propos de placer l'hypallage, il est certain que c'est une figure très-remarquable.

Souvent la vivacité de l'imagination nous fait parler de manière , que quand nous venons ensuite à considérer de sang froid l'arrangement dans lequel nous avons construit les mots dont nous nous sommes servis , nous trouvons que nous nous sommes écartés de l'ordre naturel , & de la manière dont les autres hommes construisent les mots quand ils veulent exprimer la même pensée ; c'est un manque d'exactitude dans les modernes ; mais les langues anciennes autorisent souvent ces transpositions : ainsi dans les anciens la transposition dont nous parlons est une figure respectable qu'on apèle *hypallage* , c'est-à-dire , changement , transposition , ou renversement de construction. Le besoin d'une certaine mesure dans les vers , a souvent obligé les anciens Poètes d'avoir recours à ces façons de parler , & il faut convenir qu'elles ont quelquefois de la grace : aussi les a-t-on élevées à la dignité d'expressions figurées ; & en ceci les anciens l'emportent bien sur les modernes , à qui on ne fera pas de long-tems le même honneur.

Je vais ajouter encore ici quelques exemples de cette figure, pour la faire mieux conoître. Virgile fait dire à Didon :

Et cùm frigida mors animâ sedúxerit artus. Æn. l. iv.
v. 385,

Après que la froide mort aura séparé de mon ame les membres de mon corps, il est plus ordinaire de dire aura séparé mon ame de mon corps : le corps demeure, & l'ame le quitte ; ainsi Servius & la plûpart des comentateurs trouvent un hypallage dans ces paroles de Virgile.

Le même Poète parlant d'Enée & de la Sibylle qui conduisit ce héros dans les enfers, dit :

Ibant obscúri solâ sub nocte per umbram. Æn. l. vi.
v. 268.

*Pour dire qu'ils marchaient tout seuls dans les ténèbres d'une nuit sombre. Servius & le P. de la Rue, disent que c'est ici une hypallage pour *ibant soli sub obscurâ nocte.**

Horace a dit :

Pócula lethæos ut si ducéntia somnos
Tráxerim. Hor. l. v.
od. 14. v. 3.

Come si j'avois bu les eaux qui amènent le sommeil du fleuve Léthé. Il étoit plus naturel de dire *pócula lethea*, les eaux du fleuve Léthé.

Virgile a dit qu'*Enée raluma des feux presque éteints*.

Æn. l. v.

v. 743.

. Sopitos súscitat ignes.

Il n'y a point là d'hypallage, car *sopitos*, selon la construction ordinaire, se raporte à *ignes* : mais quand pour dire qu'*Enée raluma sur l'autel d'Hercule le feu presque éteint*, Virgile s'exprime en ces termes :

Æn. l. viii.

v. 542.

. Hercúleis sopítas ignibus aras
Excitat.

Alors il y a un hypallage, car selon la combinaison ordinaire, il auroit dit, *éxcitat ignes sopítos in aris hercúleis*, id est, *Hérculi sacris*.

Au livre XII. pour dire, *si au contraire Mars fait tourner la victoire de notre côté*, il s'exprime en ces termes :

Æn. l. xii.

v. 187

Servius. *ibid.*

Sin nostrum annúerit nobis victória Martem.

Ce qui est un hypallage, selon Ser-

vius. *Hypallage* : *pro* sin noster Mars annúerit nobis victóriam : *nam Martem victória comitátur.*

On peut aussi regarder come une sorte d'hypallage, cette façon de parler selon laquelle on marque par un adjectif, une circonstance qui est ordinairement exprimée par un adverbe : c'est ainsi qu'au lieu de dire qu'*Enée envoya promptement Achate*, Virgile dit :

... Rápídum ad naves præmittit Acháten Æn. l. 1. v. 644.
Ascánio.

Rápídum est pour *promptement*, en diligence.

Age diversas, c'est-à-dire, chassez-les çà & là. Ibid. v. 70.

Jamque ascendébant collem qui plúribus urbi Æn. l. 1. v. 423.
Imminet.

Plúrimus, c'est-à-dire, en long, une coline qui domine, qui règne tout le long de la ville.

Médius, *summus*, *ínfimus*, sont souvent employés en latin dans un sens que nous rendons par des ad- Ter. Eun. Act. 2. sc. 1.
verbes, & de même *nullus* pour *non* : v. 10.

mémini , tametsi nullus moneas , pour non moneas , come Donat l'a remarqué.

Par tous ces exemples on peut observer :

1. Qu'il ne faut point que l'hypallage aporte de l'obscurité ou de l'équivoque à la pensée. Il faut toujours qu'au travers du dérangement de construction, le fonds de la pensée puisse être aussi facilement démêlé, que si l'on se fût servi de l'arrangement ordinaire. On ne doit parler que pour être entendu par ceux qui connoissent le génie d'une langue.

2. Ainsi quand la construction est équivoque, ou que les paroles expriment un sens contraire à ce que l'auteur a voulu dire ; on doit convenir qu'il y a équivoque, que l'auteur a fait un contre-sens, & qu'en un mot il s'est mal exprimé. Les anciens étoient homes, & par conséquent sujets à faire des fautes come nous. Il y a de la petitesse & une sorte de fanatisme à recourir aux figures pour excuser des expressions qu'ils condamneroient eux-mêmes, & que leurs

contemporains ont souvent condânées. L'hypallage ne prête pas son nom aux contre-sens & aux équivoques ; autrement tout seroit confondu, & cette figure deviendroit un asyle pour l'erreux & pour l'obscurité.

L'hypallage ne se fait que quand on ne suit point dans les mots l'arrangement établi dans une langue, mais il ne faut point juger de l'arrangement & de la signification des mots d'une langue par l'usage établi en une autre langue pour exprimer la même pensée. Nous disons en françois, *je me répens, je m'afflige de ma faute* : *Je* est le sujet de la proposition, c'est le nominatif du verbe : en latin on prend un autre tour, les termes de la proposition ont un autre arrangement, *je*, devient le terme de l'action, ainsi, selon la destination des cas, *je*, se met à l'acusatif ; le souvenir de ma faute m'afflige, m'affecte de repentir, tel est le tour latin, *pœnitent me culpæ*, c'est-à-dire, *recordatio, ratio, respectus, vitium, negotium, factum*, ou *malum culpæ pœnitent me*, Phèdre a dit, *malis nequitia*

L. 3. f. 8.

v. 15.

L. 3. f. 7.

v. 4.

d'abord à l'esprit de ceux qui savent la langue.

Jugeons donc du latin par le latin même, & nous ne trouverons ici ni contre-sens ni hypallage, nous ne verrons qu'une phrase latine fort ordinaire en prose & en vers.

On dit en latin *donare munera alicui*, doner des présens à quelqu'un, & l'on dit aussi *donare aliquem munere*, gratifier quelqu'un d'un présent: on dit également *circumdare urbem mœnibus*, & *circumdare mœnia urbi*; de même on se sert de *mutare*, soit pour doner, soit pour prendre une chose au lieu d'une autre.

Mart. Lex.
v. *muto*.

Muto, disent les Etymologistes, vient de *motu*: *mutare quasi motare*. L'ancienne manière d'aquérir ce qu'on n'avoit pas, se fesoit par des échanges; de là *muto* signifie également acheter ou vendre, prendre ou doner quelque chose au lieu d'une autre, *emo aut vendo*, dit Martinius, & il cite Columelle, qui a dit *porcus lacteus ære mutandus est*, il faut acheter un cochon de lait.

Ainsi, *mutat Lucretilem*, signifie
vient

vient prendre, vient posséder, vient habiter le Lucrétile, il achète, pour ainsi dire, le Lucrétile par le Lycée.

M. Dacier, sur ce passage d'Horace, remarque qu'*Horace parle souvent de même, & je sais bien*, ajoute-t-il, *que quelques historiens l'ont imité.*

Lorsqu'Ovide fait dire à Médée qu'elle voudroit avoir acheté Jason pour toutes les richesses de l'Univers, il se sert de *mutare*.

Quemque ego cum rebus quas totus possidet
 . orbis

Met. l. vii.
v. 59.

Æsonidem mutasse velim.

Où vous voyez que come Horace, Ovide emploie *mutare* dans le sens d'*acquérir ce qu'on n'a pas, de prendre, d'acheter une chose en en donnant une autre.* Le P. Sanadon remarque qu'Horace s'est souvent servi de *mutare* en ce sens, *mutavit lügubre sagum púnico*, * pour *púnicum sagum lügubri*; *mutet lucána cálabris páscuis*, ** pour *cálabra páscua lucánis*:

Tom. I.
P. 175.

* L. V. Od. ix.

** L. V. Od. i.

mutat uvam strígili , * pour *strígilim uvá*.

L'usage de *mutare áliquid áliquá re* dans le sens de *prendre en échange* , est trop fréquent pour être autre chose qu'une phrase latine , come *donáre áliquem áliquá re* , gratifier quelqu'un de quelque chose ; & *circumdare mœnia urbi* , doner des murailles à une ville tout autour , c'est-à-dire , entourer une ville de murailles : l'hypallage ne se met pas ainsi à tous les jours.

X I X.

L'ONOMATOPÉE.

Ὀνοματοποι-
α. Nominis
seu vocabuli
fictio: forma-
tion d'un
mot. L'ONOMATOPÉE est une figure par laquelle un mot imite le son naturel de ce qu'il signifie. On réduit sous cette figure les mots formés par imitation du son ; come le *glouglou de la bouteille* : le *cliquetis* , c'est-à-dire , le bruit que font les boucliers ,

* L. II. Sat. VII. v. 110.

les épées, & les autres armes en se choquant. Le *trictac* qu'on apeloit autrefois *tictac* ; sorte de jeu assez comun, ainsi nommé du bruit que font les dames & les dés dont on se sert à ce jeu : *Tinnitus aris*, tintement : c'est le son clair & aigu des métaux. *Bilbire*, *bilbit amphora*, la petite bouteille qui fait glou-glou, on le dit d'une petite bouteille dont le goulot est étroit. *Taratántara*, c'est le bruit de la trompette.

At tuba terribili sônitu taratántara dixit.

C'est un ancien vers d'Ennius, au rapport de Servius. Virgile en a changé le dernier hémistiche, qu'il n'a pas trouvé assez digne de la poésie épique ; voyez Servius sur ce vers de Virgile :

At tuba terribilem sônitum procul ætæ ca- Æn. I.
nóro v. 503.

Incrépuit.

Cachinnus, c'est un rire immodéré. *Cachinno*, *ónis*, se dit d'un homme qui rit sans retenue : ces deux mots sont formés du son ou du bruit que l'on

entend quand quelqu'un rit avec éclat.

Il y a aussi plusieurs mots qui expriment le cri des animaux, come

Lucr. l. 3. *béler*, qui se dit des brebis.

v. 1072.

Baubári, aboyer, se dit des gros chiens. *Latráre*, aboyer, hurler, c'est le mot générique. *Mutíre*, parler entre les dents, murmurer, gronder, come les chiens : *mu eanum est*, undè *mutíre*, dit Charisius.

Les noms de plusieurs animaux sont tirés de leurs cris, sur-tout dans les langues originales.

Upupa, Hupe, Hibou.

Cúculus, qu'on prononçoit *coucoulous*, un Coucou, oiseau.

Hirúndo, une Hirondele.

Ulula, Chouète.

Bubo, Hibou.

Grácculus, un Choucas, espèce de Corneille.

Gallina, une Poule.

Cette figure n'est point un trope, puisque le mot se prend dans le sens propre : mais j'ai cru qu'il n'étoit pas inutile de la remarquer ici,

X X.

*Qu'un même mot peut être doublemen-
figuré.*

IL est à observer que souvent un mot est doublement figuré ; c'est-à-dire , qu'en un certain sens il appartient à un certain trope , & qu'en un autre sens il peut être rangé sous un autre trope. On peut avoir fait cette remarque dans quelques exemples que j'ai déjà raportés. Quand Virgile dit de Bitias , que *pleno se prôluit auro , auro* , se prend d'abord pour la coupe , c'est une synecdoque de la matière pour la chose qui en est faite ; ensuite la coupe se prend pour la liqueur qui étoit contenue dans cette coupe : c'est une métonymie du contenant pour le contenu.

Nota , marque , signe , se dit en général de tout ce qui sert à conoître ou remarquer quelque chose ; mais lorsque *nota* , (*note*) se prend pour *dédecus* , marque d'infamie , ta-

che dans la réputation , come quand on dit d'un militaire , *il s'est enfui en une telle occasion , c'est une note* , il y a une métaphore & une synecdoque dans cette façon de parler.

Il y a métaphore , puisque cette *note* n'est pas une marque réelle , ou un signe sensible , qui soit sur la personne dont on parle ; ce n'est que par comparaison qu'on se sert de ce mot ; on donne à *note* un sens spirituel & métaphorique.

Il y a synecdoque , puisque *note* est restreint à la signification particulière *tache* , dédecus.

Lorsque pour dire qu'il faut faire pénitence & réprimer ses passions , on dit qu'il faut *mortifier la chair* ; c'est une expression figurée qui peut se rapporter à la synecdoque & à la métaphore. *Chair* ne se prend point alors dans le sens propre , ni dans toute son étendue ; il se prend pour le corps humain , & sur-tout pour les passions , les sens : ainsi c'est une synecdoque ; mais *mortifier* est un terme métaphorique , on veut dire qu'il faut éloigner de nous toutes les

délicatesse sensibles ; qu'il faut punir notre corps , le sevrer de ce qui le flatte , afin d'afoiblir l'appétit charnel , la convoitise , les passions , les soumettre à l'esprit , & pour ainsi-dire , les faire mourir.

Le changement d'état par lequel un citoyen romain perdoit sa liberté , ou aloit en exil , ou changeoit de famille , s'apeloit *capitis minutio* , diminution de tête : c'est encore une expression métaphorique qui peut aussi être rapportée à la synecdoque. Je crois qu'en ces ocasions on peut s'épargner la peine d'une exactitude trop recherchée , & qu'il suffit de remarquer que l'expression est figurée , & la ranger sous l'espèce de trope auquel elle a le plus de rapport.



X X I.

De la subordination des Tropes , ou du rang qu'ils doivent tenir les uns à l'égard des autres , & de leurs caractères particuliers.

QUINTILIEN dit * que les Grammairiens aussi-bien que les Philosophes disputent beaucoup entre eux pour savoir combien il y a de différentes classes de tropes , combien chaque classe renferme d'espèces particulières , & enfin quel est l'ordre qu'on doit garder entre ces classes & ces espèces.

Inst. Orat. l. iv. c. v. Art. 2. & c. x. art. 1. Vossius soutient qu'il n'y a que quatre tropes principaux , qui sont la Métaphore , la Métonymie , la Synecdoque & l'Ironie ; les autres , à ce qu'il prétend , se rapportent à ceux-

* Circa quem (tropum) inexplicabilis , & Grammaticis inter ipsos , & Philosophis pugna est ; quæ sint gênera , quæ species , quis nûmerus , quis cui subjiciatur. *Quint. Inst. Orat. l. viii. c. 6.*

là come les espèces aux genres : mais toutes ces discussions sont assez inutiles dans la pratique , & il ne faut point s'amuser à des recherches qui souvent n'ont aucun objet certain.

Toutes les fois qu'il y a de la différence dans le raport naturel qui donne lieu à la signification empruntée, on peut dire que l'expression qui est fondée sur ce raport appartient à un trope particulier.

C'est le raport de ressemblance qui est le fondement de la catachrèse & de la métaphore ; on dit au propre *une feuille d'arbre*, & par catachrèse *une feuille de papier*, parce qu'une feuille de papier est à-peu-près aussi mince qu'une feuille d'arbre. La catachrèse est la première espèce de métaphore. On a recours à la catachrèse par nécessité, quand on ne trouve point de mot propre pour exprimer ce qu'on veut dire. Les autres espèces de métaphores se font par d'autres mouvemens de l'imagination qui ont toujours la ressemblance pour fondement.

L'ironie au contraire est fondée sur

250 SUBORDINATION

un raport d'oposition , de contrariété , de différence , & , pour ainsi-dire , sur le contraste qu'il y a , ou que nous imaginons entre un objet & un autre ; c'est ainsi que Boileau a dit ,
Quinault est un Virgile.

Satyre IX.

La métonymie & la synecdoque , aussi-bien que les figures qui ne sont que des espèces de l'une ou de l'autre , sont fondées sur quelque autre sorte de raport qui n'est ni un raport de ressemblance , ni un raport du contraire. Tel est , par exemple , le raport de la cause à l'effet ; ainsi dans la métonymie & dans la synecdoque les objets ne sont considérés ni come semblables , ni come contraires , on les regarde seulement come ayant entr'eux quelque relation , quelque liaison , quelque sorte d'union : mais il y a cette différence , que , dans la métonymie , l'union n'empêche pas qu'une chose ne subsiste indépendamment d'une autre ; au lieu que , dans la synecdoque , les objets dont l'un est dit pour l'autre , ont une liaison plus dépendante , come nous l'avons déjà remarqué , l'un est compris sous

le nom de l'autre , ils forment un ensemble , un tout ; par exemple , quand je dis de quelqu'un , qu'il *a lu Cicéron , Horace , Virgile* , au lieu de dire , *les ouvrages de Cicéron* , &c. je prens la cause pour l'effet , c'est le rapport qu'il y a entre un auteur & son livre , qui est le fondement de cette façon de parler , voilà une relation , mais le livre subsiste sans son auteur , & ne forme pas un tout avec lui ; au lieu que , lorsque je dis *cent voiles* pour *cent vaisseaux* , je prens la partie pour le tout , les voiles sont nécessaires à un vaisseau : il en est de même quand je dis qu'on *a payé tant par tête* , la tête est une partie essentielle à l'home. Enfin dans la synecdoque il y a plus d'union & de dépendance entre les objets dont le nom de l'un se met pour le nom de l'autre , qu'il n'y en a dans la métonymie.

L'allusion se sert de toutes les sortes de relations , peu lui importe que les termes conviennent ou ne conviennent pas entre eux , pourvu que par la liaison qu'il y a entre les idées accessoires , ils réveillent celle qu'on

a eu dessein de réveiller. Les circonstances qui accompagnent le sens littéral des mots dont on se sert dans l'allusion, nous font conoître que ce sens littéral n'est pas celui qu'on a eu dessein d'exciter dans notre esprit, & nous dévoilent facilement le sens figuré qu'on a voulu nous faire entendre.

L'euphémisme est une espèce d'allusion, avec cette différence qu'on cherche à éviter les mots qui pouroient exciter quelque idée triste, dure, ou contraire à la bienséance.

Enfin chaque espèce de trope a son caractère propre qui le distingue d'un autre, come il a été facile de le remarquer par les observations qui ont été faites sur chaque trope en particulier. Les personnes qui trouveront ces observations ou trop abstraites, ou peu utiles dans la pratique, pourront se contenter de bien sentir par les exemples la différence qu'il y a d'un trope à un autre. Les exemples les mèneront insensiblement aux observations.

XXII.

1. *Des Tropes dont on n'a point parlé.*
 11. *Variété dans la dénomination des Tropes.*

1. **C**OME les figures ne sont que des manières de parler qui ont un caractère particulier auquel on a donné un nom ; que d'ailleurs chaque sorte de figure peut être variée en plusieurs manières différentes, il est évident que si l'on vient à observer chacune de ces manières, & à leur doner des noms particuliers, on en fera autant de figures. De-là les noms de *mimésis*, *apóphasis*, *catáphasis*, *asteismus*, *myctérisimus*, *charientismus*, *diasyrmus*, *sarcasmus*, & autres pareils qu'on ne trouve guère que dans les ouvrages de ceux qui les ont imaginés.

Les expressions figurées qui ont doné lieu à ces sortes de noms, peuvent aisément être réduites sous

quelqu'une des classes de tropes dont j'ai déjà parlé. Le *sarcasme*, par exemple, n'est autre chose qu'une ironie faite avec aigreur & avec emportement. * On trouve l'infini partout : mais quand une fois on est parvenu au point de division où ce qu'on divise n'est plus palpable, c'est perdre son tems & sa peine que de s'amuser à diviser.

II. Les auteurs donent quelquefois des noms diférens à la même espèce d'expression figurée, je veux dire, que l'un apèle *hypallage*, ce qu'un autre nome *métonymie* : les noms de ces sortes de figures étant arbitraires, & quelques-uns ayant beaucoup de rapport à d'autres, selon leur étymologie, il n'est pas étonnant qu'on les ait souvent confondus. Aristote done le nom de métaphore à la plupart des tropes qui ont aujourd'hui des noms particuliers. *Aristoteles ista*

Cic. Orat.
n. 94. *alter*
XXVII.

* Est autem sarcasmus hostilis irrisio. . . . cum quis morsis labris subsannat alium. . . . irrisioque fiat diductis labris, ostensaque dentium carne. *Vossius*, Inst. Orat. l. IV. c. 13. De Sarcasmo:

omnia translationes vocat. Cicéron remarque aussi que les Rhéteurs nomment *hypallage* la même figure que les Grammairiens apèlent *métonymie*.

* Aujourd'hui que ces dénominations sont plus déterminées, on doit se conformer sur ce point à l'usage ordinaire des Grammairiens & des Rhéteurs. Un de nos Poètes a dit :

Leurs cris remplissent l'air de leurs tendres
souhais.

Selon la construction ordinaire, on diroit plutôt que ce sont les souhaits qui font pousser des cris qui retentissent dans les airs. L'auteur du Dictionnaire Néologique donne à cette expression le nom de *métathèse* : les façons de parler semblables qu'on trouve dans les anciens, sont apèlées des hypallages : le mot de *métathèse* n'est guère d'usage que lorsqu'il s'agit d'une transposition de lettres **

* Hanc, hypállagen Rhétôres, quia quasi summutántur verba pro verbis; metonymiam Grammatici vocant, quod nómina transferrúntur. Cicero, Orátor, n. 93. *aliter* XXVII.

** Μεταθέσις, mutatio, seu transpositio, ut

M. Gibert nous fournit encore un bel exemple de cette variété dans les dénominations des figures, il apèle *métaphore* * ce que Quinti-

Evandre pro Evander ; Tymbre pro Tymber , Isidor. liv. 1. c. 34.

Metáthesis, (apud Rhétores) est figura quæ mittit ánimos júdicum in res præteritas aut futuras, hoc modo : *Revocáte mentes ad spectáculum expugnátæ miseræ civitátis*, &c : in futurum autem est anticipatio eórum quæ dictúrus est adversárius. *Idem. l. 2. c. 21.*

* M. Gibert a suivi en ce point la division d'Aristote, il ne s'est écarté de ce Philosophe que dans les exemples. Voici les paroles d'Aristote dans sa Poétique, c. XXI. & selon M. Dacier, c. XXII. Je me servirai de la traduction de M. Dacier.

» La Métaphore, dit Aristote, est un transport d'un nom qu'on tire de sa signification ordinaire. Il y a quatre sortes de métaphores : celle du genre à l'espèce, celle de l'espèce au genre, celle de l'espèce à l'espèce, & celle qui est fondée sur l'analogie. J'apèle métaphore du genre à l'espèce, come ce vers d'Homère : *mon vaisseau s'est arrêté loin de la ville dans le port.* Car le mot *s'arrêter* est un terme générique, & il l'a appliqué à l'espèce pour dire *être dans le port.*

Voici la remarque que M. Dacier fait ensuite sur ces paroles d'Aristote : » Quelques anciens, dit-il, ont condâné Aristote de ce

lien * & les autres nomment *antonomase*. » Il y a , dit M. Gibert ,
 » quatre espèces de métaphores ; la
 » première emprunte le nom du gen-
 » re pour le doner à l'espèce , come
 » quand on dit ; l'*Orateur* pour *Cicé-*
 » *ron* , ou le *Philosophe* pour *Aristote*. »
 Ce sont-là cependant les exemples
 ordinaires que les Rhéteurs donent
 de l'antonomase : mais , après tout ,
 le nom ne fait rien à la chose ; le
 principal est de remarquer que l'ex-

Rhetor.
 P. 555.

» qu'il a mis sous le nom de *métaphore* les
 » deux premières qui ne sont proprement
 » que des *synecdoques* ; mais Aristote parle
 » en général , & il écrivoit dans un tems
 » où l'on n'avoit pas encore raffiné sur les
 » figures pour les distinguer , & pour leur
 » doner à chacune le nom qui en auroit
 » mieux expliqué la nature. » *Dacier* , Poë-
 tique d'Aristote , page 345.

* *Αὐτονομασία* , quæ aliquid pro nomine
 ponit , poetis frequentissima. . . Oratoribus
 etiam si rarus ejus rei , non nullus tamen usus
 est : nam ut Tydidem & Pelidem non dixerint ,
 ita dixerunt eversorem Carthaginiæ & Nu-
 mantiam pro Scipione ; & romanæ eloquentiæ
 principem pro Cicerone posuisse non dubi-
 tant. *Quintil. Inst. Orat. l. VIII. c. 6.*

pression est figurée, & en quoi elle est figurée.

XXIII.

Que l'usage & l'abus des Tropes sont de tous les tems & de toutes les langues.

UNE même cause dans les mêmes circonstances produit des effets semblables. Dans tous les tems & dans tous les lieux où il y a eu des hommes, il y a eu de l'imagination, des passions, des idées accessoires, & par conséquent des tropes.

Il y a eu des tropes dans la langue des Chaldéens, dans celle des Egyptiens, dans celle des Grecs & dans celle des Latins : on en fait usage aujourd'hui parmi les peuples même les plus barbares, parce qu'en un mot ces peuples sont des hommes, ils ont de l'imagination & des idées accessoires.

Il est vrai que telle expression figurée en particulier n'a pas été en

usage par-tout ; mais par-tout il y a eu des expressions figurées. Quoique la nature soit uniforme dans le fonds des choses, il y a une variété infinie dans l'exécution, dans l'application, dans les circonstances, dans les manières.

Ainsi nous nous servons de tropes, non parce que les anciens s'en sont servis ; mais parce que nous sommes homes come eux.

Il est difficile en parlant & en écrivant, d'apporter toujours l'attention & le discernement nécessaires pour rejeter les idées accessoires qui ne conviennent point au sujet, aux circonstances, & aux idées principales que l'on met en œuvre : de-là il est arrivé dans tous les tems, que les écrivains se sont quelquefois servis d'expressions figurées qui ne doivent pas être prises pour modèles.

Les règles ne doivent point être faites sur l'ouvrage d'aucun particulier, elles doivent être prises dans le bon sens & dans la nature : & alors quiconque s'en éloigne ne doit point être imité en ce point. Si l'on veut

former le goût des jeunes gens, on doit leur faire remarquer les défauts, aussi bien que les beautés des auteurs qu'on leur fait lire. Il est plus facile d'admirer, j'en conviens; mais une critique sage, éclairée, exemte de passion & de fanatisme, est bien plus utile.

Ainsi l'on peut dire que chaque siècle a pu avoir ses critiques & son *Dictionnaire Néologique*. Si quelques

DiAion. personnes disent aujourd'hui avec rai-
Néologique. son ou sans fondement, qu'il règne dans le langage une affectation pué-
rile : que le style frivole & recherché

Orat. n. passe jusqu'aux tribunaux les plus gra-
96. aliter. ves; Cicéron a fait la même plainte
xxvii. de son tems : *Est enim quoddam étiam insigne & florens orationis, pictum, & expolítum genus, in quo omnes verbórum, omnes sentiéntiarum illigántur lepóres. Hoc totum è sophistárum fóntibus deflúxit in forum, &c.*

» Au plus beau siècle de Rome,

» c'est-à-dire, au siècle de Jules Cé-

Le P. Sana- » sar & d'Auguste, un auteur a dit

don, Poës. » *infantes státuas*, pour dire des sta-

d'Hor. T. II. » tues nouvellement faites : un autre,

p. 254.

» que Jupiter crachoit la nège sur les
» Alpes.

Jupiter hibernas canâ nive cónspuit Alpes. L. 2. Sat. 5.

Horace se moque de l'un & de l'autre de ces auteurs ; mais il n'a pas été exempt lui-même des fautes qu'il a reprochées à ses contemporains. *Il ne reste à la plûpart des Comentateurs d'autre liberté que pour louer, pour admirer, pour adorer ; mais ceux qui font usage de leurs lumières, & qui ne se conduisent point par une pré- vention aveugle, désapprouvent certains vers lyriques dont la cadence n'est point assez châtiée.* Ce sont les termes du P. Sanadon, *J'ai relevé en plusieurs endroits, poursuit-il, des pensées, des sentimens, des tours & des expressions, qui m'ont paru répréhensibles.*

Quintilien, après avoir repris dans les anciens quelques métaphores défectueuses, dit que ceux qui sont instruits du bon & du mauvais usage des figures, ne trouveront que trop d'exemples à reprendre ; *Quorum exempla nimium fréquenter repréhendet, qui sciverit hæc vitia esse.*

v. 40.

Le P. Sa-
nadon, préf.
P. XIX.

Id. pag. xx.

Ibid.

Inst. Or.
l. VIII. c. 6.
Comparatio.

262 DES TROPES, &c.

Au reste , les fautes qui regardent les mots , ne sont pas celles que l'on doit remarquer avec le plus de soin : il est bien plus utile d'observer celles qui pèchent contre la conduite , contre la justesse du raisonnement , contre la probité , la droiture & les bonnes mœurs. Il seroit à souhaiter que les exemples de ces dernières sortes de fautes fussent moins rares , ou plutôt qu'ils fussent inconnus.



DES TROPES.

TROISIÈME PARTIE.

Des autres sens dans lesquels un même mot peut être employé dans le discours.

OUTRE les Tropes dont nous venons de parler , & dont les Grammairiens & les Rhéteurs traitent ordinairement , il y a encore d'autres sens dans lesquels les mots peuvent être employés , & ces sens sont la plûpart autant d'autres différentes sortes de tropes : il me paroît qu'il est très-utile de les conôître pour mettre de l'ordre dans les pensées , pour rendre raison du discours , & pour bien entendre les auteurs. C'est ce qui va faire la matière de cette troisième partie.



I.

Substantifs pris adjectivement , Adjectifs pris substantivement , Substantifs & Adjectifs pris adverbialement.

UN nom substantif se prend quelquefois adjectivement, e'est-à-dire, dans le sens d'un attribut; par exemple : *Un père est toujours père*, cela veut dire qu'un père est toujours tendre pour ses enfans, & que malgré les mauvais procédés, il a toujours des sentimens de père à leur égard; alors ces substantifs se construisent come de véritables adjectifs. » Dieu » est notre ressource, notre lumière, notre vie, notre soutien, » notre tout. L'homme n'est qu'un » néant. Etes-vous Prince? Etes-vous Roi? Etes-vous Avocat? » Alors *Prince, Roi, Avocat*, sont adjectifs.

Cette remarque sert à décider la question que font les Grammairiens, savoir

savoir si ces mots *Roi*, *Reine*, *Père*, *Mère*, &c. sont substantifs ou adjectifs : ils sont l'un & l'autre, suivant l'usage qu'on en fait. Quand ils sont le sujet de la proposition, ils sont pris substantivement ; quand ils sont l'attribut de la proposition, ils sont pris adjectivement. Quand je dis *le Roi aime le peuple*, *la Reine a de la piété* : *Roi*, *Reine*, sont des substantifs qui marquent un tel Roi & une telle Reine en particulier ; ou, comme parlent les Philosophes, ces mots marquent alors un individu qui est le Roi : mais quand je dis que *Louis quinze est Roi*, *Roi* est pris alors adjectivement ; je dis de Louis qu'il est revêtu de la puissance royale.

Il y a quelques noms substantifs latins qui sont quelquefois pris adjectivement, par métonymie, par synecdoque ou par antonomase. *Scelus*, crime, se dit d'un scélérat, d'un homme qui est, pour ainsi-dire, le crime même : *Scelus quemnam hic lau-*

dat ? * Le scélérat de qui parle-t-il ? *Ter. And. act. 5. sc. 2.
Ubi illic est scelus qui me perdidit ? **^{v 3.}
 Où est ce scélérat qui m'a perdu ? où ** Ib. act. 3. sc. 5. v. 1.

vous voyez que *scelus* se construit avec *illic* qui est un masculin ; car selon les anciens Grammairiens , on disoit autrefois *illic* , *illac* , *illuc* , au lieu de *ille* , *illa* , *illud* : la construction se fait alors selon le sens , c'est-à-dire , par rapport à la personne dont on parle , & non selon le mot qui est neutre.

Carcer , prison , se dit aussi par métonymie ; de celui qui mérite la prison. *Ain tandem carcer ?* Que dis-tu malheureux ? C'est peut-être dans le même sens qu'Enée , dans Virgile , parlant des Grecs à l'ocasion de la fourberie de Sinon , dit , & *crimine ab uno disce omnes*. Ce que nous ne saurions rendre en françois en conservant le même tour , *un seul fourbe , une seule de leurs fourberies , vous fera conoître le caractère de tous les Grecs*.
 Ter Phorm. act. 2. sc. 3. v. 26.
 Æn. 2. v. 65.
 Phorm. act. 2. sc. 1. v. 35.

Noxa , æ , est un substantif , qui dans le sens propre signifie faute , peine , dommage : de *nocere*. Il est dit dans les Instituts de Justinien , que ce mot se prend aussi pour l'esclave même qui a fait le dommage. *Noxa autem est*

Instit. 1. 4.
 Tit. 8. §. 1.

ipsum corpus quod nócuit, id est, servus (nóxius.) Ce mot n'est pourtant pas d'un usage ordinaire en ce sens dans la langue latine.

Un adjectif se prend aussi quelquefois substantivement ; c'est-à-dire , qu'un mot qui est ordinairement attribut , est quelquefois sujet dans une proposition ; ce qui ne peut arriver que parce qu'il y a alors quelqu'autre nom sous-entendu qui est dans l'esprit ; par exemple : *le vrai persuade* , c'est-à-dire , ce qui est vrai , l'être vrai , ou la vérité. *Le tout-puissant vengera les foibles qu'on opprime* , c'est-à-dire , Dieu , qui est tout-puissant , vengera les homes foibles.

Nous avons vu dans les préliminaires de la syntaxe , que l'adverbe est un mot qui renferme la préposition & le nom qui la détermine. La préposition marque une circonstance générale , qui est ensuite déterminée par le nom qui suit la préposition selon l'ordre des idées : or l'adverbe renfermant la préposition & le nom , il marque une circonstance particulière du sujet , ou de l'attribut de la proposi-

tion : *sapienter* , avec sagesse , avec jugement ; *sapè* , souvent en plusieurs occasions ; *ubi* , où , en quel lieu , en quel endroit ; *ibi* , là , en cet endroit là.

Il y a quelque noms substantifs qui sont pris adverbialement , c'est-à-dire , qu'ils n'entrent dans une proposition que pour marquer une circonstance du sujet ou de l'attribut , en vertu de quelque préposition sous-entendue ; par exemple : *domi* , à la maison , au lieu de la demeure. *Videt nuptias domi apparari* , elle voit qu'on se prépare chez nous à la nôce ; *domi* marque la circonstance du lieu où l'on se préparoit à la nôce : on sous-entend , *in ædibus domi* , dans les appartemens de la maison , de là demeure ; ou bien *in aliquo loco domi*. Plaute a exprimé

Ter. And.
act. 3. sc. 2.
v. 34

Plaute , Ca.
sina , act. 5.
sc. 5. v. 31.

ædes ; *omnes domi per ædes* , de chambre en chambre , d'appartement en appartement.

Cic. de Offic.
l. 2. n. 85.
litter xxiv.

Quand *domi* est oposé à *belli* ou *militiæ* , on sous-entend *in rebus* ; Ciceron l'a exprimé , *quibuscumque rebus vel belli , vel domi* ; alors *domi* se prend pour la patrie , la ville , & selon

notre manière de parler, pour *la paix*, *le temps de la paix*. Nous avons parlé ailleurs de ces sortes d'ellipses.

Oppidò se prend aussi adverbialement, come nous l'avons remarqué plus haut. Quand on sait une fois la raison des terminaisons de ces mots, on peut se contenter de dire que ce sont des substantifs pris adverbialement.

pag. 49.

Les adjectifs se prennent aussi fort souvent adverbialement, come je l'ai remarqué en parlant des adverbes; par exemple: *parler haut*, *parler bas*, *parler grec & latin*, *gracè & latinè loqui*: *penser juste*, *sentir bon*, *sentir mauvais*, *marcher vite*, *voir clair*, *frapper fort*, &c.

Ces adjectifs sont alors au neutre, & c'est une imitation des Latins:

Transversa tuéntibus hircis; hircis tuéntibus ad negótia transversa. Recens est

très-usité dans les bons auteurs, au lieu de *recépter*, qui ne se trouve que dans les auteurs de la moyenne latinité: *Sole recens orto: Púerum recens natum reperire.* * Dans des occasions il

faut sous-entendre la préposition *ad*, ou *juxta*, ou *in*; *juxta recens negó-*

Virg. Æc. 3.
v. 8.

Virg. Geor.
3. v. 156.
* Plaut.
Citel. 1. 2.

16.

tium, ou *tempus*, come nous disons, à la françoise, à la mode, à la renverse, à l'improviste, à la traverse, &c.

Horace a dit *ad plenum* pour *plenè*, pleinement, abondamment, à plein :

L. I. Ode 17.

Hor. l. 2.

Ode 16. v.

25.

* Hor. l. 3.

Ode 1. v. 34.

** Ovid.

Amor. l. 3.

Eleg. 12. v.

41.

§ Jugurt.

sub fin.

manabit ad plenum. On trouve aussi

in pour *ad* ; *lætus in præsens animus* :

Jactis in altum mōlibus. *

Exit in immensum fœcūda licentia vatum. **.

Ainsi quand Saluste a dit, *mons immensum editus*, § il faut sous-entendre *in* ; & avec ces adjectifs on sous-entend un mot générique, *negotium*, *spatium*, *tempus*, *ævum*, &c.

I I.

SENS DÉTERMINÉ, SENS INDÉTERMINÉ.

CHACQUE mot a une certaine signification dans le discours ; autrement il ne signifieroit rien : mais ce sens, quoique déterminé, ne marque pas toujours précisément un tel indi-

vidu, un tel particulier : ainsi on apèle *sens indéterminé*, ou *indéfini*, celui qui marque une idée vague, une pensée générale, qu'on ne fait point tomber sur un objet particulier ; par exemple : *on croit*, *on dit* ; ces termes ne désignent personne en particulier qui croie ou qui dise ; c'est le sens indéterminé, c'est-à-dire, que ces mots ne marquent point un tel particulier de qui l'on dise qu'*il croit*, ou qu'*il dit*.

Au contraire, le sens déterminé tombe sur un objet particulier ; il désigne une ou plusieurs personnes, une ou plusieurs choses, come *les Cartésiens croient que les animaux sont des machines* : *Cicéron dit dans ses Offices*, *que la bone foi est le lien de la société*. L. 2. n. 84.
álter xiv.

On peut rapporter ici le *sens étendu* & le *sens étroit*. Il y a bien des propositions qui sont vraies dans un sens étendu, *latè*, & fausses lorsque les mots en sont pris à la rigueur, *strictè* : nous en donnerons des exemples en parlant du sens littéral.

III.

SENS ACTIF, SENS PASSIF,
SENS NEUTRE.

ACTIF vient de *ágere*, pousser, agir, faire. Un mot est pris dans un sens actif, quand il marque que l'objet qu'il exprime, ou dont il est dit, fait une action, ou qu'il a un sentiment, une sensation.

Il faut remarquer qu'il y a des actions & des sentimens qui passent sur un objet qui en est le terme. Les Philosophes apèlent *patient*, ce qui reçoit l'action d'un autre : ce qui est le terme ou l'objet du sentiment d'un autre. Ainsi *patient* ne veut pas dire ici celui qui ressent de la douleur ; mais ce qui est le terme d'une action ou d'un sentiment. *Pierre bat Paul ; bat* est pris dans un sens actif, puisqu'il marque une action que je dis que Pierre fait, & cette action a Paul pour-objet ou pour patient. *Le Roi aime le peuple ; aime* est aussi dans un

sens actif, & *le peuple* est le terme ou l'objet de ce sentiment.

Un mot est pris dans un sens passif, quand il marque que le sujet de la proposition, ou ce dont on parle, est le terme ou le patient de l'action d'un autre. *Paul est batu par Pierre*; *batu* est un terme passif: je juge de Paul qu'il est le terme de l'action de battre.

Je ne suis point batant, de peur d'être batu. Molière ;

Batant est actif, & *batu* est passif. cocu imag. sc. xvii.

Il y a des mots qui marquent de simples propriétés ou manières d'être, de simples situations, & même des actions, mais qui n'ont point de patient ou d'objet qui en soit le terme; c'est ce qu'on apèle le *sens neutre*. *Neutre* veut dire *ni l'un ni l'autre*; c'est-à-dire, ni actif ni passif. Un verbe qui ne marque ni action qui ait un patient, ni une passion, c'est-à-dire, qui ne marque pas que l'objet dont on parle soit le terme d'une action, ce verbe, dis-je, n'est ni actif, ni passif; & par conséquent il est apelé *neutre*.

Amâre, aimer, chérir; *diligere*, avoir de l'amitié, de l'affection, sont des verbes actifs, *Amâri*, être aimé, être chéri; *diligi*, être celui pour qui l'on a de l'amitié, sont des verbes passifs: mais *sedere*, être assis, est un verbe neutre; *ardere*, être allumé; être ardent, est aussi un verbe neutre.

Souvent les verbes actifs se prennent dans un sens neutre, & quelquefois les verbes neutres se prennent dans un sens actif; *écrire une lettre*, est un sens actif; mais quand on demande, *Que fait Monsieur?* & qu'on répond, *il écrit, il dort, il chante, il danse*; tous ces verbes-là sont pris alors dans un sens neutre. Quand Virgile dit que Turnus entra dans un emportement que rien ne put appaiser, *implacabilis ardet*: *ardet* est alors un verbe neutre: mais quand le même Poëte, pour dire que Coridon aimoit Alexis éperdument, se sert de cette expression, *Coridon ardébat Aléxin*, alors *ardébat* est pris dans un sens actif, quoiqu'on puisse dire aussi *ardébat* *κατὰ* *Aléxin*, brûloit pour Alexis.

Requiescere, se reposer, être oisif,

Virg. *Æn.*
12. v. 3.

Ec. 2. v. 1.

être en repos , est un verbe neutre. Virgile l'a pris dans un sens actif , lorsqu'il a dit :

Et mutata suos requierunt flumina cursus. Ecl. 8. v. 4.

Les fleuves changés , c'est - à - dire , contre leur usage , contre leur nature , arrêterent le cours de leurs eaux , *retinuerunt suos cursus.*

Simon , dans l'Andriène , rapèle à Sosie les bienfaits dont il l'a comblé :

» me remettre ainsi vos bienfaits de-
» vant les yeux , lui dit Sosie , c'est
» me reprocher que je les ai oubliés. »

Istac commemoratio , quasi exprobratio est immemoris beneficii. Les Interprètes d'accord entre eux pour le fonds de la pensée , ne le sont pas pour le sens , d'*immemoris* : se doit-il prendre dans un sens actif , ou dans un sens passif ? Madame Dacier dit que ce mot peut être expliqué des deux manières : *exprobratio mei immemoris* , & alors *immemoris* est actif ; ou bien , *exprobratio beneficii immemoris* , le reproche d'un bienfait oublié ; & alors *immemoris* est passif. Selon cette explication , quand *immemor* veut dire

Ter. And.
act. 1. sc. 2.
v. 17.

celui qui oublie, il est pris dans un sens actif ; au lieu que quand il signifie *ce qui est oublié*, il est dans un sens passif, du moins par rapport à notre manière de traduire.

Mais ne pourroit-on pas ajouter qu'en latin *immemor* veut dire souvent *qui n'est pas demeuré dans la mémoire* ? Tacite a dit, *immemor beneficium*, un bienfait qui n'est pas demeuré dans la mémoire, ou selon notre manière de penser, un bienfait

* Horace, oublié. Horace * a dit *memor nota*,
l. 1. Od. 13. une marque qui dure long-tems, qui

** Æn. . 1. fait ressouvenir. Virgile ** a dit dans
v. 4. le même sens *memor ira*, une colère qui demeure long-tems dans le cœur, ainsi *immémoris* seroit dans un sens neutre en latin.

Que fait Monsieur ? Il joue : jouer est pris alors dans un sens neutre : mais quand on dit, *il joue gros jeu ; il joue* est pris dans un sens actif, & *gros jeu* est le régime de *il joue*.

Danser est un verbe neutre ; mais lorsqu'on dit, *danser une courante*, *danser un menuet* ; *danser* est alors un verbe actif.

Les Latins ont fait le même usage de *saltare*, qui répond à *danser*. Saluste a dit de Sempronia, qu'elle savoit mieux chanter & danser qu'une honête femme ne doit le savoir, *Psallere & saltare elegantius, quam necesse est probæ*: (supple) *docta erat κατὰ ψάλλere & saltare*; *saltare* est pris alors dans un sens neutre: mais lorsqu'Horace a dit *Saltare Cyclôpa*, danser le Cyclope; *saltare* est pris alors dans un sens actif. » Les Grecs & les Latins, dit Monsieur Dacier, ont dit *danser le Cyclope, danser Glaucus, danser Ganimède, Léda, Europe, &c.* » c'est-à-dire, représenter en dansant les aventures du Cyclope, de Glaucus, &c.

Salust. Catil.

Hor. l. 2.

Sat. 5. v. 63.

Remarq.

ibid.

Le même poëte a dit * *Fúsius ébrius Illíonam edórmít*, le comédien Fúsius, en représentant Ilíone endormie, s'endort lui-même come un homme yvre qui cuve son vin. Térence a dit ** *edormiscam hoc villi*, je cuverai mon vin: & Plaute, *** *edormiscam hanc crápulam*, & dans l'Amphitruon il a dit; § *edormiscat unum somnum*, come nous disons *dormir un some*.

* Hor. l. 2.

Sat. 3. v. 61.

** Ter.

Adel. act. 5.

sc. 2. v. 11.

*** Plaut.

Rud. act. 2.

sc 7. v. 28.

§ Id. Amph.

act. 2. sc. 2.

v. 65.

Vous voyez que dans ces exemples, *edormire* & *edormiscere* se prennent dans un sens actif.

Cette remarque sert à expliquer ces façons de parler *itur*, *favetur*, &c. ces verbes neutres se prennent alors en latin dans un sens passif, & marquent que l'action qu'ils signifient est faite; *iter itur*, l'action d'aller se fait. Voyez ce que nous en avons dit dans la syntaxe : l'action que le verbe signifie, sert alors de nominatif au verbe même, selon la remarque des anciens Grammairiens. *

* *Ut curritur à me, pro curro; vel statur à te, pro stas: sedetur ab ille, pro sedet ille: in eis potest ipsa res intelligi voce passiva; ut curritur cursus, bellatur bellum. Priscianus, lib. xvii. c. de Pronominum constructione.*

Et Vossius s'exprime en ces termes, verba accusativum habent suæ originis vel cognatæ significationis: prioris generis apud Terentium est ludere ludum. Eun. act. 3. sc. 5. v. 39. Apud Maronem furere furorem. Æn. l. 12. v. 680. Donatus Archaismum vocat, mallet Atticismum dixisset... quia sic locutos constat, non eos modò qui désita & obsoléta amant, sed óptimos quosque óptimi ævi scriptóres, &c. Vossius de Constructione, pag. 409.

I V.

SENS ABSOLU, SENS
RELATIF.

UN mot est pris dans un sens absolu , lorsqu'il exprime une chose considérée en elle-même sans aucun rapport à une autre. *Absolu* vient d'*absolutus* , qui veut dire achevé , accompli , qui ne demande rien davantage ; par exemple , quand je dis que *le soleil est lumineux* , cette expression est dans un sens absolu ; celui à qui je parle n'attend rien de plus , par rapport au sens de cette phrase.

Mais si je disois que *le soleil est plus grand que la terre* , alors je considérerois le soleil par rapport à la terre , ce seroit un sens relatif ou respectif. Le sens relatif ou respectif est donc lorsqu'on parle d'une chose par rapport à quelqu'autre ; c'est pour cela que ce sens s'appèle aussi *respectif* , du latin *respicere* , regarder ; parce que la chose dont on parle , en regarde ,

pour ainsi dire, une autre ; elle en rapèle l'idée, elle y a du rapport, elle s'y rapporte ; de-là vient *relatif*, de *referre* rapporter. Il y a des mots relatifs, tels que *père*, *fils*, *époux*, &c ; nous en avons parlé ailleurs.

V.

SENS COLLECTIF, SENS
DISTRIBUTIF.

COLLECTIF vient du latin *colligere*, qui veut dire *recueillir*, *assembler*. *Distributif* vient de *distribuere*, qui veut dire, *distribuer*, *partager*.

La femme aime à parler : cela est vrai en parlant des femmes en général ; ainsi le mot de *femme* est pris là dans un sens collectif : mais la proposition est fautive dans le sens distributif, c'est-à-dire, que cela n'est point vrai de chaque femme en particulier.

L'homme est sujet à la mort ; cela est vrai dans le sens collectif, & dans le sens distributif.

Au lieu de dire *le sens collectif* & *le sens distributif*, on dit aussi *le sens général* & *le sens particulier*.

Il y a des mots qui sont collectifs, c'est-à-dire, dont l'idée représente un tout en tant que composé de parties actuellement séparées, & qui forment autant d'unités ou d'individus particuliers : tels sont *armée*, *république*, *régiment*.

V I.

SENS ÉQUIVOQUE, SENS LOUCHE.

IL y a des mots & des propositions équivoques. Un mot est équivoque, lorsqu'il signifie des choses différentes : come *chœur*, assemblée de plusieurs personnes qui chantent ; *cœur*, partie intérieure des animaux : *autel*, table sur quoi l'on fait des sacrifices aux Dieux ; *hôtel*, grande maison. Ces mots sont équivoques, du moins dans la prononciation. *Lion*, nom d'un animal ; *Lion*, nom d'une constellation, d'un signe céleste ; *Lyon*, nom d'une

282 SENS ÉQUIVOQUE,

ville. *Coin*, sorte de fruit ; *coin*, angle, endroit ; *coin*, instrument avec quoi l'on marque les monnoies & les médailles ; *coin*, instrument qui sert à fendre du bois : *coin*, est encore un terme de manège, &c.

Molière,
mariage for-
cé, sc. 4.

De quelle langue voulez-vous vous servir avec moi ? dit le docteur Pancrace, parlant à Sganarèle : *de la langue que j'ai dans ma bouche*, répond Sganarèle ; où vous voyez que par *langue*, l'on entend *langage*, *idiome* ; & l'autre entend, come il le dit, la langue que nous avons dans la bouche.

Dans la suite d'un raisonnement, on doit toujours prendre un mot dans le même sens qu'on l'a pris d'abord, autrement on ne raisoneroit pas juste ; parce que ce seroit ne dire qu'une même chose de deux choses différentes : car, quoique les termes équivoques se ressemblent quant au son, ils signifient pourtant des idées différentes ; ce qui est vrai de l'un n'est donc pas toujours vrai de l'autre.

Une proposition est équivoque, quand le sujet ou l'attribut présente deux-sens à l'esprit ; ou quand il a

quelque terme qui peut se rapporter où à ce qui précède , où à ce qui suit : c'est ce qu'il faut éviter avec soin , afin de s'accoutumer à des idées précises.

Il y a des mots qui ont une construction louche , c'est lorsqu'un mot paroît d'abord se rapporter à ce qui précède , & que cependant il se rapporte à ce qui suit : par exemple , dans cette chanson si connue , d'un de nos meilleurs opéras ,

Tu sais charmer ,
 Tu sais désarmer ,
 Le Dieu de la guerre ;
 Le Dieu du tonnerre
 Se laisse enflâmer.

Le Dieu du tonnerre paroît d'abord être le terme de l'action de *charmer* , & de *désarmer* , aussi-bien que *le Dieu de la guerre* ; cependant , quand on continue à lire , on voit aisément que *le Dieu du tonnerre* est le nominatif ou le sujet de *se laisse enflâmer*.

Toute construction ambiguë , qui peut signifier deux choses en même tems , ou avoir deux rapports différens ,

284 SENS ÉQUIVOQUÉ ;

est apelée *équivoque*, ou *louche*. *Louche* est une sorte d'équivoque, souvent facile à démêler. *Louche* est ici un terme métaphorique : car come les personnes louches paroissent regarder d'un côté pendant qu'elles regardent d'un autre, de même dans les constructions louches, les mots semblent avoir un certain raport, pendant qu'ils en ont un autre ; mais quand on ne voit pas aisément quel raport on doit leur donner, on dit alors qu'une proposition est équivoque, plutôt que de dire simplement qu'elle est louche.

Les pronoms de la troisieme personne font souvent des sens équivoques ou louches, sur-tout quand ils ne se raportent pas au sujet de la proposition. Je pourois en rapporter un grand nombre d'exemples de nos meilleurs auteurs, je me contenterai de celui-ci.

Table gé-
néalogique
des Rois de
France de la
maison de
Bourbon.

» François I. érigea Vendôme en
» Duché-Pairie en faveur de Charles
» de Bourbon ; & *il* le mena avec
» lui à la conquête du duché de Mi-
» lan, où *il* se comporta vaillamment.
» Quand ce Prince eût été pris à

» Pavie , *il* ne voulut point accepter
 » la régence qu'on lui proposoit : *il* fut
 » déclaré chef du conseil , *il* continua
 » de travailler pour la liberté du Roi ;
 » & quand il fut délivré , *il* continua
 » à le bien servir,

Il n'y a que ceux qui sont déjà au fait de l'histoire , qui puisse démêler les divers rapports de *ce Prince* , & de tous ces *il*. Je crois qu'il vaut mieux répéter le mot , que de se servir d'un pronom dont le rapport n'est aperçu que par ceux qui savent déjà ce qu'ils lisent. On évitoit facilement ces sens louches en latin , par les usages différens de *suus* , *ejus* , *hic* , *ille* , *is* , *iste*.

Quelquefois pour abréger , on se contente de faire une proposition de deux membres , dont l'un est négatif , & l'autre affirmatif , & on les joint par une conjonction : cette sorte de construction n'est pas régulière , & fait souvent des équivoques ; par exemple :

L'amour n'est qu'un plaisir , & l'honneur un devoir.

Prem. édit.
 du Cid. act.
 III. sc. 6.

L'Académie * a remarqué que Corneille devoit dire :

* Sentiment
 de l'Acad.
 sur le Cid.

L'amour n'est qu'un plaisir, l'honneur est un devoir.

En effet, ces mots *n'est que*, du premier membre, marquent une négation, ainsi ils ne peuvent pas se construire encore avec *un devoir*, qui est dans un sens affirmatif au second membre; autrement il sembleroit que Corneille, contre son intention, eût voulu mépriser également l'amour & l'honneur.

On ne sauroit apporter trop d'attention pour éviter tous ces défauts: on ne doit écrire que pour se faire entendre; la netteté & la précision sont la fin & le fondement de l'art de parler & d'écrire.

V I I.

DES JEUX DE MOTS ET DE LA PARONOMASE.

IL y a deux sortes de jeux de Mots.

1. Il y a des jeux de Mots qui ne consistent que dans un équivoque ou dans une allusion, & j'en ai donné des

exemples. Les bons mots qui n'ont d'autre sel que celui qu'ils tirent d'un équivoque ou d'une allusion fade & puérile, ne sont pas du goût des gens sensés, parce que ces mots-là n'ont rien de vrai ni de solide.

2. Il y a des mots dont la signification est différente, & dont le son est presque le même : ce rapport qui se trouve entre le son de deux mots, fait une espèce de jeu, dont les Rhéteurs ont fait une figure qu'ils apèlent Paronomase; par exemple, *amantes sont amentes*, les amans sont des insensés : le jeu qui est dans le latin, ne se retrouve pas dans le françois.

*παρά, juxtâ;
ὄνομα, no-
men. Anno-
minatio, jeu
de mots.*

Aux funérailles de Marguerite d'Autriche, qui mourut en couche, on fit une devise dont le corps étoit une aurore qui apporte le jour au monde, avec ces paroles. *Dum pario, pereo*, je péris en donnant le jour.

Entretiens
d'Arift. &
d'Eug. VI.
Entr.

Pour marquer l'humilité d'un homme de bien qui se cache en faisant de bones œuvres, on peint un ver à soie qui s'enferme dans sa coque; l'ame de cette devise est un jeu de mots; *opéritur dum opératur*. Dans

ces exemples & dans plusieurs autres pareils, le sens subsiste indépendamment des mots.

J'observerai à cette occasion deux autres figures qui ont du rapport à celle dont nous venons de parler : l'une s'appèle *similiter cadens* ; c'est quand les différens membres ou incises d'une période finissent par des cas ou des tems dont la terminaison est semblable : l'autre s'appèle *similiter désinens*, c'est lorsque les mots qui finissent les différens membres ou incises d'une période ont la même terminaison, mais une terminaison qui n'est point une désinence de cas, de tems, ou de personne, come quand on dit *facere fortiter & vivere turpiter*. Ces deux dernières figures sont proprement la même; on en trouve un grand nombre d'exemples dans S. Augustin. On doit éviter les jeux de mots qui sont vides de sens ; mais quand le sens subsiste indépendamment du jeu de mots, ils ne perdent rien de leur mérite.



VIII.

SENS COMPOSÉ, SENS
DIVISÉ.

QUAND l'Évangile dit *les aveugles voient, les boiteux marchent*; ces termes *les aveugles, les boiteux*, se prennent en cette occasion dans le sens divisé, c'est-à-dire; que ce mot *aveugles* se dit là de ceux qui étoient aveugles, & qui ne le sont plus: ils sont divisés, pour ainsi dire, de leur aveuglement, car les aveugles en tant qu'aveugles, ce qui seroit le sens composé, ne voient pas.

L'Évangile parle d'un certain *Simon* appelé *le lépreux*, parce qu'il l'a voit été, c'est le sens divisé.

Ainsi, quand S. Paul a dit que les idolâtres n'entreront pas dans le royaume des cieux, il a parlé des idolâtres dans le sens composé, c'est-à-dire, de ceux qui demeureront dans l'idolâtrie. Les idolâtres en tant qu'idolâtres n'entreront pas dans le royaume des cieux; c'est le sens composé; mais

N

les idolâtres qui auront quité l'idolâtrie, & qui auront fait pénitence, entreront dans le royaume des cieux : c'est le sens divisé.

Apelle ayant exposé, selon sa coutume, un tableau à la critique du public, un cordonier censura la chaussure d'une figure de ce tableau : Apelle réforma ce que le cordonier avoit blâmé; mais le lendemain le cordonier ayant trouvé à redire à une jambe, Apelle lui dit qu'un cordonier ne devoit juger que de la chaussure; d'où est venu le proverbe *ne supra crepidam*, supplé, *judicet*.

La récusation qu'Apelle fit de ce cordonier, étoit plus piquante que raisonnable : un cordonier, en tant que cordonier, ne doit juger que de ce qui est de son métier; mais, si ce cordonier a d'autres lumières, il ne doit point être récusé, par cela seul qu'il est cordonier: en tant que cordonier, ce qui est le sens composé, il juge si un soulier est bien fait & bien peint, & en tant qu'il a des connoissances supérieures à son métier, il est juge compétent sur d'autres

points ; il juge alors dans le sens divisé, par rapport à son métier de cordonier.

Ovide parlant du sacrifice d'Iphigénie, dit que *l'intérêt public triompha de la tendresse paternelle, le Roi vainquit le père.*

..... Postquam pietatem pública causa,
Rexque patrem vicit. Ovid. Met.
l. XII. v. 29.

Ces dernières paroles sont dans un sens divisé. Agamemnom se regardant come Roi, étouffe les sentimens qu'il ressent come père.

Dans le sens composé, un mot conserve sa signification à tous égards, & cette signification entre dans la composition du sens de toute la phrase ; au lieu que dans le sens divisé, ce n'est qu'en un certain sens, et avec restriction, qu'un mot conserve son ancienne signification : *les aveugles voient*, c'est-à-dire, ceux qui ont été aveugles.



I X.

SENS LITÉRAL, SENS
SPIRITUEL.

LE *sens littéral* est celui que les mots excitent d'abord dans l'esprit de ceux qui entendent une langue, c'est le sens qui se présente naturellement à l'esprit. Entendre une expression littéralement, c'est la prendre au pié de la lettre. *Quæ dicta sunt secundum litteram accipere, id est, non aliter intelligere quàm littera sonat*; c'est le sens que les paroles signifient immédiatement, *is quem verba immediatè significant.*

August. Gen.
ad lit. lib 8.
c. 2. tom. III.

Le sens spirituel, est celui que le sens littéral renferme, il est enté, pour ainsi dire, sur le sens littéral; c'est celui que des choses signifiées par le sens littéral font naître dans l'esprit. Ainsi dans les paraboles, dans les fables, dans les allégories, il y a d'abord un sens littéral : on dit, par exemple, qu'un loup & un agneau

vinrent boire à un même ruisseau : que le loup ayant cherché querèle à l'agneau , il le dévora. Si vous vous attachez simplement à la lettre , vous ne verrez dans ces paroles qu'une simple aventure arrivée à deux animaux ; mais cette narration a un autre objet ; on a dessein de vous faire voir que les foibles sont quelquefois opprimés par ceux qui sont plus puissans ; & voilà le sens spirituel , qui est toujours fondé sur le sens littéral.

Division du sens littéral.

Le sens littéral est donc de deux sortes :

1. Il y a un sens *littéral rigoureux* ; c'est le sens propre d'un mot , c'est la lettre prise à la rigueur , *strictè*.

2. La seconde espèce de sens littéral , c'est celui que les expressions figurées dont nous avons parlé présentent naturellement à l'esprit de ceux qui entendent bien une langue , c'est un *sens littéral-figuré* ; par exemple , quand on dit d'un politique qu'il *seme à propos la division entre ses propres ennemis* ; semer ne se doit pas entendre à la

rigueur selon le sens propre, & de la même manière qu'on dit *semmer du blé*: mais ce mot ne laisse pas d'avoir un sens littéral, qui est un sens figuré qui se présente naturellement à l'esprit.

La lettre ne doit pas toujours être prise à la rigueur, elle tue, dit S.

2. Cor. 3.
v. 6.

Paul. On ne doit point exclure toute signification métaphorique & figurée.

Il faut bien se garder, dit S. Augustin, * de prendre à la lettre une fa-

çon de parler figurée, & c'est, à cela qu'il faut apliquer ce passage de S.

Paul, *la lettre tue, & l'esprit done la vie.*

Il faut s'attacher au sens que les mots excitent naturellement dans notre esprit, quand nous ne sommes point prévenus, & que nous sommes dans l'état tranquile de la raison: voilà le véritable sens littéral-figuré, c'est celui-là qu'il faut doner aux loix, aux canons, aux textes des coutumes, & même à l'Écriture Sainte.

* In principio cavendum est ne figuratam locutionem ad literam accipias; & ad hoc enim pertinet quod ait Apóstolus, *littera occidit, spiritus autem vivificat.* Auguf. de Doctr. Christ. l. 3. c. 5. t. III. Parisiis 1685.

Quand J. C. a dit que *celui qui met la main à la charue, & qui re-* Luc. c. 9. v. 62.
garde derrière lui, n'est point propre pour le Royaume de Dieu ; on voit bien qu'il n'a pas voulu dire qu'un laboureur qui en travaillant tourne quelquefois la tête, n'est pas propre pour le ciel : le vrai sens que ces paroles présentent naturellement à l'esprit, c'est que ceux qui ont comencé à mener une vie chrétienne, & à être les disciples de Jésus-Christ, ne doivent pas changer de conduite, ni de doctrine, s'ils veulent être sauvés ; c'est donc là un sens littéral-figuré. Il en est de même de ces autres passages de l'Évangile, où J. C. dit, * * Matt. c. 5. v. 39.
*de présenter la joue gauche à celui qui nous a frappé sur la droite, *** ** Ibid. v. 29. 30.
de s'arracher la main ou l'œil qui est un sujet de scandale ; il faut entendre ces paroles de la même manière qu'on entend toutes les expressions métaphoriques & figurées : ce ne seroit pas leur doner leur vrai sens, que de les entendre selon le sens littéral pris à la rigueur ; elles doivent être entendues selon la seconde sorte

de sens littéral qui réduit toutes ces façons de parler figurées à leur juste valeur, c'est-à-dire, au sens qu'elles avoient dans l'esprit de celui qui a parlé, & qu'elles excitent dans l'esprit de ceux qui entendent la langue ou l'expression figurée & autorisée par l'usage. * » Lorsque nous donnons au » blé le nom de *Cérès* dit Cicéron, » & au vin le nom de *Bacchus*, nous » nous servons d'une façon de parler » usitée en notre langue, & personne » n'est assez dépourvu de sens pour » prendre ces paroles à la rigueur de » la lettre.

Où se sert dans toutes les nations policées, de certaines expressions ou formules de politesse, qui ne doivent point être prises dans le sens littéral étroit. *J'ai l'honneur de . . . Je vous baise les mains : Je suis votre très-humble & très-obéissant serviteur.* Cette dernière façon de parler, dont on se sert pour finir les lettres, n'est jamais

* *Cùm fruges Cérerem, vinum Liberum dicimus, genere nos quidem sermonis útimur usitato : sed ecquem tam améntem esse putas qui &c. Cic. de Nat. Deor. l. 3. n. 41. aliter*
XVL

regardée que come une formule de politesse.

On dit de certaines personnes, *c'est un fou, c'est une fole* : ces paroles ne marquent pas toujours que la personne dont on parle ait perdu l'esprit au point qu'il ne reste plus qu'à l'enfermer ; on veut dire seulement que c'est une personne qui suit ses caprices, qui ne se prête pas aux réflexions des autres, qu'elle n'est pas toujours maîtresse de son imagination, que dans le tems qu'on lui parle elle est occupée ailleurs, & qu'ainsi on ne sauroit avoir avec elle ce comerce réciproque de pensées & de sentimens, qui fait l'agrément de la conversation & le lien de la société. L'homme sage est toujours en état de tout écouter, de tout entendre, & de profiter des avis qu'on lui donne.

Dans l'ironie, les paroles ne se prennent point dans le sens littéral proprement dit ; elles se prennent selon le sens littéral-figuré, c'est-à-dire, selon ce que signifient les mots accompagnés du ton de la voix & de toutes les autres circonstances.

Il y a souvent dans le langage des homes un sens littéral qui est caché , & que les circonstances des choses découvrent : ainsi il arive souvent que la même proposition a un tel sens dans la bouche ou dans les écrits d'un certain home , & qu'elle en a un autre dans les discours & dans les ouvrages d'un autre home : mais il ne faut pas légèrement doner des sens désavantageux aux paroles de ceux qui ne pensent pas en tout come nous ; il faut que ces sens cachés soient si facilement développés par les circonstances , qu'un home de bon sens qui n'est pas prévenu ne puisse pas s'y méprendre. Nos préventions nous rendent toujours injustes , & nous font souvent prêter aux autres des sentimens qu'ils détestent aussi sincèrement que nous les détestons.

Au reste , je viens d'observer que le sens littéral-figuré est celui que les paroles excitent naturellement dans l'esprit de ceux qui entendent la langue où l'expression figurée est autorisée par l'usage : ainsi pour bien entendre le véritable sens littéral d'un

auteur, il ne suffit pas d'entendre les mots particuliers dont il s'est servi, il faut encore bien entendre les façons de parler usitées dans la langue de cet auteur ; sans quoi, où l'on n'entendra point le passage, où l'on tombera dans des contre-sens. En françois, *doner parole*, veut dire *promettre* ; en latin, *verba dare*, signifie *tromper* : *Pœnas dare alicui*, ne veut pas dire doner de la peine à quelqu'un, lui faire de la peine, il veut dire au contraire *être puni par quelqu'un*, lui doner la satisfaction qu'il exige de nous, lui doner notre supplice en payement, come on paye une amende. Quand Propérce dit à Cinthie, *dabis mihi perfida pœnas*, il ne veut pas dire *perfide vous m'alez causer bien des tourmens*, il lui dit au contraire, qu'il la fera repentir de sa perfidie.

Il n'est pas possible d'entendre le sens littéral de l'Écriture Sainte, si l'on n'a aucune connoissance des hébraïsmes & des hellénismes, c'est-à-dire, des façons de parler de la langue hébraïque & de la langue grèque.

Lorsque les interprètes traduisent à la rigueur de la lettre, il rendent les mots & non le véritable sens : de-là vient qu'il y a, par exemple, dans Psal. 35. v. les Pseaumes plusieurs versets qui ne sont pas intelligibles en latin. *Montes Eci*, ne veut pas dire des montagnes consacrées à Dieu, mais de hautes montagnes.

Dans le Nouveau Testament même il y a plusieurs passages qui ne sauroient être entendus sans la connoissance des idiotismes, c'est-à-dire, des façons de parler des auteurs originaux. Le mot hébreu qui répond au mot latin *verbum*, se prend ordinairement en hébreu pour chose signifiée par la parole ; c'est le mot générique qui répond à *negotium* ou *res* des Latins. *Transeamus usque Bethleem. & videamus hoc verbum quod factum est* : Passons jusqu'à Bethléem, & voyons ce qui y est arrivé. Ainsi lorsqu'au 3^e. verset du chapitre 8. du Deutéronome, il est dit (*Deus*) *dedit tibi cibum manna quod ignorabas tu & patres tui, ut ostenderet tibi quod non in solo pane vivat homo, sed in*

omni verbo quod egréditur de ore Dei.
 Vous voyez que *in omni verbo* signifie *in omni re*, c'est-à-dire, de tout ce que Dieu dit, ou veut, qui serve de nourriture. C'est dans ce même sens que Jésus-Christ a cité ce passage : le démon lui proposoit de changer les pierres en pain, il n'est pas nécessaire de faire ce changement, répond Jésus-Christ, *car l'homme ne vit pas seulement de pain, il se nourit encore de tout ce qui plaît à Dieu de lui donner pour nourriture, de tout ce que Dieu dit qui servira de nourriture* ; voilà le sens littéral ; celui qu'on donne communément à ces paroles, n'est qu'un sens moral.

Matt. v. 4.

Division du sens spirituel.

Le sens spirituel est aussi de plusieurs sortes. 1. Le *sens moral*, 2. Le *sens allégorique*, 3. Le *sens anagogique*.

1. *Sens moral.*

Le *sens moral* est une interprétation selon laquelle on tire quelque instruction pour les mœurs. On tire un sens moral des histoires, des fa-

bles, &c. Il n'y a rien de si profane dont on ne puisse tirer des moralités, ni rien de si sérieux qu'on ne puisse tourner en burlesque. Telle est la liaison que les idées ont les unes avec les autres : le moindre rapport réveille une idée de moralité dans un home dont le goût est tourné du côté de la morale ; & au contraire celui dont l'imagination aime le burlesque, trouve du burlesque par-tout.

Thomas Walleis, Jacobin Anglois, fit imprimer vers la fin du XV^e. siècle, à l'usage des prédicateurs une explication morale des métamorphoses d'Ovide. * Nous avons le Virgile travesti de Scaron. Ovide n'avoit point pensé à la morale que Walleis lui prête ; & Virgile n'a jamais eu les idées burlesques que Scaron a trouvées dans son Enéide. Il n'en est pas de même des fables mo-

* *Metamorphosis Ovidiana moraliter à Magistro Thoma Walleis Anglico, de professione prædicatorum sub S. Dominico, explanata. Ce livre rare fut traduit en 1484. V. le P. Echard, T. 1. p. 508. & M. Maittaire, Annales Typographiques, T. 1. p. 176.*

rales; leurs auteurs mêmes nous en découvrent les moralités; elles sont tirées du texte come une conséquence est tirée de son principe,

2. Sens Allégorique.

Le *sens allégorique* se tire d'un discours, qui, à le prendre dans son sens propre, signifie toute autre chose: c'est une histoire qui est l'image d'une autre histoire, ou de quelqu'autre pensée. Nous avons déjà parlé de l'allégorie.

L'esprit humain a bien de la peine à demeurer indéterminé sur les causes dont il voit, ou dont il ressent les effets: ainsi lorsqu'il ne conoît pas les causes, il en imagine, & le voilà satisfait. Les Païens imaginèrent d'abord des causes frivoles de la plupart des effets naturels: l'amour fut l'effet d'une divinité particulière: Prométhée vola le feu du ciel: Cérès inventa le blé: Bacchus le vin, &c. Les recherches exactes sont trop pénibles, & ne sont pas à la portée de tout le monde. Quoi qu'il en soit, le *vulgaire superstitieux*, dit le P. Sana-

* Poésies dont * fut la dupe des visionnaires qui
d'Hor. T. I. inventèrent toutes ces fables.

P. 564.

Dans la suite, quand les Païens commencèrent à se policer & à faire des réflexions sur ces histoires fabuleuses, il se trouva parmi eux des mystiques qui en envelopèrent les absurdités sous le voile des allégories & des sens figurés, auxquels les premiers auteurs de ces fables n'avoient jamais pensé.

Il y a des pièces allégoriques en prose & en vers : les auteurs de ces ouvrages ont prétendu qu'on leur donât un sens allégorique ; mais dans les histoires, & dans les autres ouvrages dans lesquels il ne paroît pas que l'auteur ait songé à l'allégorie, il est inutile d'y en chercher. Il faut que les histoires dont on tire ensuite des allégories, aient été composées dans la vue de l'allégorie ; autrement les explications allégoriques qu'on leur donne, ne prouvent rien, & ne sont que des applications arbitraires dont il est libre à chacun de s'amuser come il lui plaît, pourvu qu'on n'en tire pas des conséquences dangereuses.

Quelques auteurs * ont trouvé une image des révolutions arrivées à la langue latine, dans la statue ** que Nabuchodonosor vit en songe ; ils trouvent dans ce songe une allégorie de ce qui devoit arriver à la langue latine.

* Indículus
hístórico-
chronológi-
cus, in Fabri
Thesauro.
** Daniel 2.
v. 31.

Cette statue étoit extraordinairement grande ; la langue latine n'étoit elle pas répandue presque par-tout.

La tête de cette statue étoit d'or, c'est le siècle d'or de la langue latine ; c'est le tems de Térence, de César, de Cicéron, de Virgile ; en un mot, c'est le siècle d'Auguste.

La poitrine & les bras de la statue étoient d'argent, c'est le siècle d'argent de la langue latine ; c'est depuis la mort d'Auguste jusqu'à la mort de l'Empereur Trajan, c'est-à-dire, jusqu'environ cent ans après Auguste.

Le ventre et les cuisses de la statue étoient d'airain ; c'est le siècle d'airain de la langue latine, qui comprend depuis la mort de Trajan, jusqu'à la prise de Rome par les Goths, en 410.

Les jambes de la statue étoient de

fer, & les piés partie de fer & partie de terre ; c'est le siècle de fer de la langue latine, pendant lequel les différentes incursions des barbares plongèrent les homes dans une extrême ignorance ; à peine la langue latine se conserva-t-elle dans le langage de l'Eglise.

Enfin une pierre abattit la statue ; c'est la langue latine qui cessa d'être une langue vivante.

C'est ainsi qu'on raporte tout aux idées dont on est préoccupé.

Les sens allégoriques ont été autrefois fort à la mode, & ils le sont encore en Orient ; on en trouvoit par-tout jusques dans les nombres. Métrodore de Lampsaque, au rapport de Tatien, avoit tourné Homère tout entier en allégories. On aime mieux aujourd'hui la réalité du sens littéral.

Huet. Origénianor. l. 2. quæst. 13. p. 171.

Traité du sens littéral & du sens mystique, selon la doctrine des Pères. A Paris, chez Jacques Vincent.

Les explications mystiques de l'Ecriture Sainte, qui ne sont point fictives par les Apôtres, ni établies clairement par la révélation, sont sujettes à des illusions qui mènent au fanatisme.

3. *Sens Anagogique.*

Le *sens anagogique* n'est guère en usage que lorsqu'il s'agit des différens sens de l'Écriture Sainte. Ce mot *anagogique* vient du grec ἀναγωγή, qui veut dire *élévation* : ἀνά, dans la composition des mots, signifie souvent, *au-dessus*, *en haut*, ἀγωγή veut dire *conduite* ; de ἄγω, *je conduis* : ainsi le sens anagogique de l'Écriture Sainte est un sens mystique, qui élève l'esprit aux objets célestes & divins de la vie éternelle dont les Saints jouissent dans le ciel.

Le *sens littéral* est le fondement des autres sens de l'Écriture Sainte. Si les explications qu'on en donne ont rapport aux mœurs, c'est le sens moral.

Si les explications des passages de l'ancien Testament regardent l'Église & les mystères de notre Religion par analogie ou ressemblance ; c'est le sens allégorique ; ainsi le sacrifice de l'agneau pascal, le serpent d'airain élevé dans le désert, étoient autant de figures du sacrifice de la croix.

Enfin, lorsque ces explications regardent l'Eglise triomphante & la vie des bienheureux dans le ciel, c'est le sens anagogique; c'est ainsi que le sabbat des Juifs est regardé come l'image du repos éternel des bienheureux. Ces différens sens, qui ne sont point le sens littéral, ni le sens moral, s'appellent aussi en général *sens tropologique*, c'est-à-dire, *sens figuré*. Mais come je l'ai déjà remarqué, il faut suivre dans le sens allégorique & dans le sens anagogique ce que la révélation nous en apprend, & s'appliquer sur-tout à l'intelligence du sens littéral, qui est la règle infallible de ce que nous devons croire & pratiquer pour être sauvés.

X.

DU SENS ADAPTÉ,

ou que l'on donne par allusion.

QUELQUEFOIS on se sert des paroles de l'Ecriture Sainte ou de quelque auteur profane, pour en faire une

application particulière qui convient au sujet dont on veut parler, mais qui n'est pas le sens naturel & littéral de l'auteur dont on les emprunte, c'est ce qu'on apèle *sensus accommodatitius*, sens adapté.

Dans les panégyriques des Saints & dans les Oraisons funèbres, le texte du discours est pris ordinairement dans le sens dont nous parlons. M. Fléchier dans son oraison funèbre de M. de Turène, applique à son héros ce qui est dit dans l'Écriture à l'ocasion de Judas Machabée qui fut tué dans une bataille.

Le P. le Jeune de l'Oratoire, fameux missionnaire, s'apeloit Jean; il étoit devenu aveugle: il fut nommé pour prêcher le carême à Marseille aux Acoules; voici le texte de son premier sermon: *Fuit homo missus à Deo, cui nomen erat Joannes; non erat ille lux, sed ut testimônium perhiberet de lumine.* On voit qu'il fesoit allusion à son nom & à son aveuglement.

Remarques sur quelques passages adaptés à contre-sens.

Il y a quelques passages des auteurs

310 DU SENS ADAPTÉ.

profanes qui sont come passés en proverbes, & auxquels on done communément un sens détourné qui n'est pas précisément le même sens que celui qu'ils ont dans l'auteur d'où ils sont tirés : en voici des exemples :

1. Quand on veut animer un jeune home à faire parade de ce qu'il sait, ou blâmer un savant de ce qu'il se tient dans l'obscurité, on lui dit ce vers de Perse :

Perf. Sat. I.

v. 27.

Scire tuum nihil est, nisi te scire hoc sciat alter ?

Toute votre science n'est rien, si les autres ne savent pas combien vous êtes savant. la pensée de Perse est pourtant de blâmer ceux qui n'étudient que pour faire ensuite parade de ce qu'ils savent. *O tems ! ô mœurs ! s'écri-t-il, est-ce donc pour la gloire que vous pâlissez sur les livres ! Quoi donc ? croyez-vous que la science-n'est rien, à moins que les autres ne sachent que vous êtes savant ?*

Perf. Sat. I. En pallor, seniúmque : O mores ! usque
v. 27. adeóne.

Scire tuum nihil est, nisi te scire hoc sciaꝝ alter ?

Il y a une interrogation & une surprise dans le texte, & l'on cite le vers dans un sens absolu.

2. On dit d'un home qui parle avec emphase, d'un style empoulé & recherché, que

Prójicit ampúllas & sestquipedália verba : Hor. Art
Poët. v. 97.

il jète, il fait sortir de sa bouche des paroles enflées & des mots d'un pié & demi. Cependant ce vers a un sens tout contraire dans Horace. » La tragédie, dit ce Poëte, ne s'exprime pas toujours d'un style pompeux & élevé : Télèphe & Pelée, tous deux pauvres, tous deux chassés de leurs pays, ne doivent point recourir à des termes enflés, ni se servir de grands mots : il faut qu'ils fassent parler leur douleur d'un style simple & naturel, s'ils veulent nous toucher, & que nous nous intéressions à leur mauvaise fortune ; » ainsi *prójicit*, dans Horace, veut dire il rejète.

Et trájicus plerúmque dolet sermóne pedéstri Hor. Art
Télephus & Peleus, cum pauper & exul Poët. v. 97.
utérque

312 DU SENS ADAPTÉ.

Projicit ampullas & sesquipedalia verba ;
Si curat cor spectantis tetigisse querelâ.

M. Boileau nous donne le même précepte :

Art Poët. Que devant Troie en flame, Hécube désolée
chant 3. Ne viène pas pousser une plainte empoulée.

Cette remarque, qui se trouve dans la plûpart des Commentateurs d'Horace, ne devoit point échaper aux auteurs des Dictionnaires sur le mot *projicere*.

3. souvent pour excuser les fautes d'un habile homme, on cite ce mot d'Horace :

Hor. Art. Quandóque bonus dormítat Homérus ;
Poët. v. 359.

Come si Horace avoit voulu dire que le bon Homère s'endort quelquefois. Mais *quandóque* est la pour *quandocunque*, toutes les fois que ; & *bonus* est pris en bonne part. Je suis lâché
» dit Horace, toutes les fois que je
» m'aperçois qu'Homère, cet excè-
» lent Poète, s'endort, se néglige,
» ne se soutient pas.

Indignor

Indignor quandòque bonus dormitat Homé-
rus.

M. Danet s'est trompé dans l'expli-
cation qu'il donne de ce passage dans
son Dictionnaire latin-françois sur ce
mot *quandòque*.

4. Enfin pour s'excuser quand on
est tombé dans quelque faute, on cite
ce vers de Térence :

Homo sum, humáni nihil à me aliénium : Heaut. act.
puto, 1. 3. v. 256.

Come si Térence avoit voulu dire,
*je suis home, je ne suis point exempt
des foiblesses de l'humanité*, ce n'est pas
là le sens de Térence. Chrémès tou-
ché de l'affliction où il voit Ménédè-
me son voisin, vient lui demander
quelle peut être la cause de son cha-
grin & des peines qu'il se donne : Mé-
nédème lui dit brusquement, qu'il faut
qu'il ait bien du loisir pour venir se
mêler des affaires d'autrui. » Je suis
» home, répond tranquillement Chré-
» mès; rien de tout ce qui regarde les
» autres homes n'est étranger pour
» moi, je m'intéresse à tout ce qui
» regarde mon prochain.

» On doit s'étonner, dit Madame
 » Dacier, que ce vers ait été si mal
 « entendu, après ce que Cicéron en
 » a dit dans le premier livre des Of-
 » ces.

r. Off. n. 29.
 aliter IX.

Voici les paroles de Cicéron : *Est enim difficilis cura rerum alienarum, quanquam Terentiánus ille Chremes humani nihil á se alienum putat.* J'ajouterai un passage de Sénèque, qui est un comentaire encore plus clair de ces paroles de Térence. Sénèque, ce Philosophe païen, explique dans une de ses lettres, coment les homes doivent honorer la majesté des Dieux : il dit que *ce n'est qu'en croyant en eux, en pratiquant de bones œuvres, & en tâchant de les imiter dans leurs perfections, qu'on peut leur rendre un culte agréable* ; il parle ensuite de ce que les homes se doivent les uns aux autres.
 » Nous devons tous nous regarder,
 » dit-il, come étant les membres d'un
 » grand corps; la nature nous a tous ti-
 » rés de la même source, & par là nous
 » a tous fait parens les uns des au-
 » tres; c'est elle qui a établi l'équité
 » & la justice. Selon l'institution de

» la nature , on est plus à plaindre
 » quand on nuit aux autres , que
 » quand on en reçoit du dommage. La
 » nature nous a doné des mains pour
 » nous aider les uns les autres ; ainsi
 » ayons toujours dans la bouche &
 » dans le cœur ce vers de l'Érence ,
 » *je suis home , rien de tout ce qui*
 » *regarde les homes n'est étranger pour*
 » *moi.* *

Il est vrai en général que les cita

* Quomodo sint Dii colendi solet præcipi. Deum colit qui novit. Primus est Deorum cultus, Deos credere, deinde reddere illis majestatem suam, reddere bonitatem sine qua nulla majestas est: vis Deos propitiare, bonus esto. Satis illos coluit quisquis imitatus est. Ecce altera quaestio, quomodo hominibus sit utendum.....possim breviter hanc formulam humani officii tradere. membra sumus corporis magni, natura nos cognatos edidit cum ex iisdem & in idem * gigneret. Hac nobis amorem indidit mutuum & sociabiles fecit; illa æquum justumque composuit: ex illius constitutione miserius est nocere quam laedi; & illius imperio paratae sunt ad juvandum manus. Iste versus & in pectore & in ore sit, *homo sum, humani nihil à me alienum puto.* Habeamus in commune, quod nati sumus. *Senec. Ep. xcv.* * officia.

316 DU SENS ADAPTÉ.

tions & les applications doivent être justes autant qu'il est possible ; puisqu'autrement elles ne prouvent rien , & ne servent qu'à montrer une fausse érudition ; mais il y auroit bien du rigorisme à condâner tout sens adapté.

Il y a bien de la différence entre rapporter un passage come une autorité qui prouve , ou simplement come des paroles tonues , auxquelles on donne un sens nouveau qui convient au sujet dont on veut parler : dans le premier cas , il faut conserver le sens de l'auteur ; mais dans le second cas , les passages , auxquels on donne un sens différent de celui qu'ils ont dans leur auteur , sont regardés come autant de parodies , & come une sorte de jeu dont il est souvent permis de faire usage.



SUITE DU SENS ADAPTÉ.

De la parodie & des Centons.

LA parodie est aussi une sorte de sens adapté. Ce mot est grec, car les Grecs ont fait des parodies. Athénée, l. 14 & 15.

Parodie * signifie à la lettre un chant composé à l'imitation d'un autre, & par extension on donne le nom de parodie à un ouvrage en vers, dans lequel on détourne, dans un sens railleur, des vers qu'un autre a faits dans une vue différente. On a la liberté d'ajouter ou de retrancher ce qui est nécessaire au dessein qu'on se propose; mais on doit conserver

* Παρωδία, canticum. R. παρὰ, juxta, & ᾠδή, cantus, carmen. Canticum vel carmen ad alterius similitudinem compositum, cum alterius poetæ versus jocose in aliud argumentum transferuntur.

Est etiam parodia, Hermógeni, cum quis, ubi partem aliquam versus protulit, reliquum, à se, id est, de suo, oratione soluta elóquitur, Robertson. Th. ling. græc. v. παραδῆω.

autant de mots qu'il est nécessaire pour rapeler le souvenir de l'original dont on emprunte les paroles. L'idée de cet original & l'aplication qu'on en fait à un sujet d'un ordre moins sérieux, forment dans l'imagination un contraste qui la surprend & c'est en cela que consiste la plaisanterie de la parodie. Corneille a dit dans le style grave, parlant du père de Chimène :

Le Cid. act. 4. sc. 1. Ses rides sur son front ont gravé ses exploits.

Racine a parodié ce vers dans les *Plaideurs* : l'Intimé parlant de son père qui étoit sergent, dit plaisamment :

Les Plaid. act. 1. sc. 5. Il gaignoit en un jour plus qu'un autre en six mois,
Ses rides sur son front gravoient tous ses exploits.

Dans Corneille, *exploits* signifie *actions mémorables, exploits militaires*; & dans les *Plaideurs*, *exploits* se prend pour *les actes ou procédures* que font les sergens. On dit que le grand Corneille fut ofensé de cette

plaisanterie du jeune Racine.

Au reste, l'Académie a observé que *les rides marquent les années : mais ne gravent point les exploits.*

Sentimens
de l'Acad. F.
sur les vers
du Cid.

Les vers les plus connus, sont ceux qui sont le plus exposés à la parodie.

On trouve dans les dernières éditions des œuvres de Boileau, une parodie ingénieuse de quelques scènes du Cid.

Tom. 2. p.
411. édit. de
1726.

On peut voir aussi dans les Poësies de Madame des Houlières une parodie d'une scène de la même tragédie. Le Théâtre Italien est riche en parodies.

Des Houl.
édit. de 1725.
p. 2736.

Le Poëme du VICE PUNI est rempli d'aplications heureuses de vers de nos meilleurs Poëtes : ces aplications sont autant de parodies.

Les Centons sont encore une sorte d'ouvrage qui a raport au sens adapté. *Cento* en latin signifie, dans le sens propre, une pièce de drap qui doit être cousue à quelqu'autre pièce, & plus souvent un manteau ou un habit fait de différentes pièces rapportées : ensuite on a donné ce nom, par métaphore, à un ouvrage composé de plusieurs vers ou de plusieurs passages empruntés d'un ou-

Κέντρον, cen-
to, veñtis è
variis pannis
consarcinata
κεντρία πια-
γο.

de plusieurs auteurs, On prend ordinairement la moitié d'un vers, & on le lie par le sens avec la moitié d'un autre vers. * On peut employer un vers tout entier & la moitié du suivant, mais on désapprouve qu'il y ait deux vers de suite d'un même auteur. Voici un exemple de cette sorte d'ouvrage, tiré des centons de Proba Falconia. ** Il s'agit de la défense que

* *Variis de locis, sensibisque diversis, quædam carminis structura solidatur, in unum versum ut cœant cæsi duo, aut unus & sequens cum medio: nam duos junctim locare ineptum est, & tres, unâ serie, meræ nugæ..... sensus diversi ut cœnguant; adoptiva quæ sunt, ut cognata videantur; aliæna ne interlucant; hiulca ne pateant.*
Ausonius. Paulo. Epist. quæ prælegitur ante Edyll. XIII.

** *Probæ Falconiæ vatis clarissimæ à S. Hieronymo comprobatæ centones de Fidei nostræ mysteriis, è Maronis carminibus, &c. Parisiis, apud Ægidium Gorbium 1576. f. 27. in-8°. Item Parisiis, apud Franciscum Stephanum. 1543.*

Les centons de Proba Falconia se trouvent aussi dans Bibliothéca Patrum, Tom. 5. Lugduni 1677. Voici ce qui est dit de cette savante & pieuse Dame dans l'Index Auctorum Bibl. Patr. Tom. I. PROBA FALCONIA

Dieu fit à Adam & à Eve de manger du fruit défendu : Proba Falconia fait parler le Seigneur en ces termes, au chapitre xvi.

Æ. 2. 712. Vos famuli quæ dicam animi
advértite vestris :

2. 21. Est in conspectu * ramis fe- G. 2. 81.
licibus arbor.

7. 692. Quam neque fas igni cuiquam
nec stérnere ferro,

7. 608. Relligióne sacrâ * nunquam Æ. 3. 700.
concessa movéri.

II. 591. Hæc quicumque sacros * de- 6. 141.
cérpserit arbore foetus,

II. 849. Morte luet meritâ, * nec me sen- 1. 241.
téntia vertit ;

G. 2. 315. Nec tibi tam prudens quisquam
persuádeat auctor *

uxor non Adélphi Procónsulis, ut scribit Isi-
dórus, sed Aníci Probi Præfécti Prætorio,
pósteà Cónsulis, mater Probini, Olibrii,
& Probi, similiter Cónsulum. De quâ multa
Hierónymus Epist. 8. & Barónius, Tom. 4.
& 5. Annálium. Scripsit Virgilio-centónes
qui extant fol. 1218. Flóruit non sub Theo-
dósio janióre, ut vult Sixtus Senénsis, sed
sub Gratiáno.

3. 461. Ec. 8. 48. *Commaculâre manus. * Lîceat
te voce moneri*

G. 3. 216. *Fémina, * nullius te blanda sua-
sio vincat,*

G. 1. 168. *Si te digna manet divini glória
ruris.*

Nous avons aussi les centons d'Etiène de Pleurre * & de quelques autres.

Auson. Ep.
ante Edyll.
XIII.

L'Empereur Valentinien, au rapport d'Ausone, s'étoit aussi amusé à cette sorte de jeu : mais il vaut mieux s'occuper à bien penser, & à bien exprimer ce qu'on pense, qu'à perdre le tems à un travail où l'esprit est toujours dans les entraves, où la pensée est subordonnée aux mots ; au lieu que ce sont les mots qu'il faut toujours subordonner aux pensées.

Ce n'étoit pas assez pour quelques écrivains, que la contrainte des centons : nous avons des ouvrages où l'auteur s'est * * interdit successive-

* Stéphan: Pleurrei *Æneis sacra cõtinens
acta Dõmini N.J.C. & primõrum Mârtyrum.
Virgilio-centõnibus conscripta. Parisiis, apud
Adriãnum Taupinart, 1618. in-4^o.*

* * Liber absque litteris, de *Ætâtibus mun-
di & hõminis; auctõre Fábio, Cláudio, Gor-*

ment par chapitres, & selon l'ordre de l'alphabet l'usage d'une lettre, c'est-à-dire, que dans le premier chapitre il n'y a point d'*a* & dans le second point de *b*, ainsi de suite. Un autre* a fait un Poëme dont tous les mots comencent par un *p*.

Plaudite porcëlli; porcórum pigra propágo
 Progréditur, plures porci pinguédine pleni
 Pugnántes pergunt. Pécudum pars prodigiósa
 Perturbat pede petrósas plerúmque platéas;
 Pars portentosè populórum prata profánat.

Dans le X^e. siècle, Hubaud Rediáno, Fulgéntio, *Edidit. P. Jacobus Hommey Augustiniánnus, Pictavii. Prostat Parisiis apud Viduam Cároli Coignard, 1696.* Le titre du manuscrit promet ab *A* usque in *Z*. mais l'Imprimeur n'a mis au jour que XIV. chapitres, c'est-à-dire, jusqu'à l'*O* inclusive-ment; & il déclare que le copiste a égaré le reste. Huc usque codex, cujus scriptor addit: ii decem de quibus fit méntio in título, nescio ubi sunt.

* *Pugna Porcórum per P. Pórcium. Ce Poëme est composé de 248 vers. Je l'ai vu dans un recueil qui a pour titre: Nugæ Venáles. Moréri attribue ce Poëme à Leo Placentius. V. PLAISANT, dans l'édition de Moréri de 1718.*

ligieux Bénédictin de S. Amand, dédia à l'Empereur Charles le Chauve un Poëme composé à l'honneur des chauves, dont tous les mots comencent par la lettre c.

Cármina, clarisonæ, calvis cantáto Caménæ.

* Un autre s'est mis dans une contrainte encore plus grande, il a fait un Poëme de 2956. vers de six piés, dont le dernier seul est un spondée, les cinq autres sont autant de dactyles. Le second pié rime avec le quatrième, & le dernier mot d'un vers rime avec le dernier mot du vers qui le suit, à la manière de nos vers françois à rimes suivies; en voici le commencement :

Hora novíssima, témpora péssima sunt, vigilémus.

Ecce mináciter imminet arbiter illé supremus.

* Bernardi Morlanensis, Mónachi ordinis Cluniacensis, ad Petrum Cluniacensem Abbatem qui cláruit anno 1140. de Contemptu Mundi, libri tres ex vetéribus membránis, recens descripti. Bremæ, anno 1595,

Imminet, imminet ut mala términet, æqua
corónet;

Recta remuneret; anxia liberet, æthera do-
net:

Auferat áspera, duraque póndera, méntis;
onústa,

Sóbria múníat, improba púníat, útraque justè,

Ille píssimus; ille gravíssimus ecce venit Rex.

Surgat homo reus, instat homo Deus, à pa-
tre judex.

Les Poèmes dont je viens de parler
sont aujourd'hui au même rang que
les acrostiches & les anagrammes. * Le

* L'acrostiche est une sorte d'ouvrage en
vers, dont chaque vers comence par chacune
des lettres qui forment un certain mot. A la
tête de chaque comédie de Plaute, il y a un
argument fait en acrostiche: c'est le nom de
la pièce qui est le mot de l'acrostiche; par
exemple: *Amphitruo*: le premier vers de
l'argument comence par un *A*, le second par
une *M*, ainsi de suite. Ces argumens sont an-
ciens, & Madame Dacier dans ses remar-
ques sur celui de l'*Amphitryon*, fait entendre
que Plaute en est l'auteur.

Cicéron nous apprend qu'Ennius avoit fait
des acrostiches; *ακροστιχίς* dicitur, *cum deinceps*
ex primis versuum litteris aliquid connécti-
tur, ut in quibusdam Enniânis. Cic. de Di-
vinatione l. 2. n. III, áliter LIV.

S. Augustin de Civ. Dei, l. XVII. c. 23.

goût de toutes ces sortes d'ouvrages, heureusement, est passé. Il y a eu un tems où les ouvrages d'esprit tiroient leur principal mérite de la peine qu'il y avoit à les produire, & souvent la montagne étoit récompensée de n'enfanter qu'une souris, pourvu qu'elle eût été long-tems en travail. Aujourd'hui *le tems & la difficulté ne font rien à l'affaire*; on aime ce qui est vrai, ce qui instruit, ce qui éclaire, ce qui intéresse, ce qui a un objet raisonnable; & l'on ne regarde plus les mots.

Molière,
Misan. act. 1.
sc. 2.

parle d'un acrostiche de la Sibyle Erythrée; dont les lettres initiales formoient ce sens, *Ἰησὺς Χριστὸς Θεῶν Υἱὸς Σωτὴρ.*

Au reste, acrostiche vient de deux mots grecs *ἄκρος*, *summus qui est à une des extrémités*; & *σῖχος* versus, *ordo. ἀκροσῖχης*; ἢ & *ἀκρόβσιχον το*; *initium versus.*

A l'égard de l'*anagramme*, ce mot est encore grec: il est composé de la préposition *ἀνά* qui dans la composition des mots, répond souvent à *retrò, rē*; & de *γράμμα*, lettre. L'anagramme se fait lorsqu'en déplaçant les lettres d'un mot, on en forme un autre mot, qui a une signification différente; par exemple, de *Lorraine*, on a fait *Alérion*.

Il ne paroît pas que les anagrammes aient jamais été en usage parmi les Latins.

que come des signes auxquels on ne s'arête que pour aler droit à ce qu'ils signifient. La vie est si courte, & il y a tant à apprendre à tout âge, que si l'on a le bonheur de surmonter la paresse & l'indolence naturelle de l'esprit, on ne doit pas le mettre à la torture sur des riens, ni l'appliquer en pure perte.

X I.

SENS ABSTRAIT, SENS
CONCRET.

Ce mot *abstrait* vient du latin *abstractus*, participe d'*abstrahere*, qui veut dire, *tirer, arracher, séparer de.*

Tout corps est réellement étendu en longueur, largeur & profondeur, mais souvent on pense à la longueur sans faire attention à la largeur ni à la profondeur, c'est ce qu'on apèle faire abstraction de la largeur & de la profondeur; c'est considérer la longueur dans un sens abstrait: c'est ainsi qu'en géométrie on considère le

328 SENS ABSTRAIT,

point, la ligne, le cercle, sans avoir égard ni à un tel point, ni à une telle ligne, ni à un tel cercle physique.

Ainsi en général le sens abstrait est celui par lequel on s'occupe d'une idée, sans faire attention aux autres idées qui ont un rapport naturel & nécessaire avec cette idée.

1. On peut considérer le corps en général sans penser à la figure ni à toutes les autres propriétés particulières du corps physique : c'est considérer le corps dans un sens abstrait, c'est considérer la chose sans le mode, come parlent les Philosophes, *res absque modo*.

2. On peut au contraire considérer les propriétés des objets sans faire attention à aucun sujet particulier auquel elles soient attachées, *modus absque re*. C'est ainsi qu'on parle de la blancheur, du mouvement, du repos, sans faire aucune attention particulière à quelque objet blanc, ni à quelque corps qui soit en mouvement ou en repos.

L'idée dont on s'occupe par abs-

traction, est tirée, pour ainsi dire, des autres idées qui ont rapport à celle-là, elle en est come séparée, & c'est pour cela qu'on l'appèle idée abstraite.

L'abstraction est donc une sorte de séparation qui se fait par la pensée. Souvent on considère un tout par parties, c'est une espèce d'abstraction, c'est ainsi qu'en anatomie on fait des démonstrations particulières de la tête, ensuite de la poitrine, &c. mais c'est plutôt diviser qu'abstraire : on apèle plus particulièrement *faire abstraction*, lorsque l'on considère quelque propriété des objets sans faire attention ni à l'objet, ni aux autres propriétés, ou lorsque l'on considère l'objet sans les propriétés.

Le sens concret, au contraire, c'est lorsque l'on considère le sujet uni au mode, ou le mode uni au sujet ; c'est lorsque l'on regarde un sujet tel qu'il est, & que l'on pense que ce sujet & sa qualité ne font ensemble qu'une même chose, & forment un être particulier ; par exemple : *ce papier blanc, cette table carrée.*

cette boîte ronde ; blanc , quarrée , ronde , sont dits alors dans un sens concret.

Ce mot *concret* vient du latin *concretus*, participe de *concréscere*, croître ensemble, s'épaissir, se coaguler, être composé de ; en éfet, dans le sens concret, les adjectifs ne forment qu'un tout avec leurs sujets, on ne les sépare point l'un de l'autre par la pensée.

Le concret renferme donc toujours deux idées, celle du sujet, & celle de la propriété.

Tous les substantifs qui sont pris adjectivement, sont alors des termes concrets ; ainsi quand on dit *Petrus est homo* ; *homo* est alors un terme concret, *Petrus, est habens humanitatem*.

Observez qu'il y a de la différence entre faire abstraction & se servir d'un terme abstrait. On peut se servir de mots qui expriment des objets réels, & faire abstraction, come quand on examine quelque partie d'un tout, sans avoir égard aux autres parties : on peut au contraire se

servir de termes abstraits, sans faire abstraction, come quand on dit que la fortune est aveugle.

Des termes abstraits.

Dans le langage ordinaire, *abstrait* se prend pour *subtil*, *métaphysique* : ces idées sont *abstraites*, c'est-à-dire, qu'elles demandent de la méditation, qu'elles ne sont pas aisées à comprendre, qu'elles ne tombent point sous le sens.

On dit aussi d'un homme, qu'il est *abstrait*, quand il ne s'occupe que de ce qu'il a dans l'esprit, sans se prêter à ce qu'on lui dit. Mais ce que j'entens ici par *termes abstraits*, ce sont les mots qui ne marquent aucun objet qui existe hors de notre imagination.

Que les hommes pensent au soleil, ou qu'ils n'y pensent point, le soleil existe, ainsi le mot de soleil n'est point un terme abstrait.

Mais *beauté*, *laideur*, &c. sont des termes abstraits. Il y a des objets qui nous plaisent & que nous trouvons

dée générale, nous nous servons du terme de *mouvement*. Ce que je veux dire s'entendra mieux par cet exemple.

Les noms que l'on donne aux tropes ou figures dont nous avons parlé, ne représentent point des êtres réels; il n'y a point d'être, point de substance, qui soit une métaphore, ni une métonymie; ce sont les différentes expressions métaphoriques, & les autres façons de parler figurées qui ont donné lieu aux maîtres de l'art d'inventer le terme de *métaphore*, & les autres noms des figures: par là ils réduisent à une espèce, à une classe particulière les expressions qui ont un tour pareil selon lequel elles se ressemblent, & c'est sous ce rapport de ressemblance qu'elles sont comprises dans chaque sorte particulière de figure, c'est-à-dire, dans la même manière d'exprimer les pensées: toutes les expressions métaphoriques sont comprises sous la métaphore, elles s'y rapportent; l'idée de métaphore est donc une idée abstraite qui ne représente aucune expression

métaphorique en particulier , mais seulement cette sorte d'idée générale que les hommes se sont faite pour réduire à une classe à part les expressions figurées d'une même espèce , ce qui met de l'ordre & de la netteté dans nos pensées , & abrège nos discours.

Il en est de même de tous les autres noms d'arts & de sciences : la physique , par exemple , n'existe point , c'est-à-dire , qu'il n'y a point un être particulier qui soit la physique : mais les hommes ont fait un grand nombre de réflexions sur les différentes opérations de la nature ; & ensuite ils ont donné le nom de *science physique* au recueil ou assemblage de ces réflexions , ou plutôt à l'idée abstraite à laquelle ils rapportent toutes les observations qui regardent les êtres naturels.

Il en est de même de *douceur* , *amertume* , *être* , *néant* , *vie* , *mort* , *mouvement* , *repos* , &c. Chacune de ces idées générales , quoiqu'on en dise , est aussi positive que l'autre , puisqu'elle peut être également le sujet d'une proposition.

Come les différens objets blancs ont donné lieu à notre esprit de se former l'idée de *blancheur*, idée abstraite, qui ne marque qu'une sorte d'affectation de l'esprit; de même les divers objets, qui nous affectent en tant de manières différentes, nous ont donné lieu de nous former l'idée d'*être*, de *substance*, d'*existence*; surtout, lorsque nous ne considérons les objets que come existans, sans avoir égard à leurs autres propriétés particulières: c'est le point dans lequel les êtres particuliers se ressemblent le plus.

Les objets réels ne sont pas toujours dans la même situation, ils changent de place, ils disparaissent, & nous sentons réellement ce changement & cette absence: alors il se passe en nous une affectation réelle, par laquelle nous sentons que nous ne recevons aucune impression d'un objet dont la présence excitoit en nous deux effets sensibles; de-là l'idée d'*absence*, de *privation*, de *néant*: de sorte que quoique le néant ne soit rien en lui-même, cependant ce mot marque
une

une affection réelle de l'esprit , c'est une idée abstraite que nous aquérons par l'usage de la vie , à l'occasion de l'absence des objets , & de tant de privations qui nous font plaisir ou qui nous affigent.

Dès que nous avons eu quelque usage de notre faculté de consentir ou de ne pas consentir à ce qu'on nous proposoit , nous avons consenti , ou nous n'avons pas consenti , nous avons dit *oui* , ou nous avons dit *non* : ensuite à mesure que nous avons réfléchi sur nos propres sentimens intérieurs , & que nous les avons réduits à certaines classes , nous avons apelé *affirmation* cette maniere uniforme dont notre esprit est affecté quand il acquiesce , quand il consent ; & nous avons apelé *négation* la maniere dont notre esprit est affecté quand il sent qu'il refuse de consentir à quelque jugement.

Les termes abstraits , qui sont en très-grand nombre , ne marquent donc que des affections de l'entendement ; ce sont des opérations naturelles de l'esprit , par lesquelles nous

nous formons autant de classes différentes des diverses sortes d'impressions particulières, dont nous sommes affectés par l'usage de la vie. Tel est l'homme. Les noms de ces classes différentes ne désignent point de ces êtres réels qui subsistent hors de nous : les objets blancs sont des êtres réels ; mais la blancheur n'est qu'une idée abstraite : les expressions métaphoriques sont tous les jours en usage dans le langage des hommes, mais la métaphore n'est que dans l'esprit des Grammairiens & des Rhéteurs.

Les idées abstraites que nous acquérons par l'usage de la vie, sont en nous autant d'idées exemplaires qui nous servent ensuite de règle & de modèle pour juger si un objet a ou n'a pas telle ou telle propriété, c'est-à-dire, s'il fait ou s'il ne fait pas en nous une impression semblable à celle que d'autres objets nous ont causée, & dont ils nous ont laissé l'idée ou affection habituelle. Nous réduisons chaque sorte d'impression que nous recevons, à la classe à laquelle il nous paroît qu'elle se rapporte ; nous

raportons toujours les nouvelles impressions aux anciennes, & si nous ne trouvons pas qu'elles puissent s'y rapporter, nous en faisons une classe nouvelle ou une classe à part, & c'est de là que viennent tous les noms appellatifs, qui marquent des genres ou des espèces particulières, ce sont autant de termes abstraits quand on n'en fait pas l'application à quelque individu particulier; ainsi quand on considère en général le cercle, une ville, *cercle* & *ville* sont des termes abstraits; mais s'il s'agit d'un tel cercle, ou d'une telle ville en particulier, le terme n'est plus abstrait.

Ce que nous venons de dire, que nous aquérons ces idées exemplaires par l'usage de la vie, fait bien voir qu'il ne faut point élever les jeunes gens dans des solitudes, & qu'on doit ne leur montrer que du bon & du beau autant qu'il est possible. C'est un avantage que les enfans des grands ont au-dessus des enfans des autres homes; ils voient un plus grand nombre d'objets, & il y a plus de choix dans ce qu'on leur montre; ainsi ils

340 SENS ABSTRAIT ;

ont plus d'idées exemplaires , & c'est de ces idées que se forme le goût. Un jeune homme qui n'auroit vu que d'excellents tableaux , n'admireroit guère les médiocres.

En termes d'arithmétique , quand on dit *trois louis , dix homes* , en un mot , quand on applique le nombre à quelque sujet particulier , ce nombre est appelé *concret* , au lieu que si l'on dit *deux & deux font quatre* , ce sont là des nombres abstraits , qui ne sont unis à aucun sujet particulier. On considère alors par abstraction le nombre en lui-même , ou plutôt l'idée de nombre que nous avons acquise par l'usage de la vie.

Tous les objets qui nous environent & dont nous recevons des impressions , sont autant d'êtres particuliers que les Philosophes appellent des individus. Parmi cette multitude inoubrable d'individus , les uns sont semblables aux autres en certains points : de-là les idées abstraites de genre & d'espèce.

Remarquez qu'un individu est un être réel que vous ne sauriez diviser

en un autre lui-même : Platon ne peut être que Platon. Un diamant de mille écus peut être divisé en plusieurs autres diamans, mais il ne sera plus le diamant de mille écus : cette table, si vous la divisez, ne sera plus cette table ; de-là l'idée d'unité, c'est-à-dire, l'affecton de l'esprit qui conçoit l'individu dans un sens abstrait.

Observez encore qu'il n'est pas nécessaire que j'aie vu tous les objets blancs pour me former l'idée abstraite de blancheur ; un seul objet blanc pouroit me faire naître cette idée, & dans la suite je n'appèlerois blanc que ce qui y seroit conforme, come le peuple n'attribue les propriétés du soleil qu'à l'astre qui fait le jour. Ainsi il n'est pas nécessaire que j'aie vu tous les cercles possibles, pour vérifier si dans tout cercle les lignes tirées du centre à la circonférence sont égales ; un objet qui n'a pas cette propriété, n'est point un cercle, parce qu'il n'est pas conforme à l'idée exemplaire que j'ai aquiree du cercle, par l'usage de la vie, & par les réflexions que cet usage a fait naître dans mon esprit.

342 SENS ABSTRAIT,

La Fortune, le Hasard & la Destinée, que l'on personifie si souvent dans le langage ordinaire, ne sont que des termes abstraits. Cette multitude d'évènements, qui nous arrivent tous les jours, sans que la cause particulière qui les produit nous soit connue, a affecté notre esprit de manière, qu'elle a excité en nous l'idée indéterminée d'une cause inconnue que le vulgaire a appelée *Fortune*, *Hasard*, ou *Destinée* : ce sont des idées d'imitation formées à l'exemple des idées que nous avons des causes réelles.

Les impressions que nous recevons des objets, & les réflexions que nous faisons sur ces impressions par l'usage de la vie & par la méditation, sont la source de toutes nos idées, c'est-à-dire, de toutes les affections de notre esprit quand il conçoit quelque chose, de quelque manière qu'il la conçoive : c'est ainsi que l'idée de Dieu nous vient par les créatures qui nous annoncent son existence & ses perfections : * *Cæli enarrant glóriam Dei.* * *Invisibília enim ipsius per ea*

quæ facta sunt, intellecta conspiciuntur, sempiterna quoque ejus virtus & divinitas. Une montre nous dit qu'il y a un ouvrier qui l'a faite, l'idée qu'elle fait naître en moi de cet ouvrier, quelque indéterminée qu'elle soit, n'est point l'idée d'un être abstrait, elle est l'idée d'un être réel qui doit avoir de l'intelligence & de l'adresse : ainsi l'Univers nous apprend qu'il y a un Créateur qui l'a tiré du néant, qui le conserve, qu'il doit avoir des perfections infinies, & qu'il exige de nous de la reconnoissance & des adorations.

Les abstractions sont une faculté particulière de notre esprit, qui doit nous faire reconnoître combien nous sommes élevés au-dessus des êtres purement corporels.

Dans le langage ordinaire, on parle des abstractions de l'esprit comme on parle des réalités, les termes abstraits n'ont même été inventés qu'à l'imitation des mots qui expriment des êtres physiques. C'est peut-être ce qui a donné lieu à un grand

344 SENS ABSTRAIT,

nombre d'erreurs où les homes sont tombés, faute d'avoir reconnu que les mots dont ils se servoient en ces occasions, n'étoient que les signes des affections de leur esprit, en un mot, de leurs abstractions, & non l'expression d'objets réels; de-là l'ordre idéal confondu avec l'ordre physi-

que; de-là enfin l'erreur * de ceux qui croient savoir ce qu'ils ignorent, & qui parlent de leurs imaginations métaphysiques avec la même assurance que les autres homes parlent des objets réels.

*Absit error
opinantium
se scire quod
nesciunt.
Aug. in En-
chirid. ad
Laur. de Fi-
de, Spe, &
Char. cap.
59 T. VI p.
218. Paris
1681.

Les abstractions sont un pays où il y a encore bien des découvertes à faire, & dans lequel on feroit quelques progrès, si l'on ne prenoit pas pour lumière ce qui n'est qu'une séduction délicate de l'imagination, & si l'on pouvoit se rapeler, sans prévention, la manière dont nous avons aquis nos idées & nos connoissances dans les premières années de notre vie; mais cela n'est pas maintenant de mon sujet.

Réflexions sur les abstractions, par rapport à la manière d'enseigner.

Come c'est aux Maîtres que j'adresse cet ouvrage, je crois pouvoir ajouter ici quelques réflexions par rapport à la manière d'enseigner. Le grand art de la Didactique, * c'est de savoir profiter des connoissances qui sont déjà dans l'esprit de ceux qu'on veut instruire, pour les mener à celles qu'ils n'ont point; c'est ce qu'on apèle aler du connu à l'inconnu. Tout le monde convient du principe, mais dans la pratique on s'en écarte, ou faute d'attention, ou parce qu'on suppose dans les jeunes gens des connoissances qu'ils n'ont point encore acquises. Un Métaphysicien qui a médité sur l'infini, sur l'être en général, &c. persuadé que ce sont là autant d'idées innées, parce qu'elles sont faciles à acquérir, & qu'elles lui sont familières, ne doute point que ces connoissances ne soient aussi familières au

* La Didactique, c'est l'art d'enseigner *Διδακτικὸς*, *aptus ad docendum*. *Διδάσκω*. *doceo*.

jeune home qu'il instruit, qu'elles le sont à lui-même ; sur ce fondement, il parle toujours ; on ne l'entend point, il s'en étone ; il élève la voix, il s'épuise, & on l'entend encore moins. Que ne se rapèle-t-il les premières années de son enfance ? Avoit-il à cet âge des connoissances auxquelles il n'a pensé que dans la suite, par le secours des réflexions, & après que son cerveau a eu acquis un certain degré de consistance ? En un mot, conoissoit-il alors ce qu'il ne conoissoit pas encore, & ce qui lui a paru nouveau dans la suite, quelque facilité qu'il ait eue à le concevoir ?

Nous avons besoin d'impressions particulières, & pour ainsi dire, préliminaires, pour nous élever ensuite par le secours de l'expérience & des réflexions, jusqu'à la sublimité des idées abstraites : parmi celles ci, les unes sont plus faciles à aquérir que les autres, l'usage de la vie nous mène à quelques unes presque sans réflexion, & quand nous venons ensuite à nous apercevoir que nous les avons aquir-

ses, nous les regardons come nées avec nous.

Ainsi il me paroît, qu'après qu'on a aquis un grand nombre de conoissances particulières dans quelque art ou dans quelque science que ce soit, on ne sauroit rien faire de plus utile pour soi-même, que de se former des principes d'après ces conoissances particulières, et de mettre par cette voie, de la nèteté, de l'ordre, & de l'arrangement dans ses pensées.

Mais quand il s'agit d'instruire les autres il faut imiter la Nature; elle ne comence point par les principes & par les idées abstraites: ce seroit comencer par l'inconu; elle ne nous done point l'idée d'*animal* avant que de nous montrer des oiseaux, des chiens, des chevaux, &c. Il faut des principes: oui sans doute; mais il en faut en tems & lieu. Si par principes vous entendez des règles, des maximes, des notions générales, des idées abstraites qui renferment des conoissances particulières, alors je dis qu'il ne faut point comencer par de tels principes.

Que si par principes vous entendez des notions communes, des pratiques faciles, des opérations aisées qui ne suposent dans votre élève d'autre pouvoir ni d'autres connoissances que celles que vous savez bien qu'il a déjà; alors je conviens qu'il faut des principes, & ces principes ne sont autre chose que les idées particulières qu'il faut lui donner, avant que de passer aux règles & aux idées abstraites.

Les règles n'apprenent qu'à ceux qui savent déjà, parce que les règles ne sont que des observations sur l'usage: ainsi comencez par faire lire les exemples des figures avant que d'en donner la définition.

Il n'y a rien de si naturel que la Logique & les principes sur lesquels elle est fondée; cependant les jeunes Logiciens se trouvent come dans un monde nouveau dans les premiers tems qu'ils étudient la Logique, lorsqu'ils ont des maîtres qui comencent par leur donner en abrégé le plan général de toute la Philosophie; qui parlent de *science*, de *perception*, d'*idée*, de *jugement*, de *fin*, de *cause*,

de catégorie, d'universaux, de degrés métaphysiques, &c. come si c'étoient là autant d'êtres réels, & non de pures abstractions de l'esprit. Je suis persuadé que c'est se conduire avec beaucoup plus de méthode, de commencer par mètre, pour ainsi-dire, devant les yeux quelques-unes des pensées particulières, qui ont donné lieu de former chacune de ces idées abstraites.

J'espère traiter quelque jour cet article plus en détail, & faire voir que la méthode analytique est la vraie méthode d'enseigner, & que celle qu'on apèle synthétique ou de doctrine, qui comence par les principes, n'est bonne que pour mètre de l'ordre dans ce qu'on sait déjà, ou dans quelques autres ocasions qui ne sont pas maintenant de mon sujet.



XII.

DERNIERE OBSERVATION.

S'il y a des mots Synonymes.

Nous avons vu qu'un même mot peut avoir par figure d'autres significations que celle qu'il a dans le sens propre & primitif: *voiles* peut signifier *vaisseaux*. Ne suit-il pas de-là qu'il y a des mots synonymes, & que *voiles* est synonyme à *vaisseaux*?

A Paris,
chez d'Hou-
ry, 1718.

Monsieur l'Abbé Girard a déjà examiné cette question, dans le discours préliminaire qu'il a mis à la tête de son *Traité de la justesse de la langue françoise*. Je ne ferai guère ici qu'un extrait de ses raisons, & je prendrai même la liberté de me servir souvent de ses termes, me contentant de tirer mes exemples de la langue latine. Le Lecteur trouvera dans le livre de M. l'Abbé Girard de quoi se satisfaire pleinement sur ce qui regarde le françois.

» On entend comunément par *synonymes* les mots qui ne diférant
 » que par l'articulation de la voix ,
 » sont semblables par l'idée qu'ils ex-
 » priment. Mais y a-t-il de ces sortes
 » de mots ? Il faut distinguer :

» Si vous prenez le terme de *syno-* Id. p. 26
 » *nyme* dans un sens étendu pour une & 27.
 » simple ressemblance de signification,
 » il y a des termes synonymes, c'est-
 » à-dire, qu'il y a des mots qui ex-
 » priment une même idée principale :
ferre , bajulâre , portâre , tollere , susti-
neré , gérere , gestâre , seront en ce
 sens autant de synonymes.

Mais si par *synonymes*, vous en- p. 28.
 tendez des mots qui ont » une res-
 » semblance de signification si entière
 » & si parfaite, que le sens pris dans
 » toute sa force & dans toutes ses
 » circonstances soit toujours & abso-
 » lument le même, ensorte qu'un des
 » synonymes ne signifie ni plus ni
 » moins que l'autre; qu'on puisse
 » les employer indifféramment dans tou-
 » tes les occasions, & qu'il n'y ait
 » pas plus de choix à faire entre eux
 » pour la signification & pour l'éner-

» gie , qu'entre les gouttes d'eau d'une
 » même source pour le goût & pour
 » la qualite : dans ce second sens ,
 » il n'y a point de mots synonymes
 » en aucune langue. » Ainsi *ferre* ,
bajulâre , *portâre* , *tôllère* , *sustinére* ,
gérere , *gestâre* , auront chacun leur
 destination particulière : en éfet ,

Ferre , signifie porter , c'est l'idée
 principale.

Bajulâre , c'est porter sur les épau-
 les ou sur le cou.

Portâre , se dit proprement lors-
 qu'on fait porter quelque chose sur
 des bêtes de some , sur des charètes
 ou par des crocheteurs. *Portâri dîci-
 mus ea quæ quis juménto secum ducit.*
 Voyez le titre XVI. du cinquantième
 livre du Digeste de *verbórum signifi-
 catione*.

Tollere , c'est lever en haut ; d'où
 vient le substantif *tolléno* , *ónis* , c'est
 une machine à tirer de l'eau d'un
 puits.

Sustinére , c'est soutenir , porter
 pour empêcher de tomber.

Gérere , c'est porter sur soi : *Gáleam
 gérere in capite*.

Tite-Live,
 l. xxxviii.
 n 5. Festus,
 v. Tolléno.

Corn. Nep.
 4. 3.

Gestare vient de *gerere*, c'est faire parade de ce qu'on porte.

Malgré ces différences, il arrive souvent que dans la pratique on emploie ces mots l'un pour l'autre par figure, en conservant toujours l'idée principale, & en ayant égard à l'usage de la langue : mais ce qui fait voir qu'à parler exactement, ces mots ne sont pas synonymes, c'est qu'il n'est pas toujours permis de mettre indifféremment l'un pour l'autre. Ainsi quoiqu'on dise *morem gerere*, on ne diroit pas *morem ferre* ou *morem portare*, &c. Les Latins sentoient mieux que nous ces différences délicates, dans le tems même qu'ils ne pouvoient les exprimer, *nihil inter factum & gestum interest, licet videatur quædam subtilis differentia*, dit un ancien Jurisconsulte. D'autres ont remarqué que *acta propriè ad togam spectant, gesta ad militiam*. Varron dit que c'est une erreur de confondre *agere*, *facere* & *gerere*, & qu'ils ont chacun leur destination particulière. *

L. licet. 58.
Digest. de
verbórum si-
gnificatióne.

* Propter similitudinem agendi, & faciendi, & gerendi, quidam error his qui putant

Nous avons quelques recueils des anciens Grammairiens, sur la propriété des mots latins : tels sont Festus *de verborum significatione* ; Nonius Marcellus *de variâ significatione sermonum*. Voyez *Grammatici veteres*.

On peut encore consulter un autre recueil qui a pour titre : *Autôres linguæ latinæ*. De plus, nous avons un grand nombre d'observations répandues dans Varron *de linguâ latinâ*, dans les Commentaires de Donat & de Servius : elles font voir les différences qu'il y a entre plusieurs mots que l'on prend communément pour synonymes. Quelques auteurs modernes ont fait des réflexions sur le même sujet, tels sont le P. Vavasseur, Jésuite, dans ses remarques sur la langue latine, Scioppius, Henri Etiène, *de latinitate*

esse unum : potest enim quis aliquid facere & non agere : ut poëta *facit* fabulam & non *agit* ; contra actor *agit* et non *facit*, & sic à poëta fabula *fit* & non *agitur*, ab actôre *agitur* & non *fit* : contra Imperator qui dicitur res gerere, in eo neque *agit*, neque *facit*, sed *gerit*, id est sustinet : translatum ab his qui onera gerunt quod sustinent. *Varr. de ling. lat. l. v. sub finem.*

falsò suspectâ, & plusieurs autres.

On tire aussi la même conséquence de plusieurs passages des meilleurs auteurs; voici deux exemples tirés de Cicéron, qui font voir la différence qu'il y a entre *amâre* & *diligere*.

Quis erat qui putâret ad eum amorem quem erga te habebam, posse aliquid accedere? Tantum accessit, ut mihi nunc dénique amâre videar, antea dilexisset.

Cicer. Ep.
ad Fam. l. 9.
Ep. 14.

» Qui l'auroit pu croire, dit Cicéron, que l'affection que j'avois pour vous eût pu recevoir quelque degré de plus: cependant elle est si fort augmentée, que je sens bien qu'à la vérité vous m'étiez cher autrefois, mais qu'aujourd'hui je vous aime tendrement.

Et au livre 13. Ep. 47. *Quid ego tibi commendem eum quem tu ipse diligis: sed tamen, ut scires eum non à me diligì solum, verum etiam amâri, ob eam rem tibi hæc scribo.* » Vous l'aimez, mais je l'aime encore davantage; & c'est pour cela que je vous le recommande.

Voilà une différence bien marquée entre *amâre* & *diligere*; Cicéron ob-

Tuscul. l. 2.
n. 15.

serve ailleurs qu'il y a de la différence entre *dolere* & *laborare*, lors même que ce dernier mot est pris dans le sens du premier : *Interest ali- quid inter laborem & dolorem ; sunt finitima omnino , sed tamen differt ali- quid : labor est functio quadam vel animi vel corporis , gravioris operis vel muneris ; dolor autem motus asper in corpore. . . aliud inquam est dolere , aliud laborare. Cum varices secabantur Cn. Mario , dolébat : cum æstu magno ducébat agmen , laborábat.*

Les savans ont observé de pareil- les différences entre plusieurs autres mots , que les jeunes gens & ceux qui manquent de goût & de réflexion regardent come autant de sy- nonymes. Ce qui fait voir qu'il n'est peut-être pas aussi utile qu'on le pense de faire le thème en deux fa- çons.

Caraft. des
Ouv. del'es-
prit.

M. de la Bruyere remarque » qu'en-
» tre toutes les différentes expressions qui
» peuvent rendre une seule de nos pen-
» sées , il n'y en a qu'une qui soit la
» bone : que tout ce qui ne l'est point
» est foible , & ne satisfait pas un

« *home d'esprit* » Ainsi ceux qui se sont doné la peine de traduire les auteurs latins en un autre latin , en affectant d'éviter les termes dont ces auteurs se sont servis , auroient pu s'épargner un travail qui gâte plus le goût qu'il n'apporte de lumière. L'une & l'autre pratique est une fécondité stérile qui empêche de sentir la propriété des termes , leur énergie , & la finesse de la langue , come jé l'ai remarqué ailleurs.

Lucus veut dire un bois consacré à quelque divinité ; *Sylva* , un bois en général : Virgile ne manque pas à cette distinction ; mais le Traducteur latin est obligé de s'écarter de l'exactitude de son original.

Ne quis sit lucus quo se plus jactet Apóllo. Virg. Ecl/

6. v. 73.

Ainsi parle Virgile. Voici coment on le traduit , *Ut nulla sit sylva , quâ magis Apóllo gloriétur.*

Nex , necis , vient de *necâre* , & se dit d'une mort violente ; au lieu que *mors* signifie simplement la mort , la cessation de la vie. Virgile dit parlant d'Hercule :

Æn. 8. v. Nece Geryonis spoliisque superbus ;
292.

Mais son traducteur est obligé de dire *morte Geryonis*.

Je pourois rapporter un grand nombre d'exemples pareils : je me contenterai d'observer que plus on fera de progrès, plus on reconôtra cet usage propre des termes, & par conséquent l'inutilité de ces versions qui ne sont ni latines ni françoises. Ce n'est que pour inspirer le goût de cette propriété des mots, que je fais ici cette remarque.

Voici les principales raisons pour lesquelles il n'y a point de synonymes parfaits.

1. S'il y avoit des synonymes parfaits, il y auroit deux langues dans une même langue. Quand on a trouvé le signe exact d'une idée, on n'en cherche pas un autre. Les mots anciens, & les mots nouveaux d'une langue sont synonymes : *maints* est synonyme de *plusieurs* ; mais le premier n'est plus en usage : c'est la grande ressemblance de signification qui est cause que l'usage n'a conservé

que l'un de ces termes, & qu'il a rejeté l'autre come inutile. L'usage, ce tyran des langues, y opère souvent des merveilles que l'autorité de tous les souverains ne pouroit jamais y opérer.

2. Il est fort inutile d'avoir plusieurs mots pour une seule idée; mais il est très-avantageux d'avoir des mots particuliers pour toutes les idées qui ont quelque raport entre elles.

3. On doit juger de la richesse d'une langue par le nombre des pensées qu'elle peut exprimer, & non par le nombre des articulations de la voix. Une langue sera véritablement riche, si elle a des termes pour distinguer, non-seulement les idées principales, mais encore leurs différences, leurs délicatesses, le plus & le moins d'énergie, d'étendue, de précision, de simplicité, & de composition.

4. Il y a des occasions où il est indifférent de se servir d'un de ces mots qu'on apèle synonymes, plutôt que d'un autre; mais aussi il y a des occasions où il est beaucoup mieux de faire un choix: il y a donc de la

360 DERNIERE OBSERV.

différence entre ces mots ; ils ne sont donc pas exactement synonymes.

Lorsqu'il ne s'agit que de faire entendre l'idée comune , sans y joindre ou sans en exclure les idées accessoires , on peut employer indistinctement l'un ou l'autre de ces mots , puisqu'ils sont tous deux propres à exprimer ce qu'on veut faire entendre : mais cela n'empêche pas que chacun d'eux n'ait une force particulière qui le distingue de l'autre ; & à laquelle il faut avoir égard selon le plus ou le moins de précision que demande ce que l'on veut exprimer.

Ce choix est un effet de la finesse de l'esprit , & suppose une grande connoissance de la langue.

F I N.





